LiRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE
Niko Tackian, Camille Kouchner, Sylvain Tesson, Freida McFadden, Boris Cyrulnik, Bernard Minier, Laurence Joseph, Adèle Yon, Adrien Bosc…

LES AUTRICES ET LA SECONDE GUERRE MONDIALE

- Duras, Colette, Beauvoir, Aubrac, Némirovsky…
- Le miracle Anne Frank

ENQUÊTE
Paris, la ville des livres !

ENTRETIEN
Camille Laurens
« Je commence toujours mes romans par la fin »

N° 539/AVRIL 2025/WWW.LIRE.FR
L 19817 - 539 - F: 7,90 € - RD

Festival du Livre de Paris

Le Maroc, invité d'honneur

11-12-13 AVRIL 2025 — **AU GRAND PALAIS**

RÉSERVATION

GRATUIT POUR LES MOINS DE 25 ANS

TARIF PRÉFÉRENTIEL JUSQU'AU 09 AVRIL 2025* > FESTIVALDULIVREDEPARIS.FR

UNE MANIFESTATION DU

Syndicat national de l'édition

ILLUSTRATION & DESIGN : LAURIN / MEERLOO - *CHANGEMENT TARIFAIRE SUR LA BILLETTERIE DU FESTIVAL À PARTIR DU 10 AVRIL À 00H01 - POUR PLUS D'INFORMATIONS, VEUILLEZ CONSULTER LE SITE INTERNET DU FESTIVAL.

PARTENAIRE PREMIUM

Région îledeFrance

PARTENAIRE OFFICIEL

PILOT

PARTENAIRES MÉDIAS

LE FIGARO · marie claire · Le Point · radiofrance · france tv

SOUTIENS INSTITUTIONNELS

VILLE DE PARIS · RATP · CFC Savoir partager les savoirs · sofia · CNL · Ministère de la Transition écologique, de la Biodiversité, de la Forêt, de la Mer et de la Pêche · La Mer en commun · Centre Pompidou · GrandPalais

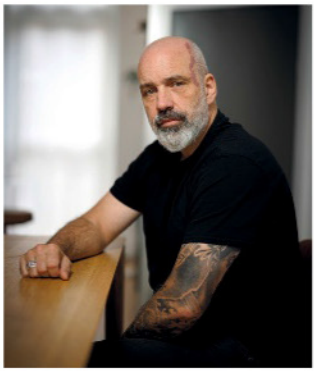
INVITÉ D'HONNEUR

المملكة المغربية
وزارة الشباب والثقافة والتواصل
قطاع الثقافة
Royaume du Maroc
Ministère de la Jeunesse, de la Culture et de la Communication
Département de la Culture

N° 539 - AVRIL 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
CAMILLE LAURENS



36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
NIKO TACKIAN

40
LE DOSSIER
LA SECONDE GUERRE MONDIALE VUE ET VÉCUE PAR LES ÉCRIVAINES

54
LE PORTRAIT
PATRICK AUTRÉAUX

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Camille Laurens

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Niko Tackian

40 **LE DOSSIER**
La Seconde Guerre mondiale vue et vécue par les écrivaines

54 **LE PORTRAIT**
Patrick Autréaux

58 **L'ENQUÊTE**
Paris est une fête littéraire

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Chimamanda Ngozi Adichie
72 • Littérature française
78 • Littérature étrangère
84 • Polars/Fantastique/Romance
86 • Jeunesse/Manga
88 • Bande dessinée
90 • Classiques/Études littéraires/Poésie
96 • Essais/Documents

68 **LES EXTRAITS**
68 • *Les Immortels* de Camille Kouchner
92 • *Les Faux Sauveurs* de Tristane Banon

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Ali Rebeihi

LA CHRONIQUE DE
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
64 **Bernard Lehut** Le livre à lire
71 **Patricia Reznikov** Dans les piles
95 **Solange Bied-Charreton** Ordre d'idées
103 **Pascal Ory** Mot de tête
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

CRÉDIT COUVERTURE : SAM WARD

Ce numéro comporte un encart Forum du Livre Saint-louis et un encart Lire à Gordes diffusés sur une sélection d'abonnés, ainsi qu'un encart *Lire Magazine* destiné à une partie des abonnés France.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE - STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE - MUSÉE DE LA SACEM - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Chroniqueurs
Solange Bied-Charreton, Bernard Lehut, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Ambre Gantner, Hélène Gestern, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Robert Kopp, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : 0625 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 3038-3900
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92 130 Issy les Moulineaux
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Si la guerre est un nom féminin, on a plutôt tendance à l'associer aux hommes – ne serait-ce qu'en raison des armées qui, dans l'histoire, étaient souvent majoritairement (pour ne pas dire exclusivement) masculines. Mais ce serait oublier – et comment ! – la moitié de la population… Au moment de fêter le 80e anniversaire de l'armistice de la Seconde Guerre mondiale, *Lire Magazine* a choisi de revenir sur celles qui ont vu et vécu ces événements – avec quelques zones d'ombre et ambiguïtés –, et écrit sur cette période. Dans ce dossier, il sera ainsi question aussi bien de Colette que de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, de Marguerite Duras que d'Hélène Berr, de Simone de Beauvoir que d'Irène Némirovsky. Laquelle (décédée en 1942 à Auschwitz), rappelons-le, eut une reconnaissance posthume avec le Renaudot attribué à sa *Suite française* en 2004. Pour rester – de manière plus légère – dans les distinctions, c'est une jurée Goncourt qui se retrouve aujourd'hui saluée. En effet, Camille Laurens reçoit le grand prix RTL-*Lire Magazine* 2025 pour son roman *Ta promesse* (Gallimard). Un ouvrage plébiscité par la rédaction, qui a donc su toucher les cent lecteurs composant le jury final de ce trophée, décerné en association avec la célèbre station. Mais, ici, la guerre est intime, sournoise, avec un couple où les règles sont faussées. La romancière revient dans le grand entretien du mois sur la genèse de ce vrai-faux thriller, qui arrive après le succès de son précédent livre, *Fille*. Un titre qui, on y revient, mettait à l'honneur celles qu'on ne considérait pas assez (ou mal). ■

Maryse Burgot

INVITÉE DU LUNDI DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Après quelques mois d'interruption (en raison de travaux), le Lundi des écrivains est de retour aux Deux Magots. Dans un décor tout neuf, ce rendez-vous en association avec *Lire Magazine (lire page 58)* vous propose de rencontrer un auteur dans l'actualité. Pour cette reprise, c'est la journaliste Maryse Burgot qui sera mise à l'honneur. Sélectionné dans notre dossier des « 100 livres de 2024 », son récit *Loin de chez moi* (Fayard) – une réussite, dans le genre – nous a permis de découvrir le parcours de cette femme grand reporter (par ailleurs fille de paysans), qui a écumé le monde et s'est retrouvée sur bien des fronts. Elle viendra ainsi évoquer son histoire lors d'une rencontre animée par Baptiste Liger, le 7 avril à 18 h 30 dans le célèbre établissement parisien. Une discussion suivie, évidemment, d'une séance de dédicaces.

Réservations et informations sur evenementiel@lesdeuxmagots.fr ou par téléphone : +33 (00) 1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/FAYARD

Un design
suédois
à l'âme
colorée
La Route
de la soie 2025
Robe
"Suzani"
139 €
Gudrun Sjödén
gudrunsjoden.com
Numéro vert 01 75 79 40 25 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

CAMILLE LAURENS

« Est écrivain celui qui cherche la vérité à travers la langue »

Un monde à refaire. Tel était le titre du roman de Claire Deya, salué l'an dernier par le grand prix RTL-*Lire Magazine*. Mais cet intitulé aurait très bien pu convenir au livre qui lui succède cette année au palmarès. Le public a parlé ! Ou, plus précisément, cent lecteurs parrainés en groupes de cinq par vingt librairies réparties sur toute la France : c'est donc l'excellent *Ta promesse* de Camille Laurens[1] qui est désigné vainqueur parmi les cinq finalistes (Sophie de Baere, Mathieu Menegaux, Jean Echenoz et Sophie Brocas). Une fiction qui repose ainsi sur un monde à refaire : celui de l'héroïne, Claire, une écrivaine à succès qui vit une passion amoureuse avec Gilles, metteur en scène entre autres dans les marionnettes. La romance pourrait être belle si, très tôt, des indices ne dévoilaient pas une situation qui craquelle. Incohérences, mensonges, manipulation, mots qui font mal vont révéler la réalité que Claire ne peut – ou ne veut – pas voir : Gilles n'est autre qu'un pur pervers narcissique. Auquel elle avait fait une promesse : celle de ne jamais écrire sur lui… La vérité va peut-être éclater, à travers un procès, qui rythmera la narration et donnera la parole à l'avocate, aux témoins, etc. Mêlant avec maestria la chronique sociale, le roman psychologique et le thriller, *Ta promesse* tient en haleine le lecteur, au-delà des seuls faits, grâce à une construction virtuose, qui sait ne jamais en dire trop et qui superpose différentes formes d'écriture (on a même des passages en vers libres). Surtout, Camille Laurens s'empare de son sujet sans tomber dans le manichéisme et dépasse sa seule histoire pour s'interroger, comme elle le fait souvent, sur les méandres de l'écriture. Une réussite littéraire, qui prouve qu'on peut avoir une certaine ambition théorique sans pour autant oublier le plaisir du lecteur – une règle qui s'applique depuis bien longtemps à la jurée Goncourt, saluée par le Femina 2000 pour *Dans ces bras-là*. Et pour rester dans les lauriers, ce qui ne manque pas d'ironie, c'est que l'écrivaine avait déjà reçu pour *Fille* le titre de Livre de l'année 2020 décerné par la rédaction de *Lire* ! Un doublé sous l'égide de notre publication qui ne compte qu'un seul précédent : Boualem Sansal. Auquel on pense, bien évidemment. Et pour lequel on se dit qu'il y aurait bien, là aussi, un monde à refaire… ■

> ***TA PROMESSE*** MÊLE AVEC MAESTRIA LA CHRONIQUE SOCIALE, LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE ET LE THRILLER

1. Retrouvez la critique du livre dans notre numéro de février.

EXTRAIT

★★★★★
TA PROMESSE
CAMILLE LAURENS
368 P., GALLIMARD, 22,50 €

CAMILLE LAURENS est lauréate du grand prix RTL-*Lire Magazine* 2025

BIO- *bibliographie*

1957

Naissance à Dijon. De son vrai nom Laurence Ruel, elle obtient l'agrégation de lettres et est titulaire d'un doctorat en création littéraire. C'est en 1991 qu'elle publie son premier livre, *Index*. Quatre ans plus tard, elle signe un récit autofictionnel très remarqué, *Philippe*, autour de la perte de son fils.

2000

Dans ces bras-là reçoit le prix Femina et le prix Renaudot des lycéens, ce qui permet à Camille Laurens d'être connue d'un très large lectorat. Suivront, entre autres, *L'Amour, roman, Cet absent-là, Ni toi ni moi, Romance nerveuse* ou *Celle que vous croyez* – qui sera porté à l'écran par Safy Nebbou avec Juliette Binoche.

2020

Après douze ans au sein du jury Femina, Camille Laurens intègre la table du Goncourt – en même temps que Pascal Bruckner. En outre, elle publie *Fille*, exploration de la condition féminine sur plus d'un demi-siècle, qui recevra le titre de Livre de l'année par la rédaction de *Lire*. Et qui connaîtra un beau succès en librairies.

Pourquoi avez-vous choisi ce titre, *Ta promesse* ?
Camille Laurens. Au départ, j'étais partie sur « La » promesse, mais plusieurs livres étaient parus récemment sous ce titre – notamment un essai d'Anne Lauvergeon sur sa relation avec François Mitterrand. Il y avait aussi le film des frères Dardenne, et *Une promesse* de Sorj Chalandon. A priori, « promesse » est un mot porteur ! Et « Ta » promesse fonctionnait bien, car cela repose sur une adresse. Mais à qui est-elle destinée ? Qui parle ? À qui ? Que signifie cette deuxième personne ?

Vous êtes une grande amoureuse des mots, et vos titres reposent souvent sur leur sens. C'était évidemment le cas avec votre précédent livre, *Fille*. Aussi, petit jeu des définitions : qu'est-ce qu'une promesse ?
C.L. Spontanément, je dirais à la fois une chose à laquelle on veut croire et quelque chose qu'on ne tiendra sans doute pas. Dans le fait de promettre, n'y aurait-il pas la crainte, pour ne pas dire la quasi-certitude, que le serment sera difficile à tenir ?

Quel a été votre point de départ pour vous lancer dans cette histoire ? Le désir de parler d'un pervers narcissique ? L'envie de signer un « roman de procès » ?
C.L. Je vais probablement vous surprendre, mais le point de départ, c'est le mimosa… On le trouve dans la dernière scène – je l'ai déjà dit dans le passé : je commence toujours mes romans par la fin. J'avais cette scène finale en tête, ainsi que les dernières phrases. Il fallait que ce mimosa soit une image pour ainsi dire « tissée » dans le roman. Une fois cet élément en tête, je me suis demandé comment je pourrais raconter l'histoire d'un couple qui va se défaire à travers des mensonges et un jeu de manipulation. Je souhaitais évoquer ce thème car il s'agit d'une problématique très contemporaine, en premier lieu dans les relations amoureuses : on appelle cela de l'amour, mais il n'y a que peu d'empathie, d'attachement véritable à l'autre. Juste un jeu de dupes. Ce manque d'attention envers autrui est hélas de plus en plus fréquent.

La disparition de l'empathie, comme l'« *un des premiers signes et le plus révélateur d'une culture sur le point de sombrer dans la barbarie* », vous l'imaginez d'ailleurs dans un petit passage tiré d'une fable dystopique…
C.L. C'est une référence à Hannah Arendt… Oui, j'ai imaginé un texte, une dystopie pas si éloignée dans le temps d'ailleurs, que je ne pourrais pas développer sur 200 pages – enfin qui sait, il faudrait peut-être que je me lance ? Je m'inquiète de constater l'essor de tous ces troubles de la personnalité narcissique, avec des gens de plus en plus centrés sur eux-mêmes, incapables de saisir la détresse de l'autre, de le comprendre. C'est également le cas en politique. Nous sommes dans l'ère de l'objet et de l'être jetable !

On évoquait une fiction de pure imagination. Mais on vous connaît particulièrement pour votre travail sur l'autofiction. Lorsque vous écrivez un « vrai » roman, jouez-vous avec le fait que nombre de vos lecteurs connaissent un pan de votre autobiographie ?
C.L. J'aime bien le concept, élaboré par de Roland Barthes, des « biographèmes », ces petits morceaux de vie qu'on retrouve de roman en roman. On sait que j'ai perdu un enfant, que j'ai subi un abus sexuel quand j'étais très jeune. Cela revient de livre en livre. Je songe aussi à l'image du kaléidoscope, composé de petits

morceaux de verre colorés : quand on tourne cet objet, cela crée des rosaces différentes. Mes romans sont ces différentes rosaces… Cela forme mon « livre intérieur ». Ainsi, dans chaque roman, le lecteur peut reconnaître mon paysage mental, un ensemble d'émotions, de chagrins. Je n'écris pas sur ce que je ne connais pas, je réagence simplement mon savoir dans une structure fictive. Même si certaines choses sont inventées, même si les faits ne sont pas forcément avérés, le sous-texte psychologique, émotionnel appartient toujours à mon expérience. Mais attention, je crée aussi d'autres personnages !

Bien sûr, mais attardons-nous un instant sur l'héroïne, Claire. Cette romancière vous ressemble, mais ce n'est pas vous…

C.L. Elle naît et grandit au fil du texte. Il m'est difficile de donner une recette pour expliquer la création d'un tel personnage. D'autant qu'elle existe, se définit, se détermine par interactions. Voyez le personnage de Carole, sa meilleure amie très « cash » et ironique, eh bien c'est moi aussi. Carole n'est pas un personnage qui « existe » tel quel dans la vie réelle. Elle aide à peaufiner celui de Claire. Mais j'ai conscience qu'elle est composée à partir de certaines de mes amies puis d'une mise à distance fictionnelle.

Et comment avez-vous imaginé Gilles ? Pourquoi avez-vous choisi d'en faire un maître des marionnettes ?

C.L. Quand j'ai eu cette idée, je me suis demandé si ça n'était pas un peu gros que le manipulateur sentimental soit un manipulateur dans son métier. Mais, en fait non. Cela s'explique par la scène finale sur son enfance. Souvent on choisit son métier selon ce que l'on a vécu dans ses jeunes années. Si on a eu un frère malade, par exemple, on peut être enclin à devenir médecin. Gilles a très tôt utilisé les marionnettes comme un langage et une protection, au point que tirer les ficelles est devenu une arme et une jouissance.

Connaissiez-vous un peu le milieu des marionnettes avant de vous lancer dans *Ta promesse* ?

C.L. Non. Mais un ami m'avait parlé des marionnettes de glace. Je me suis renseignée, et j'ai trouvé ça extraordinaire. Cet art est très beau, avec ces formes qui fondent, se défont. Le hasard m'a amenée à Lisbonne, à l'occasion du Goncourt du Portugal. Non loin du lieu où j'étais logée se trouvait le musée des marionnettes. J'ai passé plusieurs heures là-bas, en prenant des notes. Et puis j'aimais beaucoup Guignol et l'histoire de Pinocchio, quand j'étais petite.

DR

Dans *Ta promesse,* grand prix RTL-*Lire Magazine,* le personnage de Gilles manipule aussi bien les marionettes que les sentiments.

« Le pervers narcissique sait mieux que quiconque où et comment frapper psychologiquement les femmes »

Pour en revenir à Gilles, vous le définissez dans un premier temps comme le pervers narcissique le plus caricatural, avant de le singulariser…

C.L. Je n'utilise, je crois, qu'une seule fois l'expression, dans la bouche de l'expert judiciaire, et très tard dans le livre. Je ne voulais pas faire de *Ta promesse* un roman diagnostic. L'humanité est toujours plus complexe qu'un cas clinique. Cependant, j'ai enquêté, notamment dans ma propre histoire. J'ai eu l'occasion de rencontrer des individus de ce type – parfois des femmes, d'ailleurs ! J'ai aussi lu des livres théoriques : *Le Pervers et la Femme* de Paul-Laurent Assoun. Ou l'ouvrage de Paul-Claude Racamier sur le sujet, paru en 1992. Le terme « pervers narcissique » s'est imposé dans le langage courant, un peu comme l'« autofiction » de Serge Doubrovsky. Le comble de l'homme pervers narcissique, c'est qu'il est celui qui connaît le mieux les femmes, leurs fragilités, leurs faiblesses, leurs désirs. Et qui sait mieux que quiconque comment et où les frapper psychologiquement.

Au niveau disons « symbolique », le romancier n'utilise-t-il pas les mêmes méthodes ?

C.L.. La connaissance de l'âme humaine est essentielle au romancier. Mais la grande différence, c'est que le but du pervers narcissique est de vous détruire, de vous faire du mal. La manipulation à travers l'écriture repose sur le désir de procurer une certaine jouissance, sous une forme ou une autre. Ses moyens de séduction sont esthétiques. Ensuite, le romancier poursuit une quête de vérité, non la manipulation toxique du lecteur. On mettra peut-être à part le cas du thriller, qui repose pour partie sur le fait de faire peur…

À ce titre, *Ta promesse* fonctionne un peu comme un thriller. C'est ce qu'ont remarqué nombre de lecteurs. Qu'avez-vous l'impression d'avoir emprunté à ce genre ?

C.L. Surtout la façon de distiller les informations. J'avais un peu travaillé de cette manière dans *Celle que vous croyez*. Petit à petit, je donne des indices, des informations, on apprend qu'il y a un procès. Mais qui est l'accusé ? Qu'est-ce qui est reproché ? Comment en est-on arrivé là ? Je laisse travailler l'imagination du lecteur, et compte sur son envie d'en savoir plus, en utilisant les règles les plus classiques du suspense. Il faut que l'angoisse monte.

Vous-même, êtes-vous une grande lectrice de thrillers ?

C.L. J'aime les films, surtout. Et évidemment ceux d'Hitchcock, toujours assez pervers. J'aime bien aussi les adaptations des romans de Stephen King. Autrefois, je dévorais des romans policiers – Raymond Chandler, Dashiell Hammett, Agatha Christie, etc. •••

***Anatomie d'une chute* de Justine Triet partage de nombreux points communs avec *Ta promesse* de Camille Laurens.**

Vous évoquiez le septième art. En lisant *Ta promesse*, il est difficile de ne pas penser à un succès récent : *Anatomie d'une chute* de Justine Triet…
C.L. Bien sûr. Quand j'ai vu ce film, j'étais déjà très avancée dans l'écriture de *Ta promesse*. Dans *Anatomie d'une chute*, l'héroïne est aussi écrivaine, il y a le procès. C'est fou ! Mais je crois que ça n'a rien d'un hasard : toutes ces histoires sont dans l'air du temps. Je pense notamment à l'interrogation sur la création au féminin, et les difficultés que les femmes peuvent connaître dans ce cadre. Vous savez, j'ai plusieurs amies qui ont divorcé dès qu'elles ont connu le succès. Leurs compagnons ne supportaient pas cette situation.

En fin de compte, votre roman repose sur une histoire très classique mais, ce qui fait sa force, sa singularité, repose sur sa structure, son côté patchwork avec ces voix, ces formes narratives qui se superposent. Comment avez-vous travaillé l'organisation de tous ces éléments disparates ?
C.L. C'est une forme que j'affectionne. Je ne suis pas quelqu'un de très linéaire dans la narration. J'apprécie le côté labyrinthique, le fait qu'on revienne en arrière, qu'on change soudain de forme narrative, etc. Je le dis souvent dans mes ateliers : écrire, c'est une sorte de bricolage, c'est un artisanat. On veut écrire, on a une histoire, très bien. Mais tant de questions surviennent : ai-je raison d'écrire au présent ? Au passé ? Qui assume la narration ? La première, la deuxième ou la troisième personne ? Il faut faire des essais. Parfois, au bout d'un moment – qui peut se révéler tardif, d'ailleurs –, on s'aperçoit que quelque chose bloque et qu'un changement de focalisation marcherait mieux.

Écrivez-vous « dans l'ordre » ? D'une traite ? Ou composez-vous l'ensemble comme un puzzle, à la fin ?
C.L. J'ai tendance à avancer chronologiquement. Je ne peux pas passer à la page deux si je ne suis pas satisfaite de la page une. Enfin, c'est un peu paradoxal pour quelqu'un qui commence toujours par la fin ! Vous connaissez donc ma névrose à moi, mon rituel *[rires]*. Je ne fais pas de plan. Tout s'échafaude au fur et à mesure, selon mes besoins romanesques. Et je travaille différemment la langue d'un personnage à l'autre. J'ai mis deux ans à écrire *Ta promesse*. Il ne s'agit pas d'un collage car ce ne sont pas des morceaux que j'ai écrits dans le désordre. Il y a des ruptures de ton, des ruptures narratives. Je voulais que le lecteur soit toujours surpris. À un niveau plus inconscient, comme c'est l'histoire d'une femme qui va être lâchée, je voulais qu'on reste avec elle, qu'on ne la lâche pas, qu'on soit en empathie avec elle. Même si elle n'est, parfois, pas si sympathique que ça !

Pour en revenir à certains mots clés du livre, il y en a un qui revient de manière très récurrente, celui de « vérité ». En quoi est-il si important dans ce projet ?
C.L. Pour moi, c'est la définition même de l'écrivain : celui qui cherche la vérité à travers la langue. Même si elle s'est illusionnée et a voulu croire à cette histoire d'amour, il y a un moment où Claire ne peut pas sacrifier la vérité au bonheur. Être dupe. On peut avoir des œillères, mais il y a un moment où il faut préférer la vérité.

***Ta promesse* compte aussi un certain nombre de considérations sur le processus d'écriture. Pourquoi avez-vous envie ou besoin d'insérer de telles dispositions ?**
C.L. J'aime réfléchir à la littérature en général et à l'acte de création qui est train de s'opérer sous les yeux du lecteur. C'est pourquoi la plupart de mes personnages ont un rapport intime avec la littérature. Je donne à mes personnages l'occasion d'en parler.

Paradoxalement, *Ta promesse* ne peut-il pas aussi être lu comme un roman d'amour, certes un peu particulier…
C.L. Oui, j'ai eu des retours d'amis qui ont ressenti l'amour jusqu'au bout de leur lecture. Ça m'a beaucoup touchée, car c'est ainsi que je l'ai écrit. Il y a quelque chose de l'ordre de la persistance de la foi en l'amour. Je crois que c'est François Truffaut qui disait qu'il fallait aimer tous ses personnages. Dans mon roman, il aurait été trop facile que Gilles soit un salaud absolu.

Vous posez ici également la question essentielle pour tout écrivain : qu'est-ce qu'on a le droit de dire, d'écrire, ou pas ?
C.L. Chaque auteur a sa petite balance personnelle. C'est la liberté que chacun se donne. Je fais confiance à l'éthique de l'écrivain – oui, c'est une question d'éthique, ce qu'on peut dire de soi, mais aussi des autres s'ils peuvent se reconnaître. Cela dépend aussi, disons-le, du talent du romancier à transposer, modifier, recréer le réel…

Vous revenez du succès de *Fille* – désigné livre de l'année 2020 par la rédaction de *Lire* – qui a su toucher un très large lectorat, notamment chez les plus jeunes. Comment expliquez-vous cet intérêt ?
C.L. Il y a une dimension historique dans *Fille* car le livre commence dans les années 1960 jusqu'à maintenant. Pour les jeunes générations, le livre reprend l'histoire des générations précédentes, mais pas de façon théorique, à travers des personnages. C'est incarné. *Fille* est porté par un féminisme qui n'est pas radical, et cela fédère davantage que les courants actuels les plus durs.

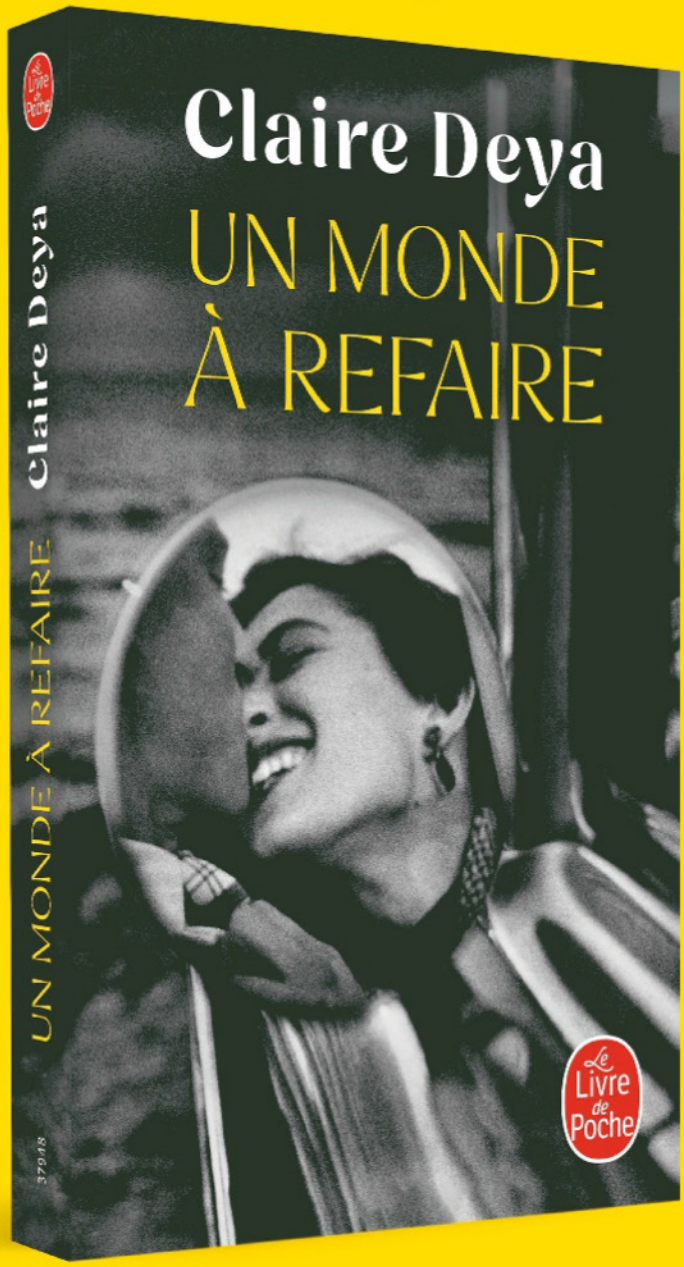
Enfin, vous êtes jurée Goncourt. Cette lourde activité de lecture a-t-elle une influence sur votre manière d'écrire ?
C.L. Oh, j'essaie de séparer au maximum. Pendant la période intensive de lecture, disons entre fin mai et la première réunion de septembre, je n'écris pas du tout. Et quand je suis en phase d'écriture, j'essaie de ne pas trop lire – ou des classiques, à la rigueur… Ce serait comme écouter deux chansons en même temps ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

2023 LES FILMS PELLÉAS/LES FILMS DE PIERRE

Claire Deya

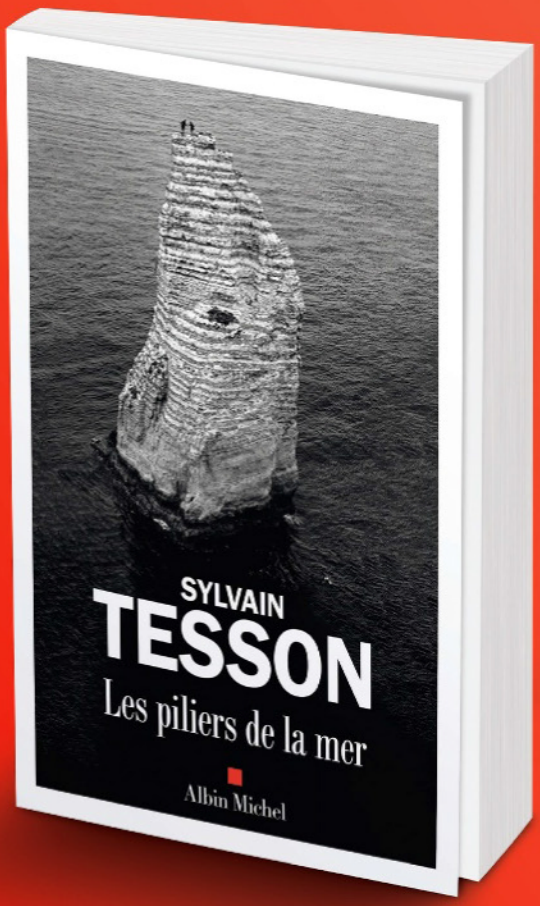
LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE



PRINTEMPS 1945.

C'EST PRESQUE L'ÉTÉ,
PRESQUE LA PAIX.
L'URGENCE,
RÉINVENTER
LEUR VIE.

GRAND PRIX RTL-*LIRE* 2024



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LES PILIERS DE LA MER
Le nouveau roman de
SYLVAIN TESSON

1 AN
~~49€~~
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LES PILIERS DE LA MER* pour 49€ seulement
au lieu de ~~103,90 €~~

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....
Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM539

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

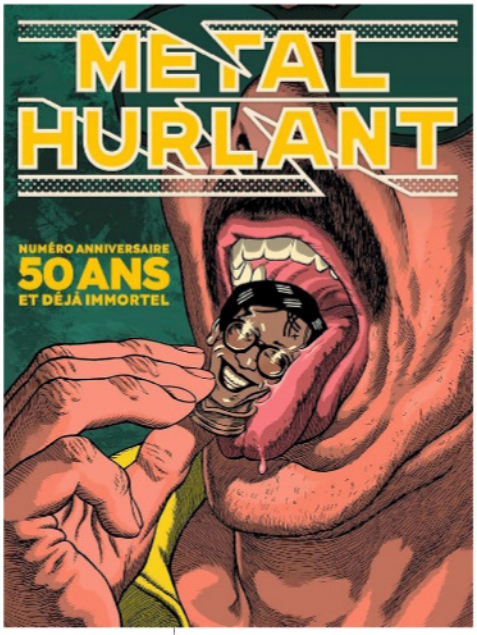
18

FREIDA McFADDEN, DE « FEMME DE MÉNAGE » À « PROF »

14

SUR LA FALAISE AVEC **SYLVAIN TESSON**

L'ACTUALITÉ



20 50 ANS DE **MÉTAL HURLANT**

22 **GOLSHIFTEH FARAHANI :** « J'AI APPRIS LE FRANÇAIS DANS LA RUE »

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL – MIRA WHITING – METROPOLITAN FILMEXPORT

Deux aventuriers en quête de sens

Dans *Les Piliers de la mer*, Sylvain Tesson évoque son dernier hobby : escalader des stacks et y trouver la paix. Une sérénité que Jean-Marc Rochette a trouvée au cœur du massif des Écrins, comme il le raconte dans *La Chair du monde*.

Sylvain Tesson est resté fidèle à Nietzsche, qu'il citait dans *L'Énergie vagabonde* : « *Rester assis, c'est là précisément le péché contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur.* » Il commença ses expéditions à vélo, avant de prendre le train ou d'enfourcher une moto. De 2018 à 2021, après avoir beaucoup vadrouillé aux quatre coins du globe, il s'était passionné pour le ski, ce qui lui avait inspiré le superbe *Blanc*, où on le voyait dévaler des pentes enneigées du Mercantour à Duino en traversant le Tessin, l'Engadine, le Tyrol et les Dolomites. Il a ensuite mis les voiles pour un long voyage celto-atlantique raconté dans *Avec les fées*, où il naviguait de la Bretagne à l'île de Man, et rêvait au large du pays de Galles, de l'Irlande et de l'Écosse. N'étant pas du genre à se satisfaire d'une seule expérience à la fois, Tesson avait alors un autre violon d'Ingres sportif, révélé dans *Les Piliers de la mer* : grimper en haut des stacks, ces pitons nés de l'érosion marine.

Tout a commencé à l'automne 2020, à l'occasion d'un sujet de couverture pour *Le Figaro Magazine* : avec son ami Daniel du Lac (ancien champion du monde d'escalade), Tesson atteignait le sommet de l'aiguille de craie à silex d'Étretat – une cinquantaine de mètres de haut, quand même. Ce mystique rimbaldien qui n'a toujours pas trouvé son dieu y connaît l'illumination : « *Sur cette pointe, à un jet de pierre de la falaise côtière, je me croyais au bord de l'univers. L'impression a duré quelques secondes.* » Là-dessus, les compères Tesson et du Lac se mettent en tête d'autres pitons si possible vierges, tels les héros du *Mont Analogue* de René Daumal. Au cours de quelques saisons, ils vont ainsi poser leurs pieds sur une centaine de stacks, de la Grèce d'Ulysse au Vietnam, de l'île de Pâques aux Highlands, des Marquises aux Faraglioni de Capri…

Outre l'exotisme, un des plaisirs que l'on trouve toujours à la lecture des livres de Tesson est son esprit espiègle, ainsi que sa manière de citer les auteurs les plus divers, de Novalis à Michel Déon. Les passages les plus frappants des *Piliers de la mer* sont ceux où, derrière l'esthétique, il cherche à définir une éthique du stack – comme il traquait dans la neige une philosophie du blanc. Qui es-tu, insaisissable stack ? « *Sa devise rappelle celle de*

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL – CHRISTINE CAM/ALLARY

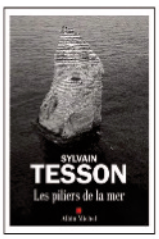
la maison de Hollande, "Je maintiendrai", *plus que celle de Charles Quint,* "Toujours plus loin". *Le stack est à la géographie ce que l'obstiné est à la psychologie. Jules Barbey d'Aurevilly a donné l'exacte formule de sa position morale :* "Ni au-dessus, ni au-dessous, à côté." » Il y aurait donc un dandysme du stack qui est, au fond, celui de l'auteur, poète irréductible à un clan, lequel a réussi à devenir l'un des écrivains les plus aimés de France alors qu'il a pour maître à penser le controversé Jean Raspail, preuve ultime qu'il est ailleurs.

North Gaulton Castle en Écosse.

« JE METS L'ART BIEN AU-DESSUS DE LA GRIMPE »

« Éthique » : voilà un mot qui revient plusieurs fois dans *La Chair du monde*, un livre d'entretiens dans lequel le journaliste Adrien Rivierre confesse la légende vivante Jean-Marc Rochette – dont *Lire Magazine* avait élu la bande dessinée *La Dernière Reine* Livre de l'année 2022. Rivierre a passé plusieurs jours chez Rochette, dans une vallée reculée du massif des Écrins. On sait que, avant de devenir artiste (à la fois peintre, sculpteur et auteur de BD), Rochette voulait être guide de haute montagne. Deux graves accidents l'en avaient dissuadé. Il revient ici sur son parcours avec beaucoup d'humilité (comme quand il compare *Le Transperceneige* à « *du cinéma au rabais* ») et de profondeur, se revendiquant de la pensée de Spinoza (d'où son goût pour l'éthique). Il ne regrette pas la bifurcation qu'a prise sa vie : « *Je mets l'art bien au-dessus de la grimpe. Je mets Chaïm Soutine, Vincent Van Gogh ou Paul Cézanne bien plus haut que les plus grands alpinistes comme Messner ou Carrel. Quand j'étais jeune et que je grimpais, j'éprouvais une joie d'évoluer sur les rochers mais, au fond, je savais que ce n'était pas ma destinée…* »

Que choisir entre l'art et l'aventure ? À bientôt 70 ans, Rochette a tranché pour de bon. N'étant âgé que d'une petite cinquantaine, Tesson hésite encore. Le retrait méditatif à la Rochette n'est pas pour demain. Lui a encore la bougeotte, et soif de nouvelles expériences. À un moment des *Piliers de la mer*, alors qu'il flâne en Afrique du Sud, il renoue avec un vieux camarade, James Pitman, pilote tous azimuts qui lui dévoile son prochain projet : « *un tour du monde en ULM, sans autorisation, à la barbe de la sécurité aérienne, sous les radars, au ras du sol, qui est l'altitude de la liberté* ». Tesson, qui par certains côtés ressemble à Saint-Exupéry, sera-t-il de l'expédition ? Pour cet agnostique, le ciel demeure la dernière contrée inexplorée. Peut-être plus pour très longtemps… ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**



LES PILIERS DE LA MER
SYLVAIN TESSON
224 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

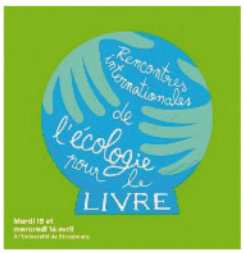
LA CHAIR DU MONDE
JEAN-MARC ROCHETTE
ENTRETIENS AVEC ADRIEN RIVIERRE,
186 P., ALLARY, 20,90 €

THOMAS GOISQUE/ALBIN MICHEL

Strasbourg met les livres au vert

L'année exceptionnelle de la toujours aussi engagée Capitale mondiale du livre 2024 s'achève autour de la thématique écologique.

Voilà près d'un an que Strasbourg a été élue Capitale mondiale du livre par l'Unesco. La ville, en partenariat avec l'université de Strasbourg et la Région Grand Est, écrit les dernières pages de cette incroyable aventure littéraire à travers divers événements gratuits et ouverts au public, du 1er au 16 avril 2025. Comme temps forts, l'organisation prévoit le « marathon-lecture » – une performance littéraire collective qui débutera le 12 avril à 16 heures et qui vise à faire découvrir l'ensemble de *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza par une lecture à voix haute de professionnels et amateurs qui se succéderont pendant vingt-quatre heures – et les Rencontres internationales de l'Écologie pour le livre les 15 et 16 avril.



Des auteurs, éditeurs et autres acteurs du livre, mais aussi des scientifiques nationaux et internationaux se réuniront à l'université de Strasbourg avec un objectif commun : réfléchir aux défis et aux enjeux de l'écologie du livre. Ces deux jours, ponctués de spectacles, lectures et expositions, seront rythmés par la remise du prix du roman d'écologie et par des tables rondes sur la décarbonation ou encore sur la recherche d'une filière durable. ■ **Ambre Gantner**

lirenotremonde.strasbourg.eu

« Les femmes ont besoin de concevoir un avenir qui soit juste »

Par le biais de figures connues ou inconnues, Ludivine Bantigny reprend dans son ouvrage le déroulé des luttes féministes depuis la Révolution française. Entretien avec l'historienne sur ce combat mené de génération en génération.

Vous parlez dans votre ouvrage *Nous ne sommes rien, soyons toutes !* d'un *« ruban de femmes »*. Comment avez-vous opéré cette sélection de figures célèbres et anonymes ?

Ludivine Bantigny. J'ai consulté énormément de fonds d'archives pour travailler sur un ouvrage qui soit vivant, incarné. Choisir ces femmes a participé d'un dispositif d'écriture, mais c'est à chaque fois pour rendre compte de mobilisations qui portent sur l'intérêt commun, et réfléchir à leurs stratégies et leurs espoirs, à leurs liens et leurs réseaux. J'ai retenu cette idée de lutte radicale au sens où elles vont à la racine des enjeux de liberté et d'égalité, défendent l'« éga-liberté », selon le concept d'Étienne Balibar. Lutter pour l'égalité femmes-hommes, c'est aussi lutter pour l'égalité en général, pour la justice. Je les ai choisies en fonction de leur participation à des mouvements populaires beaucoup plus vastes que le seul féminisme.

En vous lisant, on a l'impression d'un féminisme en proie à un idéalisme fort, capable d'imaginer un autre avenir, et d'un féminisme très ancré, demandant des droits concrets. Comment ces deux manières d'envisager l'égalité s'articulent-elles ?

L.B. Effectivement, j'ai voulu montrer cet entremêlement entre les projets et les pratiques très concrètes du quotidien, liés au souci de ces femmes d'être très attentives – qu'elles en fassent partie ou pas – à des classes sociales parmi les plus populaires : au monde ouvrier, aux paysannes, au monde du travail. Elles ont besoin de concevoir un avenir qui soit juste, pour une vie digne, belle, bonne, où la question de l'égalité ne relèverait pas seulement de l'égalité entre femmes et hommes mais d'une forme d'universalisme, ce qui pose aussi des questions politiques fondamentales sur leur participation à la vie de la cité. Cette vision constitue un principe conducteur et d'existence, pour tenir bon aussi, parce qu'il y a beaucoup d'hostilité à leur encontre. Pour elles, les utopies sont des utopies concrètes, porteuses d'avenir, ce qui permet d'articuler l'idéalisme et le matérialisme.

De la rue aux rassemblements devant les lieux de pouvoir, de la presse aux chants militants… Les modes d'action des luttes féministes à travers les époques ont-ils un caractère spécifique ?

L.B. Le fait qu'elles soient exclues pendant un certain temps de la citoyenneté, et même une fois qu'elles ont le droit de vote, de l'espace public, a conduit les femmes en lutte à beaucoup d'originalité. Elles ont souvent beaucoup d'humour et de créativité, se tournent vers la poésie, les chants, la joie des occupations de l'espace public : par exemple, faire des sit-in, détourner la fête des mères, se déguiser en petites filles et s'installer sur les pavés des Champs-Élysées… Jusqu'à nos jours, je suis frappée de voir l'effervescence des tracts, des manifestes, des mots d'ordre et de désordre, l'organisation sur une base de croisement des oppressions. Ces femmes revendiquent l'universalité des droits, mais aussi le fait de pouvoir lutter ensemble, par exemple, contre le sexisme et le racisme. Je pense que cette effervescence est liée à une expérience sensible du politique, sans pour autant rejeter les femmes dans la sphère de l'émotion ou des affects. Elles montrent une intelligence collective s'exprimant par tous les moyens à force de courage, de recherche de visibilité et pour tenir bon face aux violences. ■

Propos recueillis par Eugénie Bourlet

NOUS NE SOMMES RIEN, SOYONS TOUTES ! HISTOIRE DE FEMMES EN LUTTE ET DE LUTTES FÉMINISTES. DE LA RÉVOLUTION À NOS JOURS
LUDIVINE BANTIGNY
384 P., SEUIL, 23,50 €

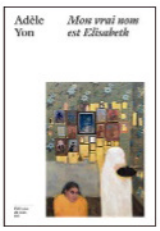
ASTRID DI CROLLALANZA./SEUIL

CHARLOTTE KREBS/JULLIARD

La surprise de la cheffe

Normalienne, doctorante en cinéma et primo-romancière, Adèle Yon a créé l'événement avec *Mon vrai nom est Elisabeth*. Et si les lecteurs se reconnaissaient dans ce parcours atypique ?

C'est ce qui s'appelle réussir son entrée. Six mois seulement après avoir rejoint le groupe Editis, en prenant la tête de Julliard et en emmenant avec lui les Éditions du Sous-sol, la maison à succès qu'il a fondée, Adrien Bosc *(lire aussi page 72)* a réussi le plus beau coup surprise de ce début d'année. Presque 10 000 exemplaires écoulés en trois semaines, des réimpressions à la chaîne et une tournée médiatique qui n'en finit plus avec, en point d'orgue, il y a quelques semaines, un coup de projecteur spécial de *La Grande Librairie*, chose rarissime pour un premier roman : *Mon vrai nom est Elisabeth* a conquis tous les cœurs. Alors qu'on croise l'éditeur, au détour d'un déjeuner, l'homme est comblé et encore un peu stupéfait : « *Il se passe quelque chose de magique avec ce texte. Depuis qu'on l'a reçu au courrier, chaque personne qui tient le livre entre les mains, en plus d'être ébloui par ses qualités, a envie de le défendre, de le partager, de porter cette histoire de femme.* » Si la magie opère, c'est aussi grâce à Adèle Yon, une jeune autrice qui détonne. Passionnée de cuisine et cheffe débutante, diplômée de Normale Sup et doctorante en histoire du cinéma, avec une thèse (inachevée) intitulée « Fantasme de verre. Usages et représentations cinématographiques d'un médium », elle mêle la fougue aventureuse de la jeunesse et le sérieux statutaire de l'université. Un alliage qu'on retrouve dans son roman. Pour rompre le silence familial qui règne autour de son arrière-grand-mère, lobotomisée dans les années 1950 à cause de sa schizophrénie, la chercheuse utilise une méthode rigoureuse, croisant les archives et les entretiens avec ses proches, mais injecte dans son récit une sublime verve littéraire, offrant un supplément d'âme à cette narration du réel. « *Je poursuis un combat contre le cloisonnement stérile entre connaître et créer* », nous confiait-elle il y a quelques semaines. Une démarche littéraire passionnante et un combat intime transformé en sujet de société : à la fois simple et compliquée, la recette du succès ! ■ **Léonard Desbrières**



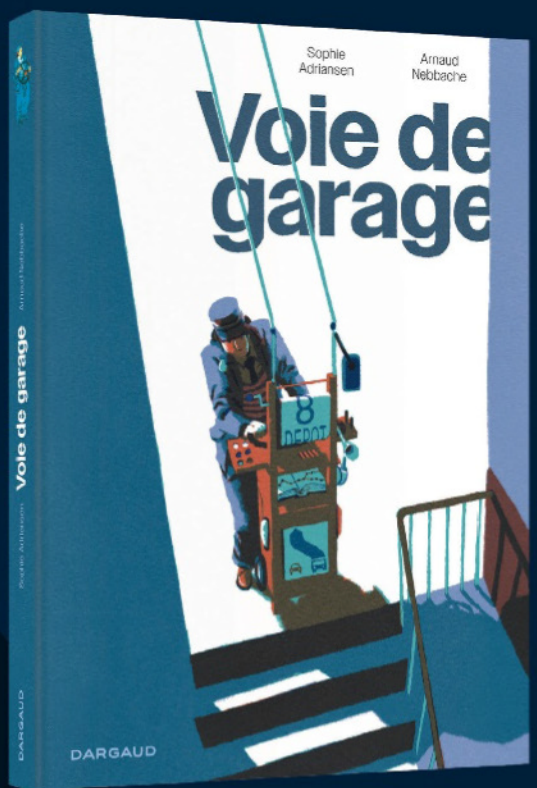
MON VRAI NOM EST ELISABETH
ADÈLE YON
400 P., SOUS-SOL, 22 €

Voie de garage

Inspirée d'un fait réel, découvrez l'histoire singulière de Paulin, personnage excentrique, interné en raison de sa passion pour les trolleybus.

Avec la vie de Paulin, enfermé en hôpital psychiatrique en raison de… sa passion pour les trolleybus, **Sophie Adriansen** et **Arnaud Nebbache** interrogent la frontière, floue et changeante, entre pathologie et normalité. Une réflexion sensible sur le sens donné à ce mot dans notre société et sur l'enfermement psychiatrique.

DARGAUD AU RAYON BANDE DESSINÉE



© Adriansen - Nebbache / Dargaud 2025

L'arlésienne qui tient en haleine

En France, *La Femme de ménage* de l'Américaine Freida McFadden a été l'un des succès de l'an dernier. Décryptage de cette événement éditorial, à l'occasion de la parution de son nouveau livre, *La Prof.*

Voici une histoire typiquement américaine. Celle de « *l'autrice qui vend le plus vite de tous les temps, dans le roman policier* », selon l'expression de son éditeur outre-Atlantique. Et un destin hollywoodien, puisque *La Femme de ménage* va être adapté au cinéma par Paul Feig (sortie attendue fin 2025), avec Sydney Sweeney pour incarner l'héroïne : Millie, jeune femme en liberté conditionnelle, embauchée comme gouvernante dans des familles dont elle révélera les aspects toxiques. Parus entre 2022 et 2024 aux États-Unis, les trois romans autour de cette héroïne se sont vendus à près de 3 millions d'exemplaires. Publiés en France entre janvier 2023 et octobre 2024, ils cumulent 1,9 million de ventes (on y ajoutera l'unitaire *La Psy*). Repris en poche chez J'ai Lu, le premier a été le livre le plus vendu de l'année 2024 avec plus de 600 000 exemplaires.

Née à New York en 1980, diplômée de Harvard (en mathématiques), devenue neurochirurgienne, l'Américaine a commencé à écrire par distraction. En 2013, elle publie en autoédition *The Devil Wears Scrubs*, fiction s'appuyant sur ses souvenirs d'étudiante. Sous pseudonyme, afin de garantir son anonymat professionnel. En huit ans, elle écrit et autoédite une douzaine de livres ! Multipliant les fidèles, et les recommandations des booktubeuses et tiktokeuses. En 2021, elle est repérée par un « vrai » éditeur, à qui elle cède les droits d'un titre : *La Femme de ménage*. Carton immédiat.

UN RYTHME DE PRODUCTION EFFRÉNÉ

En France, c'est Frédéric Thibaud, le fondateur de City Éditions, qui est alors alerté par l'éditeur américain : « *J'ai ouvert ce livre sans grand enthousiasme, parce que c'était un thriller psychologique, catégorie moins en vue – seule Paula Hawkins avait encore du succès.* » Il se souvient : « *J'ai senti dès le début qu'il y avait quelque chose de prenant. Je n'ai pas pu m'arrêter, j'ai trouvé ça hyper addictif.* » Il fait immédiatement une offre pour acquérir et obtenir les droits. Outre les romans qu'il a publiés, il a lu tous les autres, qu'il publiera également : « *On est toujours dans du thriller domestique psychologique. Les récits se déroulent à chaque fois dans des univers complètement différents.* » Pour lui, l'une des raisons du succès est que tous ses livres « *mettent en scène des héroïnes de caractère, des femmes très fortes. Il y a toujours ce désir de revanche sociale des femmes sur les hommes* ». C'est le cas dans *La Prof*, où deux intrigues croisées traitent d'emprise au sein d'un couple et dans un établissement scolaire. On retrouve les caractéristiques : écriture choc, phrases et chapitres courts, thématiques féministes, mais un suspense qui sacrifie l'épaisseur dramaturgique.

En ce début 2025, Freida McFadden a écrit vingt-cinq ouvrages. Les éditeurs tentent de suivre, tout en republiant les autoédités. Un rythme qui voit ponctuellement poindre une rumeur : et si l'autrice était (aidée par) une intelligence artificielle ? Réponse de Frédéric Thibaud : « *Vous avez déjà essayé d'écrire un livre par intelligence artificielle ? Jamais vous n'aurez cette finesse des rapports entre les gens, ni surtout les rebondissements.* »

Devenue l'une des écrivaines les plus lues du moment, l'Américaine est aussi l'une des plus absentes : aucune interview, aucun événement de dédicaces. « *Un choix guidé par sa volonté d'exercer son métier – deux jours par semaine –, de garder un pied dans la réalité, tout en se libérant du temps pour écrire.* » Décision que Thibaud contourne ainsi : « *Dès le début, il a fallu oublier tous les moyens de promotion habituels. Mais le succès de Freida McFadden s'est construit sur le bouche-à-oreille et les réseaux sociaux. C'est là que se trouvent ses lecteurs naturels.* » Un bouche-à-oreille qui perpétue, en 2025, cette histoire américaine. ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

LA PROF (THE TEACHER)
FREIDA MCFADDEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE FORESTIER, 384 P., CITY, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 16 AVRIL.

MIRA WHITING/CITY

Au shaker, pas à la cuillère

Lionel Shriver secoue les idées bien-pensantes dans *Abominations*, un recueil de ses articles où sens de la formule et de la provocation produisent un cocktail explosif.

Lionel Shriver n'est pas seulement l'une des meilleures romancières anglo-saxonnes en activité, c'est une essayiste percutante et courageuse qui, du haut de son mètre soixante en talons, n'a jamais hésité à battre en brèche les discours convenus, ni à soutenir des positions franchement minoritaires, en tout cas dans le milieu littéraire. Son refus du prêt-à-penser a souvent déclenché des tempêtes, comme lors de la célèbre affaire de Brisbane, en 2016 : invitée à prononcer l'allocution d'ouverture de ce festival australien, elle prend position contre l'idéologie communautariste alors en plein boom, selon laquelle seule un écrivain noir a le droit de parler des Noirs dans une fiction, une lesbienne des lesbiennes, etc. Elle n'imagine alors pas la bronca que provoqueront ses propos ! Rebelote en 2021 quand, avec son franc-parler habituel, elle aborde dans le *Spectator* le thème de l'immigration extra-européenne en Grande-Bretagne : pluie d'insultes sur les réseaux, menaces d'entreprises de priver le journal de publicité, etc. Mais elle tient bon, peu importent les conséquences. « *Je ne m'excuse pas d'avoir ces convictions : la plupart de mes collègues ont le cœur qui bat franchement à gauche et le monde littéraire aurait bien besoin d'avis divergents.* » Elle publie aujourd'hui *Abominations*, une sélection de ses chroniques, incluant le discours de Brisbane : des prises de position vigoureuses, mais toujours nuancées, sur les sujets les plus clivants, MeToo, le wokisme, la liberté de création, les impôts, le Brexit ou l'UE, qu'elle qualifie de « *bureaucratie boursouflée, où se pressent des opportunistes surgâtés qui inventent des règlements inutiles pour justifier leur sinécure* ». Lionel Shriver n'a pas que du cran et l'esprit de contradiction, elle a aussi le sens de la formule. ■

Bernard Quiriny

ABOMINATIONS (ABOMINATIONS. SELECTED ESSAYS FROM A CAREER OF COURTING SELF-DESTRUCTION)
LIONEL SHRIVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CATHERINE GIBERT, 352 P., BELFOND, 22,90 €.

Affaire à suivre (ou pas)

Dans *Toronto*, Élisabeth Benoit laisse libre cours à sa fascination pour le procès Depp-Heard qui a enflammé la planète.

Le fait divers est un merveilleux encrier. Les écrivains y ont toujours trempé leur plume, assurés d'obtenir, à défaut d'un bon livre, une bonne histoire. *Le Rouge et le Noir, Le Comte de Monte-Cristo, De sang-froid, L'Adversaire*, jusqu'au tout récent *Houris*, s'enracinent dans des anecdotes souvent criminelles et généralement judiciaires. Au vrai, un fait divers n'est que ce que l'on en fait. Il peut être la matrice d'un chef-d'œuvre et voler de ses propres ailes (Fénéon y parvenait en trois lignes) ou bien virer à un collage obsessionnel qui tend à la névrose. Cette névrose, Élisabeth Benoit la revendique et nous en fait état sur plus de 500 pages. Programmatrice informatique à la ville, la romancière québécoise passe beaucoup de temps sur son ordinateur, et c'est ainsi qu'elle est tombée (dans tous les sens du terme) sur l'affaire « Johnny Depp vs Amber Heard ». Pour rappeler les faits : la compagne du célèbre comédien – elle-même starlette éphémère – l'accusait de l'avoir de nombreuses fois violentée. Pris dans le tourbillon médiatique, le règlement de comptes conjugal est devenu une passion planétaire, presque un virus, entretenu par le chœur antique des réseaux sociaux et la diffusion du procès à la télévision. Une fois le soufflé retombé, une – fort gouleyante – série documentaire en a marqué la conclusion, sur Netflix. On croyait l'affaire enterrée, mais Élisabeth Benoit y trouve pourtant matière à une polyphonie littéraire où elle redonne la parole à tous (mais vraiment tous) les protagonistes, tout en s'interrogeant sur sa propre fascination pour cette histoire. On se demande juste à qui cet objet intitulé *Toronto* s'adresse : les passionnés de l'affaire savent déjà tout et les autres s'en tamponnent le coquillard. Cette tentative d'épuisement d'un fait divers se trompe d'objet : le lecteur seul est la victime. ■ **Nicolas d'Estienne d'Orves**

TORONTO
ÉLISABETH BENOIT
512 P., P.O.L, 25 €

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO/BELFOND – HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

L'odyssée d'un demi-siècle d'Humanoïdes associés

Pionnière de la bande dessinée de science-fiction, la célèbre maison fête ses 50 ans ! Rajeunie, elle est aujourd'hui un groupe indépendant au rayon d'action étendu.

Ils étaient trois artistes, transfuges de *Pilote,* et un gestionnaire venu de Nathan : Jean-Pierre Dionnet, dit « gratgrat », Philippe Druillet l'« enlumineur paranoïaque », Mœbius (Jean Giraud) le « dessinateur aux mille faces » et Bernard Farkas, chargé d'organiser les comptes de la petite entreprise. Ils se fédèrent fin 1974 autour d'un nom bizarre trouvé par Jean-Pierre Dionnet : les Humanoïdes associés. *Les Humanoïdes* est le titre d'un roman de l'écrivain américain Jack Williamson publié aux éditions Stock en 1950. Premier livre en France à se réclamer de la SF, il inaugura une collection mort-née ! Un présage hypothéquant le futur ? Il en faut plus pour effaroucher les comparses, transmutés en « associés », ce qui donne un gage de sérieux à l'enseigne. Dionnet a résumé l'esprit du quatuor : « *On faisait des histoires qu'on avait envie de faire mais sans avoir l'idée qu'on aurait éventuellement des lecteurs.* » Janvier 1975 : l'aventure débute avec la sortie de *Métal Hurlant*, magazine de SF en bandes dessinées « réservé aux adultes ». Mœbius a dessiné la couverture : un monstre à longue queue assis sur un rocher, la gueule ouverte vers le ciel, pousse son cri rageur. Sa nouvelle graphique *Arzach* produit un choc visuel. Trimestrielle puis mensuelle, la revue « *était un volcan en explosion avec la lave qui sortait de partout* », se souvient Philippe Druillet.

LA FOUDRE DE LA CENSURE

Métal Hurlant se déploie sous l'influence de l'underground américain et de la contre-culture. Jacques Tardi, Enki Bilal, François Schuiten, Paul Gillon, Mœbius, Druillet, Hugo Pratt, Alejandro Jodorowsky, Chantal Montellier, Florence Cestac, Dodo et Nicole Claveloux y publient leurs planches ou des albums aux « Humanos ». Plusieurs volumes subissent la foudre de la censure, temporairement interdits de vente aux mineurs. Échappant à ces oukases, la série érotique de John Willie, *Les Aventures de Gwendoline,* pour gentils amateurs de bondage (deux tomes en 1976 et 1979) renfloue les caisses. Créée en 1977, la collection « Speed 17 » accueille les *Mémoires d'un vieux dégueulasse* de Charles Bukowski, *Le Démon* d'Hubert Selby Jr, *Cocaïne Blues* de Robert Sabbag et une anthologie du magazine *Rock and Folk*.

Un demi-siècle plus tard, Marie Parisot, la directrice générale Europe, tient les rênes du groupe baptisé Humanoïds. Outre la maison originelle, il abrite La Boîte à bulles, spécialisée dans la BD du réel, qui s'intéresse aux grands enjeux contemporains de la société, et les éditions HSN (L'Homme Sans Nom) axées sur les littératures de l'imaginaire. Adolescente, Marie Parisot fut happée par « *les couvertures extrêmement puissantes, souvent un peu dérangeantes et provocantes* » de *Métal* qu'elle observait « *d'un peu loin pour les apprivoiser* ». En croisant les influences, elle souhaite « *faire évoluer les lignes graphiques de la maison tout en restant cohérent avec la vocation initiale de publier de la BD hallucinée très originale* ». L'album *Bestia* de Corc dépeint un monde postapocalyptique d'immeubles délabrés et de vues panoramiques impressionnantes, sans notes sombres. L'influence d'univers différents (la BD franco-belge, le comics, l'animé, le manga, le jeu vidéo) est palpable. Pour Marie Parisot, « *on est passé d'une SF qui était plus fictionnelle, plus délirante et joyeuse à une SF tournée vers les sujets de société, l'écologie, le féminisme* ». Anniversaire oblige, un programme massif est déployé : cinq livres dépliants pop et ludiques avec poster (*Les lendemains qui hurlent*), cinq mooks dits « Opus Humano » regroupant récits mythiques et titres oubliés, sept rééditions collector d'albums cultes et un numéro spécial de *Métal Hurlant*. Des pas de géant vers l'immortalité. ■ **Olivier Cariguel**

MÉTAL HURLANT. NUMÉRO ANNIVERSAIRE. 50 ANS ET DÉJÀ IMMORTEL
288 P., 22 €

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS, 2025

C'est dans l'air

Ouverte il y a un an à Rouen, L'Encre du cœur* représente un véritable défi : une librairie uniquement consacrée à la romance et à la romantasy.

À Rouen aussi coule la Seine. Et sur sa rive droite, en plein centre historique, il est un monument qu'on voit de loin, la cathédrale, l'une des plus hautes du monde. À deux pas, au 11 de la rue aux Ours, L'Encre du cœur, avec sa devanture toute rose, est un lieu qui attire le regard. Quand vous lirez ces lignes, Édith Bravard soufflera la première bougie de son repère, inauguré le 20 avril 2024. Un nom choisi pour *« signifier la librairie et la romance. Mais certains pensent encore que j'ai ouvert un salon de tatouage ! »*, sourit-elle. L'idée avait germé en 2023. De retour dans sa ville natale après son master en science politique à Paris, elle a préféré s'orienter vers ce qu'elle aimait *« vraiment »* : la romance, la romantasy et le *young adult*. Elle en lit depuis ses années collège et lycée, et a *« plongé définitivement avec* Twilight *de Stephenie Meyer, vers 2010. Puis grâce aux plateformes d'écriture, surtout Wattpad, sur laquelle* [elle a] *lu tous les* After *d'Anna Todd, avant même qu'ils soient publiés aux États-Unis »*. Alors, sûre de son *« expertise »*, et ressentant *« le besoin d'avoir un lieu comme ça car il n'en existait pas »*, elle l'a créé, avec un apport financier entièrement personnel.

CLUB DE LECTURE & DÉDICACES

Son parcours raconte une génération qui a forgé sa culture par les plateformes, puis par la blogosphère, les réseaux sociaux et, surtout, le livre numérique. Ouvrir une librairie dédiée ? Risqué ! La Rouennaise constate : *« Mes clientes lisent souvent sur e-book, mais leurs coups de cœur, elles veulent aussi les avoir en livres "papier". Et c'est ici qu'elles viennent, de même quand elles veulent un conseil. Elles me disent : "Je viendrai forcément chez toi, pour te soutenir, et parce que tu fais partie de notre communauté, on a besoin que tu existes". »* Des fidèles qui ont *« entre 30 et 35 ans »*. En ce qui concerne la lectrice de romance *« qui est forcément une jeune de 18 ans, c'est un cliché ! »*.

Avec 100 mètres carrés de surface, où elle officie avec une employée et deux alternantes, Édith Bravard sait qu'elle peut gérer de gros rayons (2 500 références, toutes les tendances du genre). Elle organise des clubs de lecture deux jeudis par mois, *« un pour la romance et un pour la romantasy »*. Et de belles rencontres dédicaces : *« On peut alors avoir deux cents personnes, comme quand j'ai reçu Emma Green* [duo d'autrices françaises]. » Tenant à innover, elle présente *« plein d'objets du quotidien : des mugs et des marque-pages thématiques sur nos sagas, des carnets de lecture »*. Ce qui cartonne là, dans sa boutique ? *« Des chaussettes ! »*

Édith Bravard a innové, diversifié et fidélisé. À Rouen comme… à Caen, où la jeune femme de 25 ans a inauguré en novembre une autre Encre du cœur, avec deux employées. Le cœur aux ouvrages ! ■

Hubert Artus

* 11 rue aux Ours, 76000 Rouen.
Ouverture du mardi au samedi de 10 h 30 à 19 h.
lencreducoeur.fr

L'ENCRE DU CŒUR

« C'était incroyable de tourner à nouveau dans ma langue »

Golshifteh Farahani a tourné sous la direction du réalisateur israélien Eran Riklis l'adaptation du récit d'Azar Nafisi, *Lire Lolita à Téhéran*. L'occasion pour la comédienne de renouer avec ses racines iraniennes.

Pour la première fois depuis longtemps, Golshifteh Farahani a tourné dans sa langue maternelle, le farsi. Dans *Lire Lolita à Téhéran,* elle interprète Azar Nafisi, professeure de littérature étrangère à l'université, qui ne peut plus enseigner des romans interdits par le pouvoir islamique arrivé à la tête de l'État. Elle décide donc de réunir en secret sept de ses étudiants pour continuer, coûte que coûte, à transmettre la littérature et la culture. *Lire Lolita à Téhéran,* adapté du récit autobiographique d'Azar Nafisi, est un film empreint d'une rage taiseuse qui dénonce avec force le régime.

Connaissiez-vous le livre d'Azar Nafisi ?

Golshifteh Farahani. Je l'ai lu en 2006 après l'avoir acheté à New York. À cette époque, je pouvais encore faire des allers-retours en Iran. Ma vie était très différente. Je ne connaissais pas la vie d'Azar Nafisi, mais cette histoire n'a rien d'extraordinaire en Iran. Que les gens se réunissent pour faire des choses interdites, c'est la vie de tous les jours. C'est totalement banal et c'est ce qui fait vivre le peuple iranien dans sa grande majorité. Nous avons une expression pour dire notre façon de vivre : « couper notre corde ». C'est-à-dire qu'à notre naissance on coupe la corde de la poésie, de la culture, de l'art. Retrouver cette corde, c'est une façon de retrouver la vie, de résister à l'oppression.

Quand vous avez lu le scénario, comment avez-vous réagi ?

G.F. J'ai dit oui sur le principe parce que je connaissais Eran pour avoir tourné avec lui [*Le Dossier Mona Lina,* 2017], mais en étant convaincue qu'il n'arriverait pas à organiser la production. C'était en 2018. À l'époque, je n'avais jamais joué dans un film lié à l'Iran et encore moins reparlé farsi à l'écran. En 2022, j'étais en Afrique du Sud, Eran m'a appelée car le projet était devenu sérieux et les dates de tournage avaient été fixées. J'ai lu le scénario avec Eran. Au début, j'étais très réticente, comme si je portais une carapace et, à la fin de la lecture, j'ai explosé en larmes. Pendant longtemps j'ai été l'actrice iranienne qui tournait dans des films, spécialement aux États-Unis, où il était question de terrorisme, de dictature, etc. Je suis une actrice internationale, mais on me renvoyait à l'image de la fille du Moyen-Orient.

METROPOLITAN FILMEXPORT

Et ce film-là a tout changé ?

G.F. Absolument. C'était vraiment incroyable de tourner à nouveau dans ma langue. Cela faisait des années que je n'avais pas parlé farsi devant une caméra. C'était un plaisir absolu et total.

Quel rapport entretenez-vous avec la littérature ?

G.F. À la maison, en Iran, mon père avait une bibliothèque gigantesque qui regorgeait de livres interdits. On se noyait sous les livres, il y en avait partout. Donc on lisait beaucoup. Le lien avec la littérature était primordial. J'ai lu énormément de livres qu'il ne fallait pas que je lise ! Par exemple *Lolita*, je l'ai lu à 13 ans. Je n'ai rien compris. *Cent ans de solitude,* je l'ai lu à 14 ans. Ce n'est évidemment pas le bon âge. Mon père possédait les versions non censurées de tous ces romans. Cette bibliothèque, c'était un cadeau. Il fallait juste que je ne sorte pas les livres de la maison. Étrangement, quand j'ai quitté l'Iran et que je suis venue en France, j'ai quasiment arrêté de lire. Il fallait que je me plonge dans une autre culture, dans une autre langue. Je suis retournée à ma langue grâce à la poésie persane. J'ai appris le français dans la rue et je lis plutôt en anglais mais parfois aussi de la poésie française, André Breton par exemple. Ou Rimbaud, que Jean-Claude Carrière m'a fait découvrir. Je ne comprends pas tous les mots mais ça touche quelque chose en moi.

Mais vous lisez les scénarios, tout de même !

G.F. Oui, bien sûr. Depuis la promotion de *Lire Lolita à Téhéran,* je me suis rendu compte que lire des romans me manquait. Jean-Claude [Carrière] m'a donné le goût des histoires et des contes. Je suis resté chez lui cinq ou six ans et, tous les soirs, il racontait des histoires. Aujourd'hui, j'écoute beaucoup de livres audio.

Quelles nouvelles avez-vous du mouvement Femmes Vie Liberté ?

G.F. Nahal Tajadod, la femme de Jean-Claude Carrière, qui vient de rentrer d'Iran, m'a dit avoir vu une jeunesse passionnée par la culture. La vie est là et l'art continue d'exister. Les mollahs n'ont pas assez de gens pour tout interdire. Personne ne peut arrêter ce mouvement. C'est juste une histoire de temps.

Allez-vous retourner en farsi ? Par exemple avec Mohammad Rasoulof, le réalisateur des *Graines du figuier sauvage*, qui a fui l'Iran l'an dernier ?

G.F. Pas de projets, mais j'adorerais travailler avec lui. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ ***Lire Lolita à Téhéran*** d'Eran Riklis, avec Golshifteh Farahani, Zar Amir Ebrahimi, Mina Kavani… En salles le 26 mars.

3 QUESTIONS À… SOPHIE DERASPE

La Québécoise porte à l'écran le récit de son compatriote Mathyas Lefebure *D'où viens-tu, berger ?* Une ode à la nature et une réflexion sur le rythme de nos vies, ici magnifiquement mises en lumière.

Comment avez-vous découvert *D'où viens-tu, berger ?*, et pourquoi avez-vous choisi de le porter à l'écran ?

Sophie Deraspe. Le livre a eu un certain succès à sa sortie au Québec en 2006, j'étais alors passée à côté. C'est le producteur, Micro-Scope, qui en avait les droits et avait commencé à travailler à une adaptation avec l'auteur lui-même. En 2015, ils m'ont proposé de me joindre à eux pour la poursuite de l'écriture et la réalisation. La quête de Mathyas m'a séduite, son désir de s'extraire d'une société matérialiste, l'appel de la montagne, le pastoralisme… Je voyais là un film à faire.

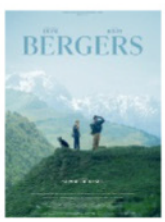
Quelle a été la part d'improvisation lors du tournage de *Bergers* par rapport au scénario original ?

S.D. Il y a, finalement, peu d'improvisation. Mais je tenais à un ancrage dans le réel pour que le récit outrepasse les clichés du citadin à la recherche d'une vie meilleure dans la nature. C'est beaucoup en travaillant avec de vrais bergers et éleveurs, en faisant montre d'un certain lâcher-prise au sein d'une immense préparation, que le film a pu advenir. Par exemple, je souhaitais qu'il y ait la naissance d'un agneau dans le parcours de Mathyas, ayant moi-même été fort marquée par l'une d'elles lors d'un moment d'immersion parmi les bergers. Cependant, je ne pouvais pas la mettre à l'horaire de nos trente-deux jours de tournage, à moins d'avoir recours aux effets spéciaux. Je pouvais simplement avoir confiance dans le fait que cela allait arriver à un moment ou à un autre, et que l'acteur, mon équipe et moi-même allions avoir la souplesse nécessaire pour capter ce que la vie allait mettre sur notre passage.

Hitchcock disait, non sans ironie, qu'il ne fallait tourner ni avec des enfants ni avec des animaux. Comment avez-vous « dirigé » les moutons ?

S.D. Ce sont eux qui m'ont dirigée ! Mon travail fut de chorégraphier des mises en scène à l'intérieur de leurs mouvements. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger



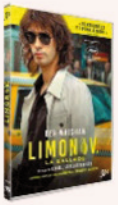
→ ***Bergers*** de Sophie Deraspe, avec Félix-Antoine Duval, Solène Rigot, Guilaine Londez… En salles le 9 avril.

METROPOLITAN FILMEXPORT - PYRAMIDE FILMS

DVD

HERE
ROBERT ZEMECKIS
M6 VIDEO

→ **Boudée à sa sortie en salles, cette merveilleuse adaptation d'un roman graphique de Richard McGuire nous fait suivre l'histoire d'un lieu (et d'une maison) au fil des années. Au-delà du plaisir de retrouver le couple Tom Hanks-Robin Wright et d'une sidérante performance technologique (reposant sur des successions d'incrustations dans un faux plan fixe et des retouches numériques sur les comédiens), une poignante méditation sur le temps.** B.L.



LIMONOV. LA BALLADE
KIRILL SEREBRENNIKOV
PATHÉ

→ **C'est un biopic foutraque et inventif que propose le cinéaste russe avec cette libre relecture de *Limonov* d'Emmanuel Carrère. On aura plaisir à redécouvrir ce portrait de l'écrivain à maintes facettes, dans cette édition qui, outre le film, vous propose la conférence de presse au Festival de Cannes et un entretien avec Ben Whishawle.** B.L.

LIVRE

STEVEN SODERBERGH. VOLUME 1: LES ANNÉES ANALOGIQUES
CHRISTOPHE CHABERT ET FRÉDÉRIC MERCIER
MAREST

→ **Christophe Chabert et Frédéric Mercier confirment à travers leur livre ce qu'il faut répéter sans cesse et qui, sous leur plume, devient une évidence: Steven Soderbergh est actuellement le cinéaste le plus passionnant qui soit, dont l'éclectisme est une prise de risque systématique. Il réinvente sa propre grammaire, change de genre, expérimente mille récits ou se glisse dans une forme hollywoodienne classique. Cette exploration de la filmographie du cinéaste égrène les films, et les deux auteurs, à chaque fois, trouvent les mots justes pour décliner l'inventivité de Soderbergh. Comme ce parallèle pertinent entre Ken Loach et lui dans *Erin Brockovich*.** E.L.

L'ange noir

Inspiré par un célèbre fait divers danois, *La Jeune Fille à l'aiguille* est un glaçant long-métrage en noir et blanc.

La vie semble parfois s'acharner. Sans nouvelles de son mari parti sur le front – nous sommes en 1918 –, une jeune ouvrière danoise, Karoline (Victoria Carmen Sonne) est contrainte de s'installer dans un logement peu accueillant. Elle croit trouver un espoir dans les bras de son patron. Mais elle tombe enceinte et la famille de l'industriel contraint ce dernier à mettre un terme à cette liaison. Désespérée, Karoline tente de stopper cette grossesse dans un bain public, avec une aiguille, mais intervient un « ange gardien », Dagmar (Trine Dyrholm) qui lui sauve la vie. Cette honnête commerçante a d'ailleurs une autre activité: celle d'intermédiaire pour des adoptions d'enfants auprès de riches familles. Elle propose alors à Karoline de l'aider en tant que nourrice. Mais trop de bienveillance… Fait divers ayant traumatisé la Scandinavie d'avant-guerre, l'affaire « Dagmar Overbye » avait déjà inspiré un roman à succès à Karen Søndergaard Jensen avant de devenir un long-métrage signé Magnus Van Horn. En compétition à Cannes et finaliste pour l'oscar du meilleur film en langue étrangère, *La Jeune Fille à l'aiguille* saisit par son noir et blanc rappelant l'expressionnisme allemand, et par sa manière de capter la monstruosité (on songe à *Freaks* de Tod Browning). Le tout en faisant des ponts avec bien des problématiques contemporaines, et en s'interrogeant frontalement sur la froideur du mal. ■ **Baptiste Liger**

En salles le 9 avril.

Chemin de traverse

Le titre et le résumé procurent une impression de déjà-vu tenace: *Voyage avec mon père* de Julia von Heiz est le récit d'un périple en Pologne sur les traces d'un passé familial douloureux entre deux personnes que tout oppose. Et pourtant… Adapté du roman de Lily Brett, le film commence effectivement comme attendu: Ruth et Edek s'engueulent; elle croit faire plaisir à son père, lui prend tout avec détachement, elle regarde en arrière, lui vers l'horizon… Et puis, petit à petit, le film avance à côté du chemin balisé, vers lequel il revient parfois sans peur du convenu: c'est dû aux deux acteurs, Stephen Fry et Lena Dunham (grandioses), mais surtout à ces petits riens du scénario, touchants, absurdes grinçants, drôles, qui fabriquent une jolie histoire de réconciliation sur les braises du passé. L'avenir apaisé semble avoir de belles heures devant lui. ■ **Éric Libiot**

En salles le 9 avril.

Comme un avion sans elle

Noémie Saglio s'est attaquée à l'adaptation de la série *Natacha*, créée par Gos et François Walthéry en 1970. Soit les aventures d'une jeune femme embarquée dans une histoire rocambolesque autour du vol de la *Joconde*. *Natacha (presque) hôtesse de l'air* se veut divertissant (avec toutefois un message féministe) et lorgne du côté des films de Philippe de Broca. Malgré une Camille Lou très à l'aise dans le rôle-titre, il manque tout de même du rythme dans la mise en scène pour arriver au mollet de l'auteur de *L'Homme de Rio*. ■ **E.L.**

En salles le 2 avril.

BAC FILMS

Chercher la sœur

La Rivière des disparues est une enquête émouvante entre drame social et polar poisseux, tirée d'un roman de Liz Moore.

Officier de police à Philadelphie, Micky (Amanda Seyfried) est confrontée à la mort suspecte de jeunes filles. Alors que sa hiérarchie veut passer l'affaire sous silence, elle décide de mener l'enquête en compagnie de son ex-partenaire. Rapidement, cette recherche prend les atours d'une course contre la montre lorsque Micky découvre que ces meurtres pourraient être liés à la disparition de sa jeune sœur. Adaptée du livre éponyme de Liz Moore, qui s'est inspirée de sa propre histoire et de celle de sa famille dans le quartier de Kensington à Philadelphie, *La Rivière des disparues* nous entraîne dans les bas-fonds de la ville à la rencontre de marginaux que la société a rejetés. À travers la quête de Micky, bien décidée à retrouver sa sœur héroïnomane tombée dans le piège de la prostitution, c'est toute une facette méconnue de l'Amérique que cette série en huit épisodes nous donne à voir. Plus qu'un polar, *La Rivière des disparues* est avant tout une poignante histoire d'amour entre deux sœurs que la vie a chahutées et qui vont prendre des directions diamétralement opposées. Mais ce qui interpelle le plus dans cette série, c'est sa dimension sociétale puisqu'il y est question non seulement de prédation mais surtout de prédation policière. Un niveau de lecture qui se dévoile petit à petit au gré des flash-back disséminés ici et là, avant de prendre sa pleine mesure au terme d'un quatrième épisode où se dessinent les contours d'un mode opératoire ô combien pernicieux. Portée à bout de bras par la performance d'Amanda Seyfried, tiraillée entre son devoir et ses obligations familiales, *La Rivière des disparues* est un beau portrait de femme doublé d'un polar social efficace qui aurait toutefois gagné à être moins verbeux et plus frontal. Prenant un peu trop son temps, la série peine à nous captiver et se révèle réellement intéressante à mi-chemin. Dommage. ■ **Ilan Ferry**

Sur Max à partir du 27 mars.

À vos classiques !

Le Voyage de Monsieur Perrichon et _Les Mystères de Paris_ sont à redécouvrir dans de nouvelles formes ou des décors acidulés.

Depuis quelque temps, il s'en passe de belles au théâtre Artistic Athévains ! La metteuse en scène Frédérique Lazarini s'est mis en tête d'y revisiter les classiques à sa façon : sans en changer un mot (ou presque), mais en se débrouillant pour qu'ils parviennent à faire entendre leur modernité aux spectateurs d'aujourd'hui, chevronnés ou non. Après *Le Cid* de Corneille, elle propose en ce moment *Le Voyage de Monsieur Perrichon* d'Eugène Labiche. Sans doute l'un des vaudevilles les plus drôlement « vachards » envers la bourgeoisie du Second Empire, il met en scène un carrossier enrichi qui, pour fêter la fin des études de sa fille Henriette, va l'emmener pour la première fois en vacances, elle et sa mère, embarquant aussi avec lui, sans vraiment s'en rendre compte, deux boulets : les deux prétendants de sa fille chérie… Quiproquos, incidents, coups de théâtre, il va s'en passer des rebondissements au cours de cette épopée rocambolesque. Truffée de répliques d'anthologie, jouée par des comédiens hors pair en tête desquels un Cédric Colas irrésistible en Perrichon, cette pièce en quatre actes rondement menés, galvanisée par une musique joyeuse, et qui emprunte au cinéma de Tati et de Chaplin, est représentée ici avec une fantaisie débridée dans les décors acidulés et astucieux du scénographe du lieu, François Cabanat. Le public rit et s'esclaffe. Pour le plus grand bonheur de tous. À partir de 10 ans.

Les Mystères de Paris.

Vous aimez les comédies musicales, surtout si, comme *Les Misérables*, elles sont tirées d'œuvres littéraires ? Alors, précipitez-vous aux *Mystères de Paris* d'après Eugène Sue. On est embarqué par les (més)aventures de Rodolphe, un aristocrate au grand cœur qui cherchait à faire du bien aux damnés de la capitale dans les années 1850. Mille trois cents pages condensées dans un spectacle de plus d'une heure et demie, enlevé par trois chanteurs comédiens qui jouent tous les personnages, ça marche ? Très bien ! C'est même épatant. ■ **Dominique Poncet**

→ ***Le Voyage de Monsieur Perrichon*** d'Eugène Labiche, mise en scène de Frédérique Lazarini. Théâtre Artistic Athévains, jusqu'au 30 avril.
→ ***Les Mystère de Paris*** d'Eugène Sue, mise en scène de Patrick Alluin. Théâtre de la Huchette, jusqu'au 24 mai.

PEACOCK - FABIENNE RAPPENEAU/THÉÂTRE DE LA HUCHETTE

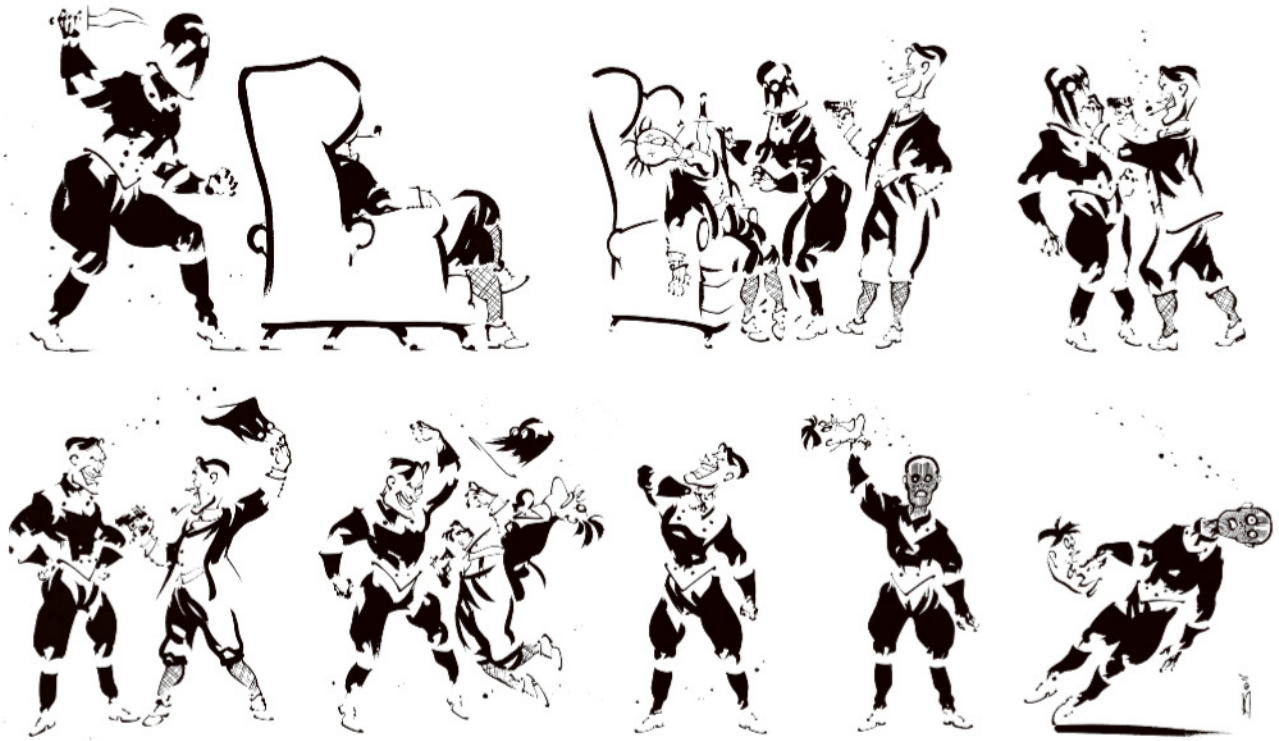
Par tous les diables !

Quand le créateur de la série télé *Daredevil* s'essaie au roman graphique, le résultat est forcément grisant !

Los Angeles, 1940. À l'heure où démons et magie font partie du quotidien, Frank Harding, détective privé spécialisé dans l'occulte, enquête sur le cas de deux amis d'enfance victimes d'une étrange malédiction les ayant poussés à subir volontairement les pires sévices. Aidé de son assistante et d'un étrange mage, Frank va découvrir que cette malédiction pourrait bien être liée à son passé. Difficile, en lisant *Hard Bargain*, de ne pas penser aux aventures de John Constantine et Harry D'Amour, autres détectives privés spécialisés dans l'occulte et respectivement créés par Alan Moore et Clive Barker. Il faut dire que, outre une connaissance accrue de la démonologie, ces trois personnages ont en commun un cynisme certain, indispensable pour survivre dans un monde où la mort pointe régulièrement le bout de son nez. À l'image de Harry D'Amour, le personnage de Frank Harding est, de l'aveu même de son auteur, directement inspiré de Philip Marlowe, le héros créé par Raymond Chandler. À l'écriture, on retrouve Steven S. DeKnight, scénariste à qui l'on doit notamment des épisodes des séries *Daredevil*, *Smallville*, *Buffy contre les vampires* ou encore *Angel*, autre hommage assumé au film noir se déroulant dans un Los Angeles en proie aux démons et autres forces occultes. Diablement efficace (c'est le cas de le dire), *Hard Bargain* se suit comme une très bonne série télé avec son lot de révélations chocs qui donnent immédiatement envie de passer à la page suivante. Un héritage télévisuel que DeKnight intègre parfaitement en alternant judicieusement scènes d'action et moments plus intimistes. Grâce à son intrigue trépidante et à ses personnages aussi énigmatiques qu'attachants, *Hard Bargain* donne immédiatement envie de lire une hypothétique suite des aventures du privé Frank Harding. ■ **Ilan Ferry**

HARD BARGAIN (ID.)
STEVEN S. DEKNIGHT, LENO CARVALHO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURENT LAGET, 192 P., LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS, 19,95 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL Fantômas



LENO JEFFERSON DE CARVALHO/HUMANOÏDES ASSOCIÉS - BOLL

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
TA PROMESSE
Le nouveau roman de
CAMILLE LAURENS

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *TA PROMESSE* pour 49€ seulement
au lieu de ~~104,50 €~~

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....
Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM539BIS

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

UN COMPTE INSTAGRAM
@place_and_books
→ Parce qu'il n'y a pas plus satisfaisant qu'un compte rempli de bibliothèques qui débordent et d'amoncellements chaotiques de livres anciens.

UN PODCAST
L'intention
→ Dans ce programme imaginé par le groupe Hachette, les auteurs maison racontent la genèse de leur dernier livre. Vingt minutes dans la fabrique de l'écrivain aux côtés d'Ananda Devi, Ken Follett ou encore Sandrine Collette.

UNE NEWSLETTER
Aux livres etc.
→ En s'abonnant à la newsletter de Julia Marras sur Substack, recevez toutes les deux semaines sur votre boîte mail des sélections de lecture thématiqueset pointues. **L.D.**

Romantisme animé

La folle épopée du plus emblématique des courants artistiques et littéraires français se raconte dans une merveilleuse série documentaire d'animation.

Et si pour une fois, dans cette rubrique consacrée au numérique, à l'innovation et aux réseaux sociaux, on rendait hommage aux prouesses de l'animation, incarnation la plus sublime de ce que peuvent les nouvelles technologies. Il ne vous reste que quelques semaines pour profiter sur Arte.tv d'un bijou à la croisée du documentaire et de la série animée. Neuf ans après *Les Aventuriers de l'art moderne*, programme en six épisodes renversants, qui mêlait archives et animations pour raconter l'effervescence artistique du Paris du début du XXe siècle (accessible lui aussi sur la plateforme d'Arte), Amélie Harrault s'est remise à l'ouvrage pour façonner cette fois une série en quatre épisodes entièrement animés, sur les traces de l'un des plus célèbres courants artistiques et littéraires français : le romantisme. Pendant plus de trois heures qui passent sans sourciller, au son de la voix de l'actrice Cécile de France, narratrice de cette folle épopée, *L'Armée des romantiques* croque les portraits croisés de cette cohorte de jeunes artistes exaltés, bien décidés à régler leur compte à l'ancien monde et au classicisme

académique. De 1827, année où Eugène Delacroix peint *La Mort de Sardanapale* et où Victor Hugo écrit la préface de *Cromwell*, deux manifestes romantiques, à 1874, naissance de l'impressionnisme, on chemine en compagnie de Dumas, Nerval, Baudelaire, Manet, Flaubert, Nadar. Reconstitution méticuleuse d'une époque de grands chamboulements politiques et sociétaux, hommage à un groupe de génies sensibles qui ont marqué l'histoire de l'art, réflexions sur l'héritage romantique dans la France contemporaine : la série offre un contenu aussi fascinant visuellement qu'intellectuellement stimulant. ■ **Léonard Desbrières**

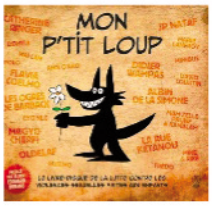
• À ÉCOUTER

« TRACES D'ÉCRITURE, PEINTURES, RENVERSEMENT. VALÈRE NOVARINA ENVAHIT LA CITÉ »
CITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE (CHÂTEAU DE VILLERS-COTTERÊTS)

■ Le parcours dédié à l'écrivain, peintre et metteur en scène Valère Novarina n'est pas que pictural. Aux côtés de ses dessins et peintures, le sonore est omniprésent : des voix d'acteurs émergent d'une pièce dans la pénombre, alors que le comédien Olivier Martin-Salvan incarne des textes du dramaturge.

LE PROCÈS DE FRANZ KAFKA
LU PAR DENIS PODALYDÈS (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ Pour aborder ce classique de la littérature et l'œuvre sans doute la plus connue de Kafka, le comédien Denis Podalydès parvient à trouver la juste dose d'absurde. À travers la construction labyrinthique de ce récit, il restitue parfaitement l'arbitraire de l'arrestation de Joseph K., son impossible justification et la nature de ce procès qu'on ne peut par essence gagner.



MON P'TIT LOUP
LIVRE-DISQUE SOUS LA DIRECTION DE NICOLAS PULUHEN (IRFAN LE LABEL)

■ Grand prix de l'académie Charles-Cros 2024 dans la catégorie « chanson », cette compilation à l'initiative de Nicolas Puluhen pour lutter contre les violences sexuelles faites aux enfants réunit une belle affiche. De Catherine Ringer à Albin de la Simone, en passant par Didier Wampas ou JP Nataf, une vingtaine d'artistes sont réunis dans ce livre-disque salutaire. **Christophe Rioux**

ARTE.TV

Portrait intime

Une somme publiée grâce au travail du musicologue Manuel Cornejo permet d'éclairer et de cerner au plus près la personnalité du tendre et facétieux Maurice Ravel.

BNF/WIKIPÉDIA

Grand serviteur de la mémoire de Maurice Ravel, le musicologue et professeur agrégé d'espagnol Manuel Cornejo frappe un grand coup avec la publication chez Gallimard de l'intégrale de la *Correspondance,* écrits et entretiens du compositeur du *Boléro.* Contrairement à Claude Debussy, Maurice Ravel avait été jusqu'à récemment négligé sur le volet documentaire. En 2018 pourtant, les éditions du Passeur ont accompagné une entreprise importante de réunion des sources. La somme qui en résulte retrouve le chemin des librairies dans une version enrichie de plus de 250 nouveaux documents collectés auprès d'archives publiques ou privées. L'ouvrage compte désormais 2 759 correspondances, complétées par des articles, témoignages inédits… qui brossent le portrait intime d'un homme très discret, mais particulièrement affectueux à l'égard de son entourage immédiat (sa mère, ses amis Ida et Cipa Godebski…). Toute une époque se dessine dans les quelque 3 000 pages de cette nouvelle édition : la vie musicale d'alors, la guerre dans les yeux de celui qui réussit à se faire engager au front dans le corps des ambulanciers, ses dernières années à Montfort-l'Amaury… Stravinsky, Debussy, Fauré, Colette (qui écrivit pour lui le livret de *L'Enfant et les Sortilèges,* créé en 1925 à l'opéra de Monte-Carlo) apparaissent dans ce grand récit qui montre l'admiration réciproque d'une poignée de personnalités structurantes dans la vie culturelle et littéraire du XXe siècle. Une acquisition nécessaire pour tous les amoureux de *Daphnis et Chloé,* de *Ma mère l'Oye,* de *L'Heure espagnole*… et du compositeur tendre et facétieux. ■

Aude Giger

CORRESPONDANCE, ÉCRITS ET ENTRETIENS (I, II)
MAURICE RAVEL
ÉDITÉ PAR MANUEL CORNEJO, 2 940 P., GALLIMARD, 32 €

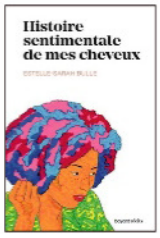
Être écrivain, une affaire de cheveux?

La romancière Estelle-Sarah Bulle s'interroge, en tant que métisse, sur l'impact de sa chevelure sur son propre parcours, et étudie ce thème littéraire que peuvent devenir nos attraits capillaires.

Une question d'actualité, tant les toisons, ou leur absence, apportent d'étonnants commentaires dans les portraits d'écrivains ou, plus étrangement, à propos de leurs œuvres. Ainsi de l'écrivain Claro, qui a vu Éric Neuhoff remarquer dans *Le Figaro* que, parce qu'il était « *barbu* » et avait le « *crâne rasé* », il ressemblait à « *ces cuisiniers qui pullulent dans le 20e arrondissement* ».

Plus sérieusement, les cheveux sont un motif littéraire majeur, éternel objet de convoitises, comme dans le conte populaire *Raiponce*. Les auteurs contemporains y voient un moyen d'entretisser trajectoires intimes et observations sur la société. En 2010, l'Argentin Alan Pauls imaginait dans *Histoire des cheveux* un homme obsédé par sa chevelure, ses névroses révélant celles de son propre pays, marqué par une décennie sanglante.

Ce mois-ci, Estelle-Sarah Bulle publie *Histoire sentimentale de mes cheveux*. On connaît la romancière, née à Créteil d'un père guadeloupéen et d'une mère franco-belge, pour ses fictions tendues entre la métropole et la Guadeloupe (*Là où les chiens aboient par la queue*, *Basses terres*). On la retrouve avec ce récit intime dans lequel elle se demande ce que sa condition de métisse aux cheveux crépus a apporté à sa condition d'écrivaine en France. La réponse se dévoile au fur et à mesure d'une résidence d'écriture avec les lycéens d'un CAP coiffure, des souvenirs du racisme subi dans l'enfance, et de la consolation trouvée dans la lecture. Ses cheveux lui ont permis de traverser des espaces habituellement séparés. D'être à la fois une « bourgeoise », propriétaire d'un pavillon, et une cliente potentielle pour les rabatteurs des boutiques afros du quartier Château d'eau à Paris. Bref, de vivre mille vies inspirantes pour son travail de romancière. ■ **Gladys Marivat**



HISTOIRE SENTIMENTALE DE MES CHEVEUX
ESTELLE-SARAH BULLE
256 P., BAYARD/RÉCITS, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Nos angoisses sont-elles des monstres à terrasser?

Dans son essai, Éric Blondeau renverse la perspective: ce que nous redoutons pourrait bien nous servir de tremplin.

On la pense notre adversaire, on rêve chaque jour de l'enterrer au fond du jardin. Cette émotion qui n'a pas bonne presse, Éric Blondeau en a fait une charmante compagne de route. Peur de l'échec, peur du manque, peur du rejet, frayeurs en tout genre, du sol au plafond: toutes nous accompagnent, et beaucoup nous entravent. Mécanique instinctive: la fuite. Mode d'emploi correctif: changer notre regard et nos réactions suivront.

La peur, Éric Blondeau la connaît bien; coach professionnel, il est expert en mécanismes comportementaux et décisionnels dans des environnements à « forts enjeux ». Un jour, il découvre « *la pulsion de vie et toutes les opportunités invisibles qui se cachent derrière nos peurs.* […] *La peur est la racine invisible de toutes nos actions* ». Complice ingrate et limitante? Certes. Elle est aussi l'apanage des êtres humains, l'élan vital qui nous pousse à transcender les limites. « *La peur a très mauvaise réputation, pourtant son intention est toujours positive. Quand j'ai peur de mourir, c'est que je veux vivre. Quand j'ai peur de ne pas exister, c'est que je veux laisser une trace dans ce monde. Quand j'ai peur de ne pas être écouté, c'est que j'ai des choses à dire.* »

Ainsi, quel est le message envoyé par nos craintes? L'appel d'une alliée qui, en dévoilant nos fragilités, ouvre la voie à un désir inavoué, une aspiration qui lutte pour émerger. C'est dans cet entre-deux, dans cette tension entre effroi et élan, que réside son potentiel. Pas simple de la regarder en face, mais il suffit de la faire glisser pour la remettre au centre de soi et… tiens, serait-elle la clé de nos actes fondateurs?

À défaut d'un mantra pour la dépasser, Éric Blondeau propose de la « déplacer ». D'une prose tout aussi franche qu'efficace, *Merci la peur!* s'adresse aux froussards courageux: à nous tous! ■ **Sophie Di Malta**

MERCI LA PEUR! ET SI C'ÉTAIT ELLE VOTRE MEILLEURE ALLIÉE?
ÉRIC BLONDEAU
224 P., BUCHET-CHASTEL, 21,50 €

ACTUALITTÉ/FLICKR - DR

D'UN AVRIL À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*) en 2025, nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, que pouvait-on trouver dans nos précédentes éditions d'avril ? Nous avons pioché dans nos archives…

LA COUVERTURE

Avril 2021

Enquête sur les immortels et la Coupole en une de *Lire*.

L'UNIVERS

Avril 2017

Au chalet de Jean-Christophe Rufin

« Parti une dizaine de jours à Madagascar […], Jean-Christophe Rufin est rentré dans une Haute-Savoie encore secouée par la tempête qui a abattu quelques arbres et recouvert la région d'un épais manteau neigeux : « *Il va falloir passer la fraise !* » s'exclame l'écrivain en veste de ski bleu électrique, avant de commencer à dégager la voie qui grimpe jusqu'à son chalet, perché sur les hauteurs de Saint-Nicolas de Véroce. [Il] a découvert la région à 18 ans grâce à une amie qui lui a transmis les plaisirs de la randonnée et de l'alpinisme. Des années durant, il a logé ici et là […]. Jusqu'à ce qu'il tombe sous le charme de ce corps de ferme du XVII^e^ siècle, déplacé planche par planche dans les années 1980, du village jusque sur un flanc de montagne, à plus de 1 400 mètres d'altitude. » ■ **Julien Bisson**

L'ENTRETIEN

Avril 1979

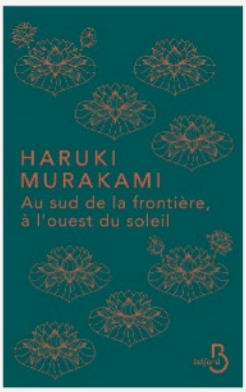
L'autocritique de Roland Barthes

« Depuis 1945, il y a eu un terrible désenchantement de la classe intellectuelle et d'abord un désenchantement politique survenu à travers certains événements mondiaux, comme les goulags, Cuba ou la Chine. Le progressisme est une attitude très difficile à tenir pour un intellectuel aujourd'hui. […] » ■ **Propos recueillis par Pierre Boncenne**

LA CRITIQUE

Avril 2002

Enthousiasme pour *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* de Haruki Murakami



« Murakami, dont on connaît et aime le travail d'un moindre pathos depuis *La Course au mouton sauvage* (1990, Seuil) et qui est fréquemment comparé à Thomas Pynchon – ce qui est un peu osé mais juste tout de même – signe son roman le plus intime. Le plus privé, plutôt, devinons-nous au ton imperceptiblement poignant du récit. Un récit qui remet face à face Hajime, un homme de 40 ans, marié, père de famille, propriétaire de deux clubs de jazz, et une petite fille devenue grande et belle, sa meilleure amie d'enfance, son émoi de 12 ans, Shimamoto-san. […] Écrit avec cette superbe platitude, ce lissé touffu dont Haruki Murakami a le secret, ce portrait de l'artiste aux trois âges, 10 ans, 20 ans, 40 ans, procède, sous son apparente impassibilité, par lentes, longues et profondes déflagrations. » ■ **Catherine Argand**

DROIT DE RÉPONSE

Avril 1995

Quand Pascal Bruckner réplique sèchement à la critique d'un de ses livres…

« Alain-Gérard Slama prétend que dans mon livre, *La Tentation de l'innocence*, j'aurais plagié son essai *L'Angélisme exterminateur* […]. M. Slama prend ses désirs pour des réalités. D'une part, […] nous sommes en désaccord sur le fond ; selon lui, nos sociétés seraient menacées d'un nouveau totalitarisme parce que l'État limite la vitesse sur les autoroutes et réglemente le droit de fumer dans les lieux publics. […] M. Slama, qui est un homme de droite, retombe ainsi dans les excès d'un certain gauchisme débile des années 1970 qui hurlait au fascisme à la moindre mesure gouvernementale. D'autre part, si j'avais dû m'inspirer d'un penseur contemporain, ce n'est pas M. Slama que j'aurais choisi. On ne plagie pas Alain-Gérard Slama, le souhaiterait-il de tout son cœur ; on ne plagie que les auteurs qui comptent, qui ont une œuvre et des idées. » ■

MARIUSZ KUBIK/WIKIPÉDIA

À MONTAIGU, 35 ANS, ÇA SE FÊTE !

La 35e édition du Printemps du livre de Montaigu se déroulera du 28 au 30 mars. Avec Bernard Minier comme président et de nombreux rendez-vous inédits.

Pour célébrer son 35e anniversaire, le Printemps du livre de Montaigu, première manifestation littéraire des Pays de la Loire, a mis les petits plats dans les grands. Du 28 au 30 mars, le festival accueillera plus de deux cents auteurs à travers une programmation riche et variée. Et cette année, c'est Bernard Minier, figure incontournable du polar français, qui assumera la présidence honoraire de l'événement. Il viendra nous parler de son nouveau roman, *H*, et dévoilera plusieurs rendez-vous inédits. L'occasion aussi pour lui de mettre en avant des causes qui lui sont chères puisqu'une lecture plongée dans le noir servira à sensibiliser le public aux problématiques d'accessibilité à la lecture. Parmi les autres auteurs invités, des romanciers français qui font l'actualité comme Aurélie Valognes, Xavier de Moulins, Éric Fouassier ou encore Cédric Sire, des grands noms de la romance comme Emily Blaine ou le duo Emma Green, mais aussi des écrivains étrangers comme l'Américain Peter Swanson. Sans oublier la bande dessinée, fièrement représentée par Joris Chamblain ou Antoine Tracqui, et la littérature jeunesse incarnée par Anne Goscinny. Enfin comme chaque année, le prix Ouest, récompensant un roman dont l'action se déroule dans le Grand Ouest, sera décerné lors de la cérémonie d'ouverture du festival, avec cinq auteurs en sélection. Qui de Jacques Gamblin, Emmanuelle Favier, Jean-Luc Marty, Clara Breteau ou Jean de Saint-Cheron remportera les lauriers vendéens ? Réponse au Printemps du livre de Montaigu le 28 mars prochain ! **Léonard Desbrières**

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr

Saint-Louis à la page

Du 25 au 27 avril, la commune alsacienne accueille la littérature à bras ouverts pour sa 42e édition.

Le Forum du livre de Saint-Louis est de retour pour une édition printanière particulièrement prometteuse. La cité transfrontalière accueillera de nombreux auteurs, notamment Agnès Ledig, la présidente, mais également plusieurs invités d'honneur tels qu'Irène Frain et Gérard Mordillat ou encore Audrey Alwett et Gaël Aymon, reconnus pour leurs ouvrages en littérature jeunesse. Dans l'espoir d'être un tremplin littéraire pour les jeunes publics, l'événement se veut intergénérationnel et consacrera tout un plateau à la littérature *young adult* en compagnie des écrivaines à succès Margot Dessenne, Maëlle Desard et Georgia Caldera. La bande dessinée n'est jamais en reste à Saint-Louis, qui lui offrira également une place de choix lors d'une rencontre en présence de Christian Durieux, Marc Hardy, Stéphane Créty et Margaux Kindhauser pour explorer leurs univers passionnants. Laurence Peyrin, Marion Fritsch, Jean Massiet, Dana Grigorcea ou encore Margot et Jean Le Moal prendront également part aux festivités. Tout au long de la manifestation, de nombreux spectacles pour petits et grands se tiendront dans les hauts lieux culturels de la cité alsacienne, affinant encore et toujours notre regard sur le monde. À vos pages ! ■ **Marie Jouvin**

forumlivre.fr

Les indépendants réunis

Les 4, 5 et 6 avril prochains, le Salon international de l'édition indépendante célèbre la pluralité éditoriale par des rencontres et découvertes littéraires, au Palais de la Femme, à Paris.

Saviez-vous que l'édition indépendante représente 90 % du paysage éditorial français ? Depuis sa création en 2002, l'association L'Autre Livre – qui regroupe près de deux cents maisons d'édition françaises et étrangères ! – travaille à la reconnaissance et à la promotion de ces acteurs essentiels de la scène littéraire, souvent invisibilisés par la concentration éditoriale. Tous les ans, l'association organise le Salon international de l'édition indépendante, qui invite ses visiteurs à découvrir de nouveaux titres et auteurs, souvent absents des librairies. Un rendez-vous passionnant – avec entrée libre –, qui s'adresse à tous les curieux souhaitant élargir leurs horizons littéraires. ■ **Margaux Morasso**

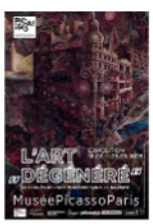
lautrelivre.fr

L'art moderne, bête noire du nazisme

Le musée Picasso consacre sa nouvelle exposition aux œuvres considérées comme « dégénérées » par le IIIe Reich, et qui réchappèrent miraculeusement à la destruction.

« *Ne désespérons pas malgré l'infamie gigantesque qui nous entoure.* » En 1939, Otto Freundlich entretient une correspondance avec Pablo Picasso alors que la Seconde Guerre mondiale éclate en Europe. Né en Allemagne dans une famille juive, l'artiste s'est installé à Paris dès 1908, louant un atelier au Bateau-Lavoir où il a rencontré le génie espagnol. Ce dernier ne peut rien faire quand son ami est arrêté, déporté et assassiné en 1943 au camp d'extermination de Sobibór. Un destin brisé auquel rend aujourd'hui hommage le musée Picasso dans sa nouvelle exposition thématique, qui raconte comment le IIIe Reich a traqué et éliminé méthodiquement les peintures et les sculptures qu'il qualifiait de dégénérées, car elles constituaient un obstacle au projet esthétique et politique du national-socialisme. L'objectif des nazis consistait à repérer puis à purger tous les éléments susceptibles d'avoir une influence néfaste sur la population, raison pour laquelle ils ont organisé une rétrospective de quelque 600 œuvres réquisitionnées dans les musées germaniques pour provoquer le dégoût des visiteurs, à Munich en 1937. En plus de leurs auteurs (Chagall, Van Gogh, Kandinsky…), les conservateurs, les collectionneurs et les galeristes étaient dans leur ligne de mire. Certaines pièces ont été détruites, d'autres vendues aux enchères. Celles qui figurent dans le parcours sont donc miraculées. Le catalogue, remarquable (Flammarion), a valeur de témoignage historique. Indispensable ! ■

Gabrielle Martin



→ **« L'art "dégénéré". Le procès de l'art moderne sous le nazisme »** Musée Picasso (Paris 3e), jusqu'au 25 mai. *museepicassoparis.fr*

***Kreuzform* de Wassily Kandinsky (1926).**

LLWL-MUSEUM FR KUNST UND KULTUR, WESTFÄLISCHES LANDESMUSEUM, MNSTER/HANNA NEANDER

PAR L'AUTEURE DU ***BAL DES FOLLES***

"La fille du roi & l'enfant de la Terreur... un récit princier et révolutionnaire à la fois."

Photo auteure © Pascal Ito ; illustration fond : © Magdalena Russocka / Trevillion Images

Quand un jeune sans-culotte, geôlier au Temple, se prend de passion pour Marie-Thérèse, fille de Marie-Antoinette et de Louis XVI... Quand Victoria Mas fait d'une page d'Histoire secrète le plus fascinant des romans.

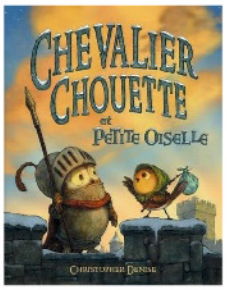
Albin Michel

RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

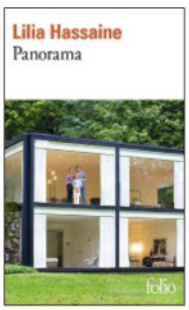


33 ★ Chevalier Chouette et Petite Oiselle

Christopher Denise
(Kaléidoscope)

« Nous attendions avec impatience la suite des aventures de notre charmant Chevalier Chouette, qui a conquis autant nos cœurs de libraires jeunesse que celui de nos jeunes lecteurs. Capitaine de la garde de nuit, on comprend que le temps a passé et que notre ami à plumes a pris des gallons. On voit aussi que son intérêt pour la pizza est toujours là, lui aussi. Notre Chevalier va une nuit faire une rencontre pour le moins… étourdissante. En effet, une nuit, une jeune petite oiselle particulièrement bavarde et énergique vient lui signifier qu'elle entend devenir une Chevalière Chouette, dont elle est manifestement fan. Alors que notre rapace épuisé poursuit sa nuit, lui indiquant qu'il est, de fait, trop fatigué pour la former séance tenante, la petite oiselle occupe son temps. Et elle le fit de façon fort bruyante. […] Nous retrouvons cette atmosphère chaude et douillette où même les bleus semblent chaleureux, avec ces adorables bouilles d'oiseaux chez les personnages et la richesse dans les plans visuels. J'adore également les jeux de lumière et d'ombre dans cet univers, qui sont vraiment bien exécutés. Même les textures sont vibrantes. […] Si la pizza était le trait d'union des personnages dans le tome 1, ce sont les crêpes américaines (les pancakes) qui sont ici le mets rassembleur (je conseille de les manger avec du vrai sirop d'érable canadien ! C'est infiniment meilleur que le sirop de canne à sucre). La bouffe, ça forge des liens ! » ■

#Shaynning



6 ★ Panorama

Lilia Hassaine
(Folio)

« […] En 2049, la transparence est devenue la norme : les habitations sont en verre, les écoles et les prisons itou, et le nombre de crimes a singulièrement baissé grâce à cette disparition des recoins cachés. Bien entendu, ce meilleur des mondes, derrière sa limpidité, ressemble à un cauchemar climatisé pour ceux qui chérissent la liberté. L'autrice décrit parfaitement cet univers aseptisé et faussement égalitaire, y adjoignant astucieusement une intrigue de polar qui assure un suspense de bon aloi. L'écriture de Lilia Hassaine est propre, sans artifices, avec un personnage central, une ancienne flic, qui n'est pas sans failles dans sa vie ni de doutes quant à l'évolution de la société. […] Un roman agréable et efficace […]. » ■

#Cinephile-Doux

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 18 mars 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Joël Dicker**	La Très Catastrophique Visite du zoo	Rosie and Wolfe	Littérature
2	**Karine Tuil**	La Guerre par d'autres moyens	Gallimard	Littérature
3	**François Cheng**	Une nuit au cap de la chèvre	Albin Michel	Littérature
4	**Leïla Slimani**	J'emporterai le feu	Gallimard	Littérature
5	**Pierre Lemaitre**	Un avenir radieux	Calmann-Lévy	Littérature
6	**Adèle Yon**	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
7	**Nathalie Ernoult, Xavier Rey**	Valadon 1865-1938. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
8	**Johann Chapoutot**	Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?	Gallimard	Essais
9	**David Foenkinos**	Tout le monde aime Clara	Gallimard	Littérature
10	**Boris Cyrulnik**	Quand on tombe amoureux, on se relève attaché	Odile Jacob	Essais
11	**Roberto Saviano**	Giovanni Falcone	Gallimard	Littérature
12	**Neige Sinno**	La Realidad	P.O.L	Littérature
13	**Agnès Martin-Lugand**	Les Renaissances	Michel Lafon	Littérature
14	**Camille Laurens**	Ta promesse	Gallimard	Littérature
15	**Luz**	Deux filles nues	Albin Michel	BD
16	**Freida McFadden**	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Polars
17	**Servane Mouton**	Écrans, un désastre sanitaire	Gallimard	Essais
18	**Collectif**	Sauzanne Valadon	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
19	**Jean Echenoz**	Bristol	Minuit	Littérature
20	**Manon Garcia**	Vivre avec les hommes. Réflexions sur le procès Pelicot	Climats	Essais
21	**Pierre Michon**	J'écris l'Iliade	Gallimard	Littérature
22	**Inès Léraud, Pierre Van Hove**	Champs de bataille	Delcourt	BD
23	**Ambre Chalumeau**	Les Vivants	Stock	Littérature
24	**Pauline Pinson, Magali Le Huche**	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
25	**Olivier Norek**	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
26	**Gaël Faye**	Jacaranda	Grasset	Littérature
27	**Haruki Murakami**	La Cité aux murs incertains	Belfond	Littérature
28	**Sandrine Collette**	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature
29	**Collectif**	Hors-série Suzanne Valadon	Connaissance des arts	Beaux-arts
30	**Michel Hazanavicius**	Carnets d'Ukraine	Allary	Essais
31	**Stephen King**	Plus noir que noir	Albin Michel	Polars
32	**Pascal Quignard**	Trésor caché	Albin Michel	Littérature
33	**Christopher Denise**	Chevalier chouette et petite oiselle	Kaléidoscope	Jeunesse
34	**Nathalie Ernoult, Xavier Rey**	Valadon 1865-1938. Catalogue de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
35	**Miguel Bonnefoy**	Le Rêve du jaguar	Rivages	Littérature
36	**Vanessa Springora**	Patronyme	Grasset	Littérature
37	**Valérie Perrin**	Tata	Albin Michel	Littérature
38	**Salomé Lahoche**	Peur de mourir mais flemme de vivre	Exemplaire	Littérature
39	**Richard Powers**	Un jeu sans fin	Actes Sud	Littérature
40	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

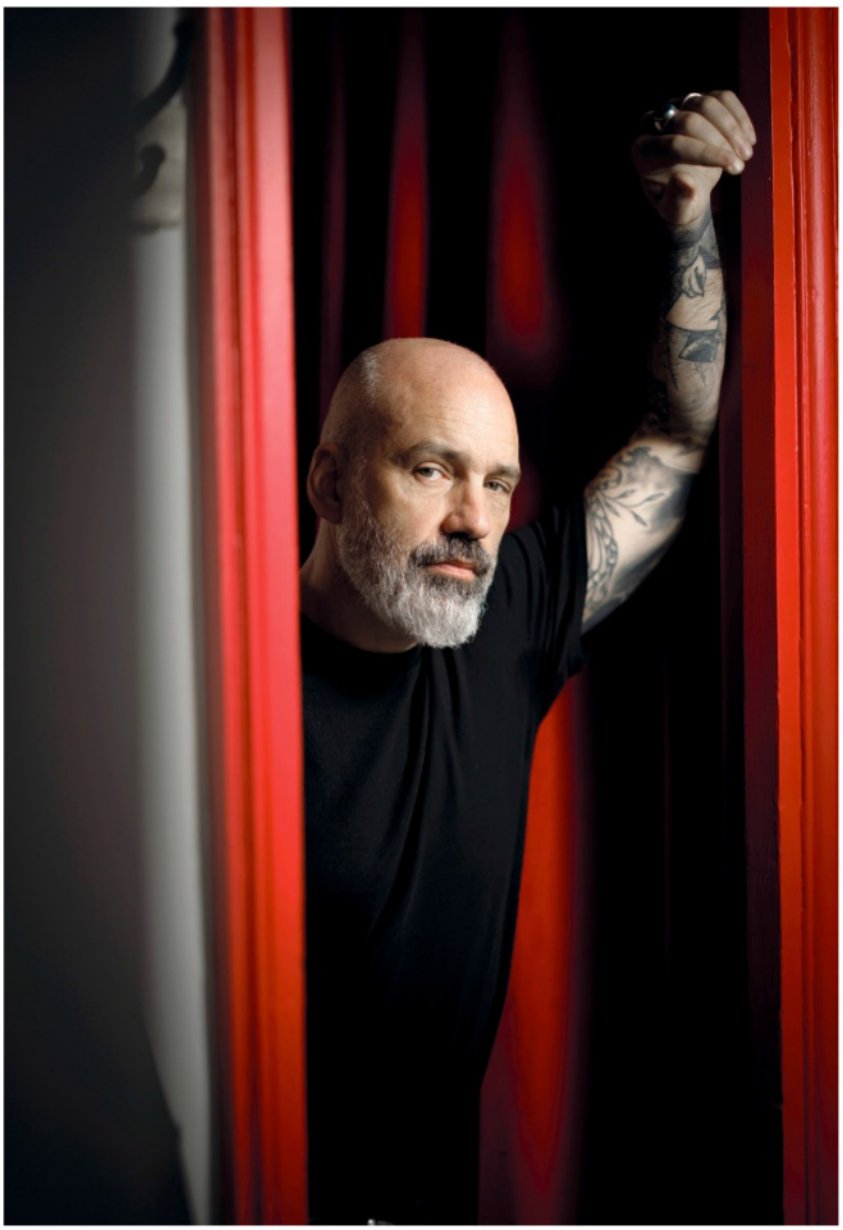
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Freida McFadden**	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	**Salomé Saqué**	Résister	Payot	Essais
3	**Freida McFadden**	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	**Éric Chacour**	Ce que je sais de toi	Folio	Littérature
5	**Tatsuya Endo**	Spy X Family (t.14)	Kurokawa	BD
6	**Lilia Hassaine**	Panorama	Folio	Littérature
7	**Camille de Peretti**	L'Inconnue du portrait	Le Livre de Poche	Littérature
8	**Sorj Chalandon**	L'Enragé	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Agnès Martin-Lugand**	L'Homme des mille détours	Pocket	Littérature
10	**Anna Stuart**	La Sage-femme d'Auschwitz	J'ai Lu	Littérature

Émile Zola, Londres, 1898-1899 © Ministère de la Culture, MPP, diff. GrandPalaisRmn Photo - Réalisation : Direction de la communication, Ville de Versailles / Delphine Joly

Niko Tackian

LA CABANE DU THRILLER

Valeur montante du polar à la française, l'écrivain d'origine arménienne aime la boxe, les jeux de rôle, les tatouages mais aussi Francis Cabrel. Rencontre chez lui à Montreuil, dans la maison où il mélange les couleurs et les genres littéraires.



Depuis le mythique Arthur Cravan, le poète boxeur, neveu d'Oscar Wilde, disparu au large de Salina Cruz en 1918, on n'avait plus entendu parler d'un écrivain s'exerçant régulièrement au noble art (enfin, il y a Édouard Philippe). Cela suffit à distinguer Niko Tackian du commun des mortels germanopratins : ayant pratiqué pendant une quinzaine d'années les arts martiaux japonais, dont le karaté, troisième dan de ju-jitsu, il s'adonne désormais aux crochets et aux uppercuts lorsqu'il n'écrit pas des romans, des bandes dessinées ou des scénarios – il fut avec son ami Franck Thilliez le créateur de la série à succès *Alex Hugo*. Après avoir traversé Montreuil, lorsque l'on sonne à la porte du Rocky Balboa du thriller, l'enjeu n'est pas le même que quand on rend visite à un membre de l'Académie française : en cas de vexation de notre hôte, une droite serait plus douloureuse qu'un soufflet. L'angoisse est en vérité de courte durée : derrière son apparence de bagnard (crâne rasé, barbe drue, bras gauche intégralement tatoué), Tackian s'avère fidèle à sa réputation d'homme charmant.

LE ROMAN, UN ESPACE DE LIBERTÉ

En entrant chez lui, on tombe tout de suite sur la cuisine où il travaille deux heures chaque matin sur son manuscrit en cours. Un ordinateur portable est posé sur la table : « *J'ai écrit mes onze romans dessus. Je ne parviens pas à m'en séparer. Il va pourtant falloir que je le lâche avant que lui ne me lâche…* » Le nom de Thilliez n'est pas long à s'inviter dans la conversation : « *Ayant commencé assez jeune à faire de la BD puis beaucoup d'audiovisuel, je rêvais du roman mais j'avais une forme de sacralisation du genre, ou plus simplement*

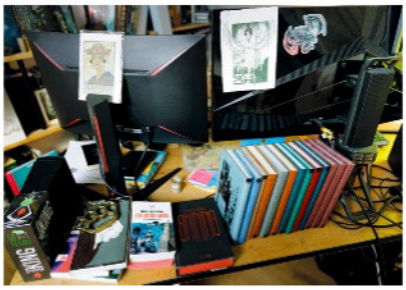
Ci-dessus : pas de punching-ball dans le salon de Niko Tackian, mais le romancier aime la boxe pour laquelle il faut s'astreindre à une bonne hygiène de vie, ce qu'il applique aussi pour l'écriture.
Ci-contre : l'« étagère des grigris » où se côtoient des bibelots rapportés d'Afrique, de Thaïlande ou du Mexiq

un problème de planning – je ne voyais pas comment faire coïncider ça avec le reste de ma vie. Ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais l'organisation, le fait de m'y mettre à fond. Avec Franck [Thilliez], on discutait quand il venait à Paris pour des réunions de production. Je lui présentais des projets et il me demandait invariablement pourquoi je n'en faisais pas des romans. Je pensais que c'était impossible. Il m'a donné une méthode simple : sanctuariser une à deux heures par jour pour écrire. Au bout de trois mois, à ce rythme, on arrive à 300 000 caractères – soit un livre. Quand j'ai écrit mon premier roman, Quelque part avant l'enfer, *mes jumeaux venaient de naître, les nuits étaient courtes. J'ai trouvé un espace entre 6 heures et 7 h 30, et j'ai travaillé presque tous les jours. Après ça, je n'ai plus arrêté. Il y a dans le roman une liberté qu'on ne trouve pas dans les autres médias. Dans l'audiovisuel, il n'y en a aucune. La BD, c'est surtout centré sur le dessin. Le roman est devenu mon mode d'expression privilégié… »*

« J'AI ÉTÉ SAUVÉ PAR LES JEUX DE RÔLE »

Au salon, on ne remarque pas le moindre punching-ball. Tackian nous renvoie cordialement à notre ignorance : *« C'est pour les enfants, le punching-ball… »* Dans les cordes, on tente un parallèle entre écriture et boxe. Cette fois-ci, on marque des points : *« En sport en général, et en boxe en particulier, l'hygiène de vie est primordiale. Certains types d'écriture ne demandent pas d'être très intelligent, il suffit d'être présent et à peu près concentré. Quand on écrit un roman, il faut avoir le maximum d'acuité mentale pour aller chercher des choses qui ne sont pas celles qui viennent tout le temps à l'esprit. Pour cela, j'ai besoin d'être en forme. Si vous jouez au tennis un lendemain de cuite, vous allez juste être nul – rien de grave. En boxe, vous allez vous prendre un énorme pain dans la gueule et avoir un coquard pendant trois semaines – l'enjeu est plus important… La boxe, c'est une épure : il n'y a que six coups, ou plutôt deux déclinaisons de trois coups. À partir de ça, on crée des gammes qui sont très spécifiques à chaque combattant. S'y imprime le caractère du boxeur. Quel est son passé ? Pourquoi a-t-il décidé de se mettre en danger quand il boxe ? Il faut qu'il y ait un moteur, qui vient souvent de l'enfance. Les très grands boxeurs comme Mike Tyson ont tous une histoire dingue. L'écriture fonctionne pareillement : c'est assez simple au fond, et pourtant il y a une énorme différence entre ce que racontent untel et untel, alors qu'ils utilisent les mêmes mots. »*

On note une *« étagère de la gloire »* (une bibliothèque avec tous les livres de Tackian, dont *Avalanche Hôtel*, écoulé à 135 000 exemplaires !) et une *« étagère des grigris »* (des bibelots rapportés d'Afrique, de Thaïlande ou du Mexique). D'origine arménienne, le boxeur des lettres a été élevé dans la foi chrétienne mais se dit athée. On le suit dans l'escalier, où l'on trouve des figurines représentant les statues de l'île de Pâques et de superbes photos des •••



Dans la « chambre à soi » de l'auteur, des livres de son idole Stephen King (en haut), des colliers précolombiens, une pipe à opium (à gauche). Des statues de l'île de Pâques ornent la montée de l'escalier.

derniers samouraïs. Au deuxième étage, on arrive dans la « chambre à soi » de Tackian : s'il travaille sur ses romans au rez-de-chaussée, c'est ici qu'il fait du montage et écrit ses bandes dessinées et ses scénarios. Une pipe à opium, des colliers précolombiens, pas mal d'objets asiatiques, mais aussi des livres de photos (dont un album de Vivian Maier), les adaptations de Lovecraft en mangas par Gou Tanabe, des livres de l'idole Stephen King… Dyslexique, longtemps malmené par le système scolaire (il a eu 3 sur 20 au bac de français), Tackian revient sur son parcours contrarié : « *La lecture et l'écriture ne m'ont pas captivé au début. J'étais nul à l'école, je galérais… Lire du Zola au collège ne m'intéressait pas. Les textes étaient arides. L'Éducation nationale m'avait carrément dégoûté de la littérature. J'ai été sauvé par les jeux de rôle. À 13 ans, j'ai acheté la boîte* Donjons et Dragons. *À l'intérieur, il y avait un énorme bouquin écrit en tout petit, sans la moindre illustration. Je me suis dit : ce n'est pas un jeu, c'est illisible, ce truc… À la fin des 400 pages, il y avait une annexe listant tous les romans nécessaires pour développer son imaginaire, les classiques de la littérature de genre, de Tolkien à Philip K. Dick en passant par Asimov, Norman Spinrad, Lovecraft, Edgar Allan Poe… J'ai commencé à piocher là-dedans pour préparer des scénarios de jeux de rôle, j'ai ingurgité beaucoup de choses. Philip K. Dick notamment m'a retourné l'esprit. Je suis revenu plus tard à la littérature générale. Aujourd'hui, j'adore Giono par exemple, à travers lequel j'ai pu apprécier la description des personnages et des ambiances, des dimensions psychologiques sous-jacentes subtiles. Mon maître demeure quand même Stephen King. Je me reconnais en lui. C'est un pur raconteur d'histoires qui navigue entre le fantastique, l'horrifique, le polar et une littérature plus classique – et à chaque fois, on est captivé par l'intrigue, on peut rire aux larmes tellement il est drôle, et c'est poignant. Je n'ai pas de prétentions littéraires, j'essaie d'offrir aux gens de bonnes histoires.* »

UN ARRIÈRE-PLAN SOCIAL OU HISTORIQUE

En redescendant l'escalier, on interroge Tackian sur les *incels*. Si son nouveau roman, *La Menace*, peut faire penser à un mélange entre *Misery* de King et le film *Inception* de Christopher Nolan (ceux qui l'ont lu comprendront), il y est question de ce courant particulièrement mortifère du masculinisme qui fait des ravages des deux côtés de l'Atlantique : « *Ma femme* [la scénariste Sarah Kaminsky] *a une bibliothèque féministe assez chargée. Et un article bien documenté du* Parisien *m'avait alerté sur les* incels, *ces jeunes hommes qui appellent au meurtre des femmes. Mes deux fils devenant ados, j'ai eu droit à la bataille contre le téléphone portable que connaissent tous les parents. Le contenu qu'ils voyaient via TikTok me paraissait suspect. Je me suis créé un faux compte en me faisant passer pour un gamin de 15 ans. Au bout de quelques minutes, je recevais de la propagande* incel… *C'est très romanesque car ces gens ont forgé un langage et un système de pensée, certes délirant et fondé sur la théorie du complot. Dans mes romans, il y a toujours un arrière-plan social ou historique, et ici plus que jamais. Ce n'est pas pour rien que le livre s'appelle* La Menace : *il est urgent de lutter contre les* incels… »

De retour à la cuisine, où trône un piano, on aborde un thème plus frivole : Francis Cabrel. Est-il vrai que Niko en est fan ? « *On peut dire ça ! Ça remonte à l'enfance : j'aime sa poésie et son univers. Si vous avez l'occasion de rencontrer Olivier Norek, demandez-lui de vous chanter* Petite Marie *ou* La Cabane du pêcheur *en imitant Cabrel, il est hilarant…* » Un mot sur l'Arménie : le grand-père de Tackian ayant fui le génocide, en a-t-il, lui, gardé quelque chose ? « *La mémoire est un thème fondamental de mes livres, et c'est lié à mes racines, au trauma collectif dû à la reconnaissance ou non du génocide… Tout ce qui a trait au cerveau, aux mécanismes par lesquels on construit son identité, c'est important chez moi. La flûte arménienne, le fameux duduk, ça me tire une larme dès la première note. En revanche, je ne suis pas du tout communautariste : quand je croise un Arménien, on n'est pas comme deux francs-maçons à se faire je ne sais quel signe, une triple accolade…* » Alors que nous nous apprêtons à passer à la séance photos, Tackian nous explique ses tatouages, dont deux carpes (ses fils sont poisson comme signe astrologique) et le visage de Rachael, le personnage féminin de *Blade Runner* : « *Ce film a été un déclic pour moi. Je le trouve toujours magnifique, même s'il est daté. C'est à la fois un film noir avec tous les codes et un film de science-fiction très pointu. Il m'avait appris qu'on peut raconter des histoires entre les genres. Tout ce que je fais depuis…* » ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★☆☆

LA MENACE

NIKO TACKIAN

400 P., CALMANN-LÉVY, 19,90 €

GÉRARD OBERLÉ

Histoire d'eau

Édouard Corbière (Brest 1793-Morlaix 1875) est le père du poète Tristan Corbière. Il est également le père du roman maritime français. Grâce à l'essai de Verlaine *Les Poètes maudits* (1884), Tristan connaîtra une gloire posthume. Son père sombrera dans l'oubli, quand bien même *Le Négrier* (1834), son roman le plus célèbre, et quelques autres reparaissent encore de nos jours. Au siècle dernier, j'ai réussi à dégoter les premières éditions de ses romans, nouvelles, poèmes et pamphlets, ainsi qu'une copieuse correspondance autographe inédite adressée au sculpteur David d'Angers, auteur de son portrait en médaillon.

Avec *Le Banian* (1835), le lecteur s'embarque pour la Martinique sur le trois-mâts *Toujours le même*, commandé par le capitaine Lenclume, un fervent bonapartiste. Avant la Restauration, le navire s'appelait *Le Grand Napoléon*. Soumis au nouveau régime sur terre, le capitaine retrouve sa liberté en mettant les voiles. En pleine mer, le buste de l'Empereur retrouve sa place à la proue et le drapeau tricolore flotte à nouveau au mât d'artimon, une narquoise façon de célébrer le retour des Bourbons. Au cours de ce voyage, la farce va tourner court. Lenclume enrôle un espion du roi se faisant passer pour un cuisinier. Le faux cuistot le dénonce et le capitaine perd son commandement. Arrivé en Martinique, l'imposteur se fait négociant et écope bientôt du nom de Banian, sobriquet antillais injurieux pour qualifier les margoulins et piètres trafiquants. Habile et sans scrupule, le Banian fait fortune et bientôt faillite. Poursuivi pour banqueroute, il prend la fuite et embarque clandestinement sur un brick argentin commandé par un jeune marin, pirate confirmé. Sous l'uniforme français, le forban fait escale à Cumana et invite le gratin de la ville pour un somptueux bal à bord. Alors que la fête bat son plein, le brick prend le large. Les invités sont dépouillés de leurs or et bijoux avant d'être jetés dans des pirogues. Un vaisseau danois poursuit les pirates et s'empare du brick après un combat sanglant. Tout l'équipage est pendu, sauf le Banian qui réussira à gagner la France. À Paris, l'aigrefin retrouve une comtesse, ancienne passagère du *Toujours le même*, et parvient à la séduire. Le jour du mariage, le capitaine Lenclume, présent à la mairie, dévoile la perfidie de l'escroc et sape la cérémonie. Ruiné, le Banian meurt bientôt dans la misère et la honte.

> ÉDOUARD CORBIÈRE A PASSÉ LA MOITIÉ DE SA VIE EN MER, UNE VIE D'AVENTURIER, SOURCE ROMANESQUE DANS LAQUELLE IL PUISERA À FOISON

Comme tous ses romans, *Le Banian* doit sans doute beaucoup aux expériences et souvenirs du marin Corbière. Mousse à 9 ans, baroudeur dans sa jeunesse, il a passé la moitié de sa vie en mer, une vie d'aventurier, source romanesque dans laquelle il puisera à foison pour ses récits. Rendu au plancher des vaches, l'ancien loup de mer fera fortune dans la presse, comme armateur et administrateur de lignes maritimes. En 1844, il se marie et se fixe définitivement à Morlaix. Son fils Édouard-Joachim, alias Tristan, naît en 1845. Poète maudit, mais pas poète misère, Tristan fait paraître à compte d'auteur *Les Amours jaunes* en 1873. Le recueil passe inaperçu. Tristan meurt le 1er mars 1875. Il n'a pas 30 ans. Très affecté par sa disparition, son père meurt six mois plus tard. ■

AUDREY SOVIGNET

Simone
de Beauvoir
en 1945.

La GUERRE *a un visage de femme*

Comme l'écrivait ironiquement la Nobel de littérature Svetlana Alexievitch à propos des femmes russes qui ont affronté les nazis les armes à la main avant d'être effacées des livres d'histoire, « *La guerre n'a pas un visage de femme* » – parce qu'une fois celle-ci terminée les vainqueurs s'empressent de lui donner des traits uniformément virils ! Toutes proportions gardées, on constate en France le même phénomène, qui affecte notre perception de la littérature rédigée durant la Seconde Guerre mondiale. Qui sont les grands écrivains résistants français ? Éluard, Vercors, Camus, Mauriac. Qui sont leurs homologues collabos ? Brasillach, Rebatet, Chardonne. Et où sont les romancières, poétesses et femmes philosophes ? Derrière, comme toujours. Reléguées dans la pénombre de notre demi-amnésie reposent des figures héroïques comme Germaine Tillion et Lucie Aubrac, des autrices plus ambiguës comme Simone de Beauvoir, des membres de la France libre comme Simone Weil, d'autres occupées à gagner leur vie et à sauver un proche, comme Colette… Et il ne faut pas chercher longtemps pour grossir leur rang. Les femmes de plume résistantes se comptent par dizaines, qu'elles viennent du catholicisme comme Geneviève de Gaulle-Anthonioz, ou des Jeunesses communistes comme Charlotte Delbo. Parmi elles, nombre de poétesses oubliées, telle Arlette Humbert-Laroche, morte à 30 ans dans les camps. D'autres, sans prendre les armes, ont tenu des journaux – qui, encore aujourd'hui, demeurent bien cachés derrière le *Journal* d'Anne Frank, que les Français découvrirent juste après les Néerlandais et avant le reste du monde. Lire ces autrices, c'est redonner à l'Histoire un visage équilibré, et enrichir par leurs points de vue le tableau que nous nous faisons de cette période – si complexe à appréhender pour qui ne l'a pas vécue. ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

42 **Duras, Beauvoir, Colette** Écrire et vivre sous le régime de Vichy
44 **Écrits intimes** L'Occupation au jour le jour
46 **Irène Némirovsky** L'œuvre surgie des décombres
47 **Lucie Aubrac** Une définition de la Résistance
48 **Les grandes oubliées** Galerie des héroïnes
50 **Les poétesses** En vers et contre l'occupant
51 **Anne Frank** Un journal à toute épreuve
52 **Entretien avec Philippe Collin :** « Toutes différentes mais unies dans leur combat »

DENISE BELLON/AKG IMAGES

Duras, Beauvoir, Colette

ÉCRIRE ET VIVRE SOUS LE RÉGIME DE VICHY

Entre compromission et actes de bravoure, les trois femmes de lettres ont joué un jeu dangereux mais nécessaire à leur survie et à celle des hommes qu'elles aiment.

Marguerite Duras à son domicile à Paris, en 1955.

STUDIO LIPNITZKI/ROGER-VIOLLET

L'année 1943 marque l'entrée en littérature de deux inconnues : Marguerite Duras avec *Les Impudents*, et Simone de Beauvoir avec *L'Invitée*. À la même époque, la révérée Colette, âgée de 70 ans, publie un grand nombre de textes inédits, d'articles, de chroniques et ne délaisse jamais la plume, même aux heures les plus sombres de l'Occupation. Mais comment, pour qui et pourquoi écrire quand les nazis paradent dans Paris, que les premières lois antisémites sont promulguées et que la vie en zone occupée devient chaque jour plus difficile ? Si des prémices de la « drôle de guerre » à la Libération, Colette, Beauvoir et Duras n'ont pas suivi une même trajectoire, leurs actes comme leurs écrits témoignent des ambiguïtés d'une période où la frontière entre résister et collaborer pouvait se révéler plus ténue que ce que le recul de l'Histoire laisse aujourd'hui entrevoir.

À LA TÊTE D'UN COMITÉ PÉTAINISTE

L'entrisme de Marguerite Duras vis-à-vis de la collaboration est le reflet le plus manifeste de ces ambiguïtés. En 1940, alors employée au ministère des Colonies, la future autrice du *Barrage contre le Pacifique* cosigne sous son nom de jeune fille, Marguerite Donnadieu, le très colonial *Empire français*, ouvrage de propagande qu'elle reniera après la guerre, dont le contenu est l'antithèse même de la charge anti-impérialiste que constitue le *Barrage*. Après avoir démissionné du ministère des Colonies, Duras entre en 1942 au comité d'organisation du livre, créé par le régime de Vichy, et s'affiche chez l'écrivain pro-hitlérien Ramon Fernandez alors même que l'appartement du 5 rue Saint-Benoît, qu'elle occupe avec son mari Robert Antelme, accueille les réunions du groupe de la rue Saint-Benoît, dont certains membres sont liés à la résistance intérieure française. Dénoncé en 1944, le groupe tombe dans un guet-apens. Robert Antelme est arrêté, déporté au camp de Buchenwald puis à Dachau. Pour le sauver, Duras entretient une liaison trouble avec l'agent de la Gestapo qui l'a fait arrêter, agent qu'elle contribuera à faire condamner à la Libération. En avril 1945, Robert Antelme est évacué de Dachau et rentre à Paris, malade du typhus, extrêmement affaibli. Comme le laissent entendre ses cahiers de guerre rassemblés sous le titre *La Douleur* (1985), c'est devant le corps décharné de son époux revenu des camps que Duras se forge une conscience politique, jusqu'alors inexistante.

ANIMATRICE SUR RADIO-VICHY

Cette absence de conscience politique est alors partagée par Simone de Beauvoir, qui reconnaît en 1960 dans *La Force de l'âge* : « *En 1939, mon existence a basculé d'une manière aussi radicale : l'Histoire m'a saisie pour ne plus me lâcher.* » Celle qui, à l'aube de l'invasion allemande, adopte le surnom de « Castor de guerre » reste d'abord, à l'instar de Sartre, en retrait vis-à-vis des événements, avant de se voir rattrapée par le tumulte de l'Histoire. Pendant la « drôle de guerre », Sartre est affecté en Lorraine, et Jacques-Laurent Bost, le jeune amant de Beauvoir, mobilisé. Craignant pour la vie de ses deux compagnons, Beauvoir se réfugie dans l'écriture – au Café de Flore, près du poêle, une tasse de thé russe à côté de ses carnets. La publication de ses *Lettres à Sartre* et de son *Journal de guerre* lui attirera de vives critiques, dénonçant son indifférence face au sort réservé aux Juifs. Cette indifférence se manifeste notamment à l'égard de Bianca Bienenfeld, ancienne amante réfugiée dans le Vercors, à laquelle Sartre et Beauvoir n'apporteront aucun secours. Est-ce pour gagner de quoi vivre que Beauvoir accepte d'animer une émission sur Radio-Vichy, alors sous tutelle du régime collaborationniste ? Consacrée aux origines du music-hall, la teneur du

À gauche : Simone de Beauvoir, écrivant, attablée au Café de Flore à Paris. À droite : Colette dans son appartement du Palais-Royal, juin 1946.

programme n'a rien de politique, malgré le durcissement de la ligne éditoriale de la station début 1944.

AVEC LA PEUR ET LA FAIM AU VENTRE

« On fera tous les métiers sauf les vilains », écrit Colette à sa fille, pendant la guerre. Des métiers, l'éminente femme de lettres en a pourtant exercé quelques-uns : première mime féminine de son époque, actrice, danseuse de music-hall, avant de se lancer dans le journalisme après sa rencontre avec Henry de Jouvenel, qu'elle épouse en 1912. En 1940, Colette a 67 ans et vit avec Maurice Goudeket, son troisième mari. Retranchée dans son appartement du Palais-Royal comme dans une tanière, elle espère se faire oublier de l'occupant. Or, du fait de ses origines juives, Maurice est arrêté par la Gestapo le 12 décembre 1941 lors de la rafle dite « des notables », et interné au camp de Compiègne. Colette, qui s'était toujours déclarée incompétente en matière de politique, est, à l'instar de ses cadettes Duras et Beauvoir, rattrapée par les événements.

Activant ses réseaux, sollicitant des personnalités parfois proches de l'occupant, tels Drieu la Rochelle ou Brasillach, Colette parvient à faire libérer son époux le 6 février 1942. Entre-temps, pour « gagner sa croûte », l'autrice des *Claudine* tient chronique ou signe des articles dans des journaux, pour certains ouvertement collaborationnistes, comme *Le Petit Parisien*, *Candide* et *Gringoire*. Début 1941, elle est ainsi épinglée par *La Pensée libre*, journal de la Résistance, parmi d'autres écrivains en chemise brune. Mais malgré les attaques de Céline, Guitry, Brasillach et Montherlant, elle ne sera pas inquiétée à la Libération. Comme l'indique l'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon dans son ouvrage *Colette en guerre, 1939-1945*, *« en lisant vraiment ce que Colette publia alors, on découvrira une tenace septuagénaire, dénonçant la famine allemande et glissant en toutes occasions des allusions patriotiques et républicaines »*. Majoritairement destinés à un lectorat féminin, ses articles invitent non sans humour les ménagères à recycler leurs déchets alimentaires, et les aident à célébrer une Chandeleur sans crêpes. Dans la recette de la flognarde, *« grosse crêpe qui, dans le four, se fait enflée tellement qu'elle en crève »*, elle voit son plus grand succès littéraire puisqu'il s'agissait de faire quelque chose avec rien. Aux journalistes venus l'interviewer pour le collaborationniste *La Gerbe* ou pour le quotidien allemand *Parizer Zeitung*, elle parle fleurs, papier à lettres, vitamines, chiens et chats, mais n'aura jamais un mot en faveur des Allemands. En sous-main, elle aide financièrement Suzanne Spaak, sa voisine du dessus, engagée dans le sauvetage d'enfants juifs, dont elle apprendra l'assassinat à la Libération.

Du Palais-Royal au Café de Flore en passant par la rue Saint-Benoît, Colette, Duras et Beauvoir ont traversé l'Occupation avec la peur et la faim au ventre. Si Colette, alors au faîte d'une gloire qui la protège et l'expose à la fois, réussit son exercice d'équilibriste, la radicalité affichée des jeunes Duras et Beauvoir entre en résonance avec ce « siècle des extrêmes » que fut le XX^e^, sous l'Occupation comme dans leurs engagements ultérieurs en faveur du communisme. Dans *Castor de guerre* (2008), l'écrivaine Danièle Sallenave rappelle les aveuglements et les rendez-vous manqués avec l'Histoire de Beauvoir, confrontée, comme Duras, à l'impossibilité d'écrire après l'Holocauste, et à la nécessité de s'insurger contre l'oubli. ■ **Laëtitia Favro**

COMME LE LAISSENT ENTENDRE SES CAHIERS DE GUERRE RASSEMBLÉS SOUS LE TITRE *LA DOULEUR*, C'EST DEVANT LE CORPS DÉCHARNÉ DE SON ÉPOUX REVENU DES CAMPS QUE DURAS SE FORGE UNE CONSCIENCE POLITIQUE, JUSQU'ALORS INEXISTANTE

DENISE BELLON/AKG-IMAGES – PAUL ALMASY/AKG-IMAGES

Écrits intimes

L'OCCUPATION AU JOUR LE JOUR

De 1940 à 1944, dans la France occupée, des femmes de tous horizons se sont fait diaristes, livrant des témoignages irremplaçables sur la période.

Yvonne Oddon.

Jamais on n'a autant écrit que sous l'Occupation. Et cela bien au-delà du cercle des écrivains et des intellectuels. Comme si l'écriture permettait d'ériger des digues contre l'effondrement, pouvait offrir une planche de salut face à la pleine dérive, aidait à refuser la défaite, à résister, ne fût-ce que moralement et par de petits gestes. Bref, elle restait une arme aux mains de celles et de ceux qui refusaient de *« cesser le combat »*, comme le demandait Pétain dans son discours du 17 juin 1940.

C'est donc par centaines que se comptent les journaux intimes tenus durant les années noires. Une partie en a été publiée, une autre a été déposée à l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine biographique (APA). Et un nombre impossible à évaluer dort dans des archives privées. Parmi ces diaristes, beaucoup de femmes, comme dans la Résistance, d'ailleurs (voir Dominique Missika, *Résistantes, 1940-1945*, paru en 2021). Philippe Lejeune en a répertorié une quarantaine ; elles représentent un tiers ou un quart de l'ensemble[1].

Elles proviennent de toutes les classes sociales et d'âge, de toutes les professions, de toutes les régions. On y trouve des femmes du monde (Lise Deharme) et des institutrices de province (Denise Bardet, Berthe Auroy), des intellectuelles (Simone de Beauvoir) et des artistes (Jacqueline Gaussen Salmon), des femmes pasteurs (Madeleine Blocher-Saillens) et des religieuses (Marie de la Trinité), des lycéennes (Micheline Bood) et des infirmières (Anne-Marie Caron), des observatrices apolitiques (Frédérique Moret) et des résistantes de la première heure (Agnès Humbert), des victimes des lois raciales (Hélène Berr) et des jeunes privilégiées (Benoîte et Flora Groult). On ne s'étonnera guère de ne pas trouver de journaux intimes de femmes ayant versé dans la collaboration. Comment dire qu'on a été du mauvais côté ?

UNE IMPITOYABLE LUCIDITÉ

Parmi les journaux les plus emblématiques, celui d'Agnès Humbert (1894-1963), historienne d'art et anthropologue, attachée au musée des Arts et Traditions populaires du Trocadéro, et membre fondatrice d'un des tout premiers réseaux de résistance, celui du musée de l'Homme. Le groupe commence par lutter contre la propagande de l'occupant en publiant l'un des premiers journaux clandestins, *Résistance*. Cinq numéros paraissent, entre décembre 1940 et mars 1941, ronéotypés, tirés à 300 exemplaires, glissés dans des boîtes à lettres. Jusqu'à ce que le réseau ne soit dénoncé, ses membres arrêtés, dix d'entre eux condamnés à mort, dont trois femmes, mais qui voient leur condamnation commuée en déportation. Parmi elles, Agnès Humbert, qui connaîtra le bagne et le travail forcé avant d'être libérée par l'armée américaine.

Son journal commence par le récit de l'exode, la mise à l'abri des collections du musée, le retour à Paris dès l'été 1940, et la constitution du réseau. Un texte qui frappe par son extrême précision, l'analyse politique d'une impitoyable lucidité alternant avec des remarques sur les difficultés grandissantes de la vie quotidienne et la répression féroce de toute manifestation d'opposition. On complétera le témoignage d'Agnès Humbert par celui de sa collègue Yvonne Oddon (*Sur les camps de déportées*, suivi de *Rapport sur mon activité de résistance 1940-1941*), elle aussi arrêtée et condamnée à mort, mais déportée à Ravensbrück et à Mauthausen. Un témoignage à chaud, notamment sur les atrocités vécues dans les camps. Le sentiment d'urgence, le besoin de témoigner aussitôt que possible rapproche l'écriture d'Yvonne Oddon de celle du journal.

C'est à une autre catégorie qu'appartient le *Journal à quatre mains* de Benoîte et Florence Groult. Publié pour la première fois en 1962, il dit s'appuyer sur des « carnets » tenus au jour le jour, mais porte le sous-titre « roman ». S'agit-il d'un journal recomposé ou d'un roman autobiographique sous forme de journal ?

Agnès Humbert.

MNHN /DBD – SHD – PHOTOTHÈQUE DU COMITÉ D'HISTOIRE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Benoîte et Flora Groult en 1967.

En l'absence de manuscrit, impossible de trancher la question. Mais l'intérêt du livre est ailleurs : dans l'écart entre les histoires vécues par deux gamines privilégiées de 15 et de 20 ans et l'Histoire avec sa grande hache. Comme le souligne la préface de 2008 : « *Un des pires épisodes de l'histoire de France vient d'avoir lieu mais la défaite et les cinq années d'occupation qui s'ensuivirent n'empêcheront pas les sœurs Groult de vivre une des périodes les plus exaltantes de leur existence, cette jeunesse qui, malgré les événements, reste semblable à la jeunesse de tous les temps, pleine d'insolence, d'égoïsme, de romantisme et d'espoir lancinant d'aimer et d'être aimée.* » (Benoîte Groult, *Comme elles sont,* Bouquins). Ainsi, nous passons des sorties de ces jeunes filles aux difficultés de se ravitailler, des films qu'elles voient et des livres qu'elles lisent aux rumeurs sur les déportations, des premiers signes de résistance, comme les manifestations étudiantes le 11 novembre 1940, à l'apparition des étoiles jaunes dans les rues. Le tout sur fond d'insolence et de féminisme naissant.

DESTINÉ AU FIANCÉ MAIS AUSSI À LA POSTÉRITÉ

Le *Journal* d'Hélène Berr[2] fait partie des documents exhumés au début du XXIe siècle seulement, dans un climat d'antisémitisme grandissant. Impossible de ne pas être sensible au sort de cette jeune fille de la haute bourgeoisie juive, brillante étudiante en littérature anglaise, si bien assimilée que c'est à peine si sa religion joue un rôle. Quelques mois avant que les lois raciales ne lui interdisent de passer l'agrégation et que l'obligation ne lui soit faite de porter l'étoile jaune, elle commence à prendre des notes, autant pour essayer de débrouiller les intermittences de son cœur qui la font quitter un fiancé pour un autre, que pour combattre un isolement de plus en plus menaçant. Bien que son père ait été arrêté une première fois pour mauvais port de l'étoile, déporté à Drancy, puis libéré moyennant une caution, bien que certains membres de la famille aient trouvé refuge en zone sud, ses parents et elle-même refusent de partir, même lorsqu'ils voient disparaître de plus en plus de proches et que les bruits de déportations massives se multiplient. Paralysie, incrédulité, résignation, soumission à une fatalité ? Le *Journal*, qui a commencé comme un journal intime, devient un témoignage, destiné d'abord à son fiancé, qui a rejoint la France libre, mais aussi à la postérité. « *Car comment guérira-t-on l'humanité autrement qu'en lui dévoilant d'abord toute sa pourriture,* note-t-elle en octobre 1943, *comment purifiera-t-on le monde autrement qu'en lui faisant comprendre l'étendue du mal qu'il commet ? Tout est une question de compréhension.* […] *Si l'on arrivait à faire comprendre aux hommes mauvais le mal qu'ils font, si on arrivait à leur donner la vision impartiale et complète qui devrait être la gloire de l'être humain !* » C'est parce que la barbarie absolue est proprement incompréhensible qu'Hélène Berr et ses parents ont été arrêtés le 8 mars 1944 et déportés à Auschwitz. Sa mère est gazée le 30 avril, son père assassiné en septembre. Elle-même survit plus d'un an, fait l'évacuation d'Auschwitz fin octobre 1944, arrive à Bergen-Belsen le 3 novembre, où elle est battue à mort par une des gardiennes en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp. ■

Robert Kopp

1. Philippe Lejeune, « Journaux féminins tenus sous l'Occupation. Bibliographie », in Bruno Coratolo et François Marco (dir.), *Écrire sous l'Occupation*, Presses universitaires de Rennes, 2011, disponible en ligne.
2. Tallandier, 2008, avec une préface de Patrick Modiano, réédition en format poche aux éditions Point (2009), ainsi qu'en édition scolaire. Le manuscrit est aujourd'hui déposé au Mémorial de la Shoah.

« CAR COMMENT GUÉRIRA-T-ON L'HUMANITÉ AUTREMENT QU'EN LUI DÉVOILANT D'ABORD TOUTE SA POURRITURE »

Hélène Berr, *Journal*, octobre 1943

Hélène Berr.

GEORGES KELAÏDITÈS/ ROGER-VIOLLET – YAD VASHEM

Irène Némirovsky

L'ŒUVRE SURGIE DES DÉCOMBRES

Publié pour la première fois en 2004, *Suite française* raconte la débâcle, l'exode et l'Occupation, depuis le Morvan. Son écriture fut interrompue par la déportation à Auschwitz de son autrice.

Née en 1903 dans l'Empire russe, Irène Némirovsky est une autrice à succès quand éclate la guerre en France, où sa famille s'est exilée en 1919. Fille d'une famille juive fortunée mais malheureuse, elle vit une jeunesse dorée, à la fois « noceuse » et « bosseuse ». Sauvée par la lecture, elle étudie la littérature russe à la Sorbonne, tout en lisant en parallèle Proust et Valérie Larbaud. À 18 ans, elle compose ses premières saynètes, mais ne connaît le succès qu'en 1929 avec *David Golder*, sur les tribulations financières d'un banquier de confession juive. Traduit dans toute l'Europe et jusqu'au Japon, le roman suscite de nombreuses critiques, dont celle d'antisémitisme. Sa carrière d'écrivaine « réaliste impitoyable » est lancée. Elle intègre le monde littéraire parisien, jouissant d'un véritable consensus dans toute la presse, y compris dans l'hebdomadaire d'extrême droite *Gringoire*. Ses romans et nouvelles sont publiés chez Grasset, Gallimard et Albin Michel, souvent adaptés au cinéma, presque toujours avec succès.

Toutefois, dès 1933, Irène Némirovsky suit avec anxiété le sort des Juifs d'Europe, et n'ignore rien de la menace nazie. Elle demande que sa fille Denise soit reconnue française en 1935, mais ses démarches pour obtenir la naturalisation pour son mari Michel Epstein et elle-même n'aboutissent jamais. Son mari est radié des cadres de la banque où il travaille. Baptisée en 1939, la famille, qui compte désormais deux filles, Denise et Élisabeth, part à Issy-l'Évêque, dans le Morvan, bientôt en zone occupée. Les lieux et les circonstances de ce départ inspirent à l'écrivaine des nouvelles, deux romans et surtout *Suite française*.

FUIR AVEC LE MANUSCRIT DANS LA VALISE

Après en avoir établi le plan pour cinq tomes, Irène Némirovsky n'eut le temps d'en achever que deux, avant sa déportation au camp de Pithiviers, puis à Auschwitz, le 17 juillet 1942. Elle meurt du typhus un mois plus tard. Avant cela, ses filles avaient emporté dans leur fuite vers Bordeaux une valise contenant divers papiers et le manuscrit de ce que leur mère considérait comme son chef-d'œuvre.

Réunion des deux premiers tomes conservés, *Suite française* s'attache à décrire la débâcle de juin 1940, l'exode et l'occupation allemande depuis un village du Morvan. Le nazisme et l'antisémitisme en sont moins le sujet que la bassesse humaine. Faisant usage de sa lecture de *Guerre et Paix* de Tolstoï, de son cynisme, de ce réalisme impitoyable qui a fait son succès, elle saisit l'effondrement des apparences et de la bienséance bourgeoise, si pathétique dans la débâcle. Irène Némirovsky suit ces groupes de réfugiés de plusieurs milieux sociaux, décrivant des actes de vol, de lynchage et de compromissions, dans une prose dénuée de sentimentalisme, qui refuse de montrer les soldats allemands comme des symboles maléfiques, mais toujours occupée à décrire les alliances de fortune, l'idylle entre une jeune Française et un soldat allemand, l'urgence de certaines réactions.

Il a fallu plus d'un demi-siècle aux filles d'Irène Némirovsky pour remuer ce passé, lire les papiers contenus dans la valise, et comprendre que le manuscrit n'était pas un journal, mais une œuvre entière. Publié par les éditions Denoël, en 2004, *Suite française* deviendra un best-seller, distingué par un prix Renaudot posthume. ■

Gladys Marivat

MONDADORI PORTFOLIO/ARCHIVIO GBB/AKG-IMAGES

Lucie Aubrac

UNE DÉFINITION DE LA RÉSISTANCE

Morte en 2007, à l'âge de 72 ans, la résistante à l'occupant allemand et au régime de Vichy a marqué la littérature de ses engagements. En témoignent ses deux ouvrages cultes, *La Résistance* et *Ils partiront dans l'ivresse*.

Lorsqu'elle s'éteint le 14 mars 2007, Lucie Aubrac incarne toujours, avec la même force, le courage et la capacité à se révolter. L'action à Lyon en 1943 de cette résistante communiste a inspiré un film à Claude Berri (*Lucie Aubrac*, où elle était jouée par Carole Bouquet). Mais c'est dès les années 1930 que cette fille de vignerons mâconnais modestes, agrégée d'histoire, s'engage dans les Jeunesses communistes.

Quand la guerre éclate, elle est mariée depuis peu avec un ingénieur issu de la bourgeoisie juive, Raymond Samuel. Le couple vit à Strasbourg, où Raymond est fait prisonnier par l'armée allemande lors de la défaite de juin 1940. Lucie parvient à le libérer de la prison de Sarrebourg (Moselle), en août 1940. Ils gagnent Lyon, où le régime de Vichy est installé, et le premier statut contre les Juifs adopté. Ils ont deux visas, les États-Unis pourraient les accueillir, mais tous deux restent en France par patriotisme et esprit de résistance.

DU RÉSEAU, DES ARMES, DES CACHES

À Lyon, ils sont les premiers en France à créer un réseau d'entraide, à écrire des tracts, à les distribuer au péril de leurs vies. Cela, Lucie Samuel, qui prendra le patronyme Aubrac, le raconte dans un livre, *La Résistance (naissance et organisation)*, paru en 1945 aux éditions Lang. La rencontre de Lucie Samuel avec le fondateur du réseau clandestin Libération, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, accélère les choses. Ils lancent un journal de propagande, deviennent peu à peu des clandestins, Lucie continuant à exercer comme professeur, à s'occuper de ses enfants. En 1942, Lucie et Raymond élargissent le réseau, cherche des armes, des caches, de l'argent. Ils n'hésitent pas à improviser, font preuve d'un sang-froid remarquable. D'une incroyable discrétion aussi, car personne dans le voisinage ou au lycée où enseigne Lucie ne se doute de quelque chose.

En mars 1943, Raymond Samuel est arrêté, avec une vingtaine d'autres personnes, alors qu'il se rend à un rendez-vous avec un camarade à Lyon. Il parvient à donner le change et à convaincre la police, qui ne perce pas son identité, qu'il travaille pour le marché noir. Il est libéré en mai. En vérité, c'est sa femme, Lucie, qui a agi pour sa libération. Dix jours plus tard, Lucie, Raymond et tout un commando libèrent plusieurs autres résistants.

La résistante a commencé un journal, tenu jusqu'en février 1944. Il paraîtra au Seuil en 1984, sous le titre *Ils partiront dans l'ivresse*. Elle y raconte aussi comment un mois plus tard, le 21 juin 1943, Raymond est de nouveau arrêté à Caluire, en même temps que plusieurs responsables de la Résistance dont le chef, Jean Moulin. Incarcérés au fort Montluc, ils sont interrogés sous la torture par Klaus Barbie. Enceinte, Lucie Aubrac monte un coup audacieux : le 21 octobre, en plein jour, les armes à la main, elle mène l'attaque de la camionnette de la Gestapo, dans laquelle sont transférés une dizaine de résistants, dont Raymond. Commence une existence traquée, d'incessants déménagements, car le couple est désormais connu et identifié par toutes les polices allemandes et vichystes. Le 8 février 1944, la jeune femme gagne Londres, en compagnie de son fils. Elle accouche quelques jours plus tard de sa fille, Catherine. Elle a 31 ans. Lucie Aubrac aimait rappeler que « *sans les femmes, la Résistance ne pouvait rien faire* ». Sa vie en est la preuve. ■ **G.M.**

Lucie et Raymond Aubrac.

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES XXXX

Les grandes oubliées

GALERIE DES HÉROÏNES

Lorsque nous pensons aux écrivains de la Résistance, ce sont d'abord les noms de Vercors, d'Éluard ou de Camus qui nous viennent à l'esprit. Pourtant, nombre d'autrices ont risqué leur vie pour la France…

SIMONE WEIL (1909-1943)
Au nom du Christ et de Platon

Née dans une famille alsacienne agnostique d'origine juive, élève d'Alain et agrégée de philosophie en 1931, Simone Weil participe au Cercle communiste anti-stalinien de Boris Souvarine. Abandonnant son métier d'enseignante, elle devient ouvrière chez Alsthom, puis s'engage dans la guerre d'Espagne tout en se rapprochant du christianisme. En novembre 1942, elle s'installe à Londres, où elle travaille jusqu'en juillet 1943 comme rédactrice dans les services de la France libre. Atteinte de tuberculose, elle meurt au sanatorium d'Ashford, le 24 août 1943, à l'âge de 34 ans. Puisant dans Platon et la mystique chrétienne, sa pensée, où prend place une expérience spirituelle, est caractérisée par une conscience aiguë de l'oppression sociale et de la nécessité de la combattre par l'action. ■

ELSA TRIOLET (1896-1970)
Autrice clandestine

Née à Moscou dans une famille aisée d'intellectuels juifs russes, Ella Yourievna Kagan s'initie au français et à l'allemand dès l'âge de 6 ans. Diplômée d'architecture, elle arrive à Paris en 1917 pour suivre son premier amour, André Triolet, qu'elle quittera quatre ans plus tard. Au seuil de la guerre, elle rencontre Aragon, dont elle devient la « muse », et s'engage à ses côtés dans la Résistance. En 1943, elle publie sous pseudo aux Éditions de Minuit *Les Amants d'Avignon* une nouvelle aux accents autobiographiques qui rend hommage à l'engagement d'hommes et de femmes ordinaires dans la Résistance. En 1945, Elsa Triolet est la première femme à obtenir le prix Goncourt pour *Le premier accroc coûte 200 francs*, un recueil de textes publiés clandestinement sous l'Occupation. ■

GERMAINE TILLION (1907-2008)
Cadre du réseau du musée de l'Homme

Née au sein de la haute bourgeoisie républicaine et catholique, Germaine poursuit brillamment des études d'ethnologie sous la direction du grand sociologue Marcel Mauss (1872-1950). Après plusieurs séjours en Algérie pour étudier l'ethnie berbère des Chaouis, elle dirige pendant l'Occupation la filière d'évasion de prisonniers de guerre du groupe dit « du musée de l'Homme ». Ayant rejoint le réseau de renseignements britanniques Gloria, elle est arrêtée, déportée à Ravensbrück, puis envoyée en Suède. Après la Libération, devenue directrice d'études à l'École pratique des hautes études, elle réalisera des enquêtes sur les camps nazis et sur le goulag soviétique, tout en militant pour maintes causes humanitaires. Elle entre au Panthéon en 2015. ■

ANNIE GUÉHENNO (1916-2006)
Évadée en série

Fille d'instituteurs bretons, Annie étudie les lettres et l'histoire de l'art à la Sorbonne jusqu'en 1943, date à laquelle elle est recrutée comme agent de liaison par le directeur du Bureau des opérations aériennes (BOA) chargé par de Gaulle des parachutages en France. Elle participe notamment à la récupération de l'avion que le grand résistant Pierre Brossolette doit prendre pour retourner à Londres. Arrêtée en juin 1944 par la Gestapo, elle est torturée, puis envoyée à Ravensbrück dans un convoi d'où elle parvient à s'échapper. Arrêtée une seconde fois, elle réussit de nouveau à s'évader de la prison d'Angers. En 1968, elle publie *L'Épreuve*, un récit autobiographie bouleversant sur son engagement dans la Résistance, qui recevra à sa sortie le prix Femina-Vacaresco. ■

WIKIMEDIA COMMONS – WIKIPÉDIA – AURECOU/WIKIPEDIA – AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

COLETTE AUDRY (1906-1990)

De la Résistance au féminisme

Issue d'une famille protestante d'obédience socialiste, agrégée de lettres en 1928, cette grande amie de Simone de Beauvoir fut tour à tour enseignante, dramaturge et romancière à succès (prix Médicis en 1962 avec *Derrière la baignoire*). Membre de la gauche révolutionnaire dans les années 1930, elle participe à partir de 1942 à la Résistance contre l'occupant au sein du Front national communiste, aux côtés de Sofia Jancu (1901-1983), femme de lettres connue sous le nom de plume d'Étienne Constant. Elle sera par la suite l'une des figures les plus actives du féminisme d'après-guerre, grâce notamment à la collection « Femme », chez Denoël, dont elle prit la direction, et qui lui permit de publier Betty Friedan, Charlotte Delbo ou Évelyne Sullerot.

TERESKA TORRÈS (1920-2012)

Ralliée aux FFL

Née de parents artistes et intellectuels polonais d'origine juive convertis au catholicisme, la jeune Tereska entend parler en juin 1940 « de l'appel d'un général de Gaulle ». Fin octobre, après un long voyage en bateau via le Portugal et Gibraltar, elle arrive à Londres avec sa mère. Engagée dans le Corps féminin des Forces françaises libres (FFL) dirigé par la championne de tennis Simonne Mathieu, elle fait la connaissance de son futur mari, Georges Torrès, qui mourra au combat dans les Vosges. Après-guerre, elle publiera une quinzaine de romans, dont le cultissime *Women's Barracks* (1950), traduit en français sous le titre *Jeunes femmes en uniforme*, qui évoque avec une incroyable liberté de ton les relations homosexuelles dans les casernes. ■

EDMONDE CHARLES-ROUX (1920-2016)

« Vivandière d'honneur »

Résistante, écrivaine, journaliste à *Elle* et *Vogue*, lauréate du prix Goncourt dont elle prendra la présidence, Edmonde Charles-Roux a eu mille vies. Née dans la haute bourgeoisie neuilléenne, elle n'est pas encore majeure lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate. Forte de son diplôme d'infirmière, elle se porte volontaire pour accompagner les légionnaires au front. Une blessure en 1940 à Verdun lui vaut la croix de guerre. Après le débarquement de Provence, elle rejoint l'état-major du général de Lattre, où elle exerce les métiers d'infirmière ambulancière et d'assistante sociale. Nommée chevalier de la Légion d'honneur en 1945, elle recevra le grade de caporal et la prestigieuse distinction de « vivandière d'honneur » de la Légion étrangère. ■

GENEVIÈVE DE GAULLE-ANTHONIOZ (1920-2002)

Au bout de la nuit concentrationnaire

Nièce du général de Gaulle, elle est jeune étudiante en histoire lorsqu'elle s'engage en 1941 dans la Résistance au sein du réseau du musée de l'Homme. Repérée par la Gestapo, elle entre dans la clandestinité. Arrêtée sur dénonciation, elle est déportée en janvier 1944 à Ravensbrück, où elle se lie d'amitié avec Germaine Tillion. Elle publiera en 1998 *La Traversée de la nuit*, récit halluciné de son séjour dans ce camp de concentration réservé aux femmes. Après sa libération, tout en poursuivant son engagement auprès d'associations d'anciennes déportées, elle se lance, à la tête d'ATD-Quart Monde, dans un combat contre la pauvreté, actions qui lui vaudront d'être panthéonisée en 2015 aux côtés de Germaine Tillion. ■

CHARLOTTE DELBO (1913-1985)

Rescapée de Ravensbrück

Née à Vigneux de parents immigrés italiens, elle travaille avant la guerre comme assistante du metteur en scène Louis Jouvet et milite pour les Jeunesses communistes. En 1941, elle s'engage dans la Résistance avec son mari Georges Dudach qui sera arrêté avec elle et fusillé au mont Valérien.

Déportée au camp d'Auschwitz-Birkenau dans un convoi de 230 femmes résistantes, Charlotte travaille à l'assèchement des marais avant d'être envoyée à Ravensbrück. À la Libération, elle décide de consacrer sa vie à témoigner de son expérience concentrationnaire. De 1946 à 1982, elle écrit six livres, tous différents dans leur forme : poèmes, scènes de camp, portraits de déportées, ainsi qu'une poignante *Lettre à Louis Jouvet*. ■

GENEVIÈVE CALLEROT (1916-2025)

Passeuse du Périgord

Véritable icône du Périgord, Geneviève fut résistante, romancière et agricultrice. C'est au cours de la Première Guerre mondiale que son père sculpteur décide de quitter Paris pour installer sa famille en Dordogne et devenir agriculteur. Après l'armistice de 1940 et la création d'une ligne de démarcation entre zone libre et zone occupée, la famille Callerot parvient à faire passer en zone libre pas moins de deux cents personnes : résistants, Juifs, blessés de guerre britanniques et américains. Un exploit que Geneviève raconte dans l'un des six romans qu'elle publia de son vivant, *Deux filles sous la botte. Chronique d'une famille pendant l'Occupation*, écrit à partir des six cents lettres échangées au sein de la famille pendant la guerre. ■

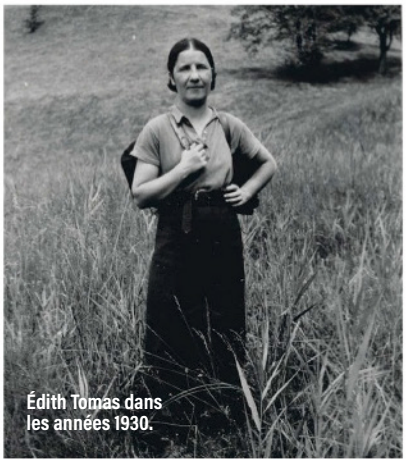
Jean-François Paillard

FRANÇOIS GUÉNET/AKG IMAGES – 2025 ARISTIDES DE SOUSA MENDES F – AGIP/BRIDGEMAN IMAGES – MUSÉE DE LA RÉSISTANCE EN BRETAGNE – YANN PENSEC-ROUSSEL WIKIPEDIA – DR

Les poétesses

EN VERS ET CONTRE L'OCCUPANT

Nous nous souvenons bien des poètes de la Résistance, moins bien des poétesses. Elles ne manquaient pourtant pas. Citons, entre autres, Édith Thomas, Arlette Humbert-Laroche ou Madeleine Riffaud.



Édith Tomas dans les années 1930.

Publié en 1947 et supervisé par Jean Paulhan et Dominique Aury, *La patrie se fait tous les jours* rassemblait un riche ensemble de textes de la Résistance. Côté masculin, des plumes déjà célèbres avant-guerre comme Éluard, Aragon, Saint-John Perse; côté femmes, deux noms seulement: Simone de Beauvoir et Dominique Aury. Il faudra attendre 1974 et la publication de *La Résistance et ses poètes*, de Pierre Seghers, pour mieux saisir l'importance de la poésie féminine sous l'Occupation. Seghers était d'ailleurs tout désigné pour composer une telle somme puisqu'il fut lui-même à la fois poète, résistant et éditeur. En 1943, il constituait avec Jean Lescure et Éluard un recueil clandestin qui parut le 14 juillet aux Éditions de Minuit, *L'Honneur des poètes* réunissant vingt-deux auteurs. Parmi ceux-ci figuraient des textes signés Anne, pseudonyme d'Édith Thomas.

Celle-ci avait alors un peu plus de 30 ans. Ancienne élève de l'école des Chartes, elle s'était engagée très tôt en politique. Elle avait suivi la guerre d'Espagne côté républicains en tant que journaliste. En 1942, elle adhérait au Parti communiste. Sous la terreur, elle participa avec Jean Paulhan et Claude Morgan à l'élaboration des *Lettres françaises* clandestines, dont l'équipe se réunissait chez elle au mépris de tout danger. En 1944, elle contribuait au premier numéro de l'hebdomadaire féministe *Femmes françaises*. Édith Thomas aurait inspiré à Dominique Aury, avec qui elle eut une liaison, l'un des personnages de son *Histoire d'O*. Membre du jury Femina, elle travaillait à une biographie de Louise Michel lorsqu'elle mourut en 1970.

Édith Thomas figure bien entendu au sommaire de *La Résistance et ses poètes*. Elle y côtoie Anne-Marie Bauer, une proche de Jean Moulin; Madeleine Sabine, dont on ne connaît qu'un poème écrit à Drancy; Denyse Clairouin, morte à Mauthausen; Marianne Cohn, assassinée par la milice française le 8 juillet 1944 à l'âge de 22 ans… Sans oublier Arlette Humbert-Laroche et Madeleine Riffaud. La première avait été agent de liaison du célèbre Orchestre rouge. Arrêtée en 1943, torturée puis emprisonnée dans plusieurs camps, elle disparut à l'âge de 30 ans à Bergen-Belsen. Elle avait confié ses poèmes à Charles Vildrac, peut-être parce qu'elle pressentait sa mort. « On tue » est le plus célèbre. Rédigé dans l'urgence, il s'achève sur une note de confiance qui montre l'énergie et le courage exemplaires dont pouvaient faire preuve de jeunes résistantes durant la guerre. Madeleine Riffaud, adjointe du colonel Fabien, avait 18 ans lorsqu'elle abattit un soldat allemand. Arrêtée et torturée par la Gestapo, elle fut condamnée à mort. En août 1944, elle se trouvait à Fresnes. Durant la trêve conclue à la veille de la libération de Paris, le consul de Suède, Nordling, négocia avec les SS la vie de trois prisonniers, dont celle de Madeleine Riffaud. « *Non, pas celle-là,* lança un Allemand en la désignant, *elle a assassiné un officier.* » Madeleine réussit néanmoins à se placer sous la protection de Nordling et échappa ainsi miraculeusement à l'exécution. Elle continua de défendre son idéal humanitaire comme journaliste après la guerre. Elle mourut quasi centenaire en 2024.

Comment ne pas citer enfin Marguerite Bervoets, décapitée à la hache par les nazis à l'âge de 30 ans? Elle avait écrit: « *Je mourrai seul sans bruit à la chute d'un soir/Poudré de ce soleil qui sait combien je l'aime…* » L'amour en effet, qui est peut-être l'une des clés de tous ces sacrifices. *In memoriam.* ■

Serge Sanchez

CHANSON

poème de Madeleine Riffaud, août 1944

Ils me band'ront les yeux
Avec un mouchoir bleu
Ils me feront mourir
Sans me faire souffrir

Ils m'avaient tué un camarade,
Je leur ai tué un camarade.
Ils m'ont battue et enfermée
Ont mis des fers à mes poignets

Sept pas de long
À ma cellule
Et en largeur
Quatre petits -

Elle est murée - plus de lumière -
La fenêtre de mon cachot.
Et la porte, elle est verrouillée.
J'ai les menottes dans le dos.

Tu te souviens ?
Soirs sur la Seine…
Et les reflets…
Le ciel et l'eau…

Ils sont dehors, mes frères de guerre,
Dans le soleil et dans le vent.
Et si je pleure - je pleure souvent -
C'est qu'ici je ne puis rien faire.

DR - WIKIPÉDIA

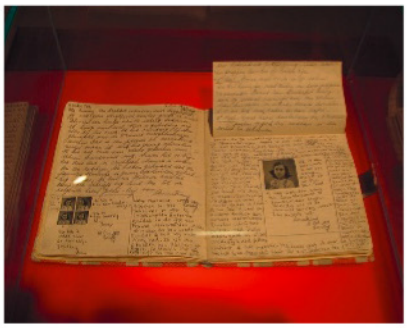
Anne Frank

UN JOURNAL À TOUTE ÉPREUVE

Comment fut édité, publié et reçu le fameux journal d'Anne Frank ? Un essai tâche de mettre à plat cette histoire mouvementée, et nous éclaire sur sa parution en France.

Le *Journal* d'Anne Frank livre la chronique des deux ans que passèrent les familles Frank, Van Daan, et le dentiste Albert Dussel dans l'Annexe – un appartement secret d'Amsterdam, où ils se cachaient des nazis avant d'être découverts et de mourir dans les camps. C'est le texte le plus universel produit au XXe siècle, pourtant sa parution découle de circonstances particulières. Si Miep Gies, amie des Frank, n'avait pas eu le courage de conserver les papiers laissés épars dans l'Annexe après l'arrestation, si Otto Frank, le père d'Anne, n'avait pas survécu, ou s'il n'avait pas consacré sa vie à porter la voix de sa fille, ce livre irremplaçable, à la fois littéraire et documentaire, n'aurait jamais vu le jour. Les éditions Calmann-Lévy, éditeur du *Journal* en français, font justement paraître un essai du critique allemand Thomas Sparr, qui nous remet en tête quelques informations cruciales.

D'abord, le « journal » originel d'Anne Frank n'était pas une simple chronique au jour le jour de sa réclusion, mais d'emblée, une œuvre littéraire, où l'autrice a changé les noms, réécrit des passages, puis retravaillé ses premières entrées sur un autre manuscrit. Le *Journal* publié n'est pas la reproduction homothétique d'un de ces documents : Otto Frank l'a créé à partir des deux versions laissées par sa fille en omettant des passages pour ménager les disparus et la morale de l'époque – l'autrice n'était pas toujours tendre avec sa mère, et évoque sans fard son éveil à la sexualité. De là l'existence, aujourd'hui, de deux éditions, l'une expurgée et l'autre non.



Quelques page du manuscrit du *Journal* présentées au Centre Anne-Frank de Berlin.

WIKIP2DIA – HEATHER COWPER/FLICKR

« ELLE S'EN FICHAIT BIEN DE LA POSTÉRITÉ ! »

Après les Pays-Bas, la France fut le premier pays à publier *Journal*, en 1950 – une belle revanche pour les éditions Calmann-Lévy que l'occupant s'était appropriées. Il faudra pourtant attendre que l'adaptation théâtrale du *Journal*, montée à Broadway en 1955, arrive à Paris en 1957, pour que le livre devienne un phénomène chez nous. Malheureusement, la première édition française s'accompagnait d'une préface de l'académicien Daniel-Rops imprégnée d'un catholicisme hors de propos et surtout, grevée de contresens : « *Elle s'en fichait bien de la postérité !* » écrit Rops. Pour évacuer la préface, Otto Frank et Calmann durent lancer une nouvelle édition de luxe illustrée par Chagall.

Évidemment, Anne Frank ne se « fichait pas de la postérité ». Écoutons-la, le 5 avril 1944 : « *Je veux continuer à vivre, même après ma mort. C'est pourquoi je suis reconnaissante à Dieu qui, dès ma naissance, m'a donné une possibilité, celle de me développer et d'écrire, donc d'exprimer tout ce qu'il y a en moi.* » Et le 11 mai, elle songe à un « *roman sur l'Annexe* » ! Bref, de ses 13 ans à ses 15 ans, dans cette Annexe surpeuplée, Anne Frank s'est découvert une vocation d'écrivain. « *Si j'ai du talent, cela reste à voir* », se demande-t-elle encore. Aujourd'hui, nous pouvons répondre à sa place : bien sûr, à l'heure où le monde commençait à prendre conscience de la Shoah, la valeur documentaire du *Journal* a beaucoup compté dans sa diffusion. Mais que nous continuions à le lire prouve qu'Anne Frank était bien cet écrivain en devenir qu'elle pressentait… tout en restant une adolescente. De là le mélange de sentimentalité et d'intuition géniale qui imprègne ses plus célèbres citations : « *Un être peut se sentir seul, malgré l'amour des autres, s'il n'est le "préféré" de personne.* » C'est bien cette rencontre du talent et de la candeur de la jeunesse qui lui permet de nous toucher, quatre-vingts ans après sa mort. ■

Alexis Brocas

« JE VEUX CONTINUER À VIVRE MÊME APRÈS MA MORT ». LE JOURNAL D'ANNE FRANK, L'HISTOIRE D'UN LIVRE
THOMAS SPARR
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR ÉRIC DORTU, 280 P., CALMANN-LÉVY, 20,90 €

Entretien

« TOUTES DIFFÉRENTES MAIS UNIES DANS LEUR COMBAT »

Geneviève de Gaulle, Mila Racine, Lucie Aubrac, Simonne Mathieu et Renée Davelly: cinq destins de femmes que Philippe Collin a explorés dans une série de podcasts sur Radio France, dont il tire aujourd'hui un ouvrage à l'iconographie riche et inédite.

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

Votre ouvrage, adapté de votre série de podcasts, se penche sur le destin de cinq femmes, résistantes, qui appartiennent toutes à des mondes différents. Pourtant, elles s'engagent, chacune à leur manière. Pourquoi les avoir choisies, elles ?

Philippe Collin : Geneviève de Gaulle, Mila Racine, Lucie Aubrac, Simonne Mathieu et Renée Davelly constituent un panel de la société française en 1940 à la fois socialement, culturellement, religieusement, géographiquement. Il y a là des femmes d'un milieu modeste, d'autres de milieux bourgeois. Il y a une étrangère. Il y a des catholiques, des athées, une juive. Certaines ont fait des études, d'autres non. À travers elles, on a la possibilité de brosser un portrait assez complet de ce qu'est une femme en France en 1940. Différentes, elles sont pourtant unies dans leur combat contre le nazisme. Dans la situation catastrophique qui est celle de l'été 1940, au nom de valeurs qu'elles partagent, qui sont la dignité humaine ou la justice sociale, elles vont entrer dans un mouvement contestataire de résistance face au système nazi qui veut les nier. Ainsi peut-on être juive russe, communiste, ou une fille de la famille de Gaulle et se retrouver dans ces valeurs qui fondent, en fait, la République. Sur les cinq, trois seulement sont politisées, en tout cas averties. Il s'agit de Lucie Aubrac, qui est communiste, Geneviève de Gaulle, parce qu'elle a grandi en Allemagne, et Mila Racine, qui connaît l'antisémitisme tel qu'il se déploie en Russie. Éclairées, elles le sont toutes cinq, cependant, elles vont très vite prendre position.

Des femmes résistantes, à une époque où ce sont les hommes – et seulement eux – qui semblent agir et qui dirigent, cela ne rend-il pas leur engagement spécifique ?

P.C. Si, et la première des spécificités de la Résistance féminine, c'est la précocité. Les femmes y entrent avant les hommes, parce qu'elles sont hors des schémas sociaux du travail, des engagements de la société ; elles peuvent alors réagir de manière quasiment spontanée. Ajoutons que beaucoup d'hommes sont prisonniers de guerre et leurs épouses se retrouvent dès lors en première ligne. Ce sont elles qui vont affronter le début de l'Occupation. La minorité sociale qu'elles subissent les libère donc de la crainte de briser l'ordre établi. Il y a le cliché de la résistante célibataire à vélo, agente de liaison, qui perdure, mais la plupart sont mères de famille. Cela constitue une forme de couverture, parce que Vichy et les Allemands ne peuvent pas imaginer une seconde qu'une femme qui a des enfants et un foyer puisse entrer en résistance. Cependant, quand le mouvement se met en place de manière un peu plus officielle, elles disparaissent des organigrammes. L'ordre patriarcal reprend très vite le dessus. Dans la Résistance, les femmes ont aussi occupé la tâche essentielle de nourrir les maquis, ou de soigner les blessés. C'est un rôle très genré, imposé par l'air du temps, celui d'infirmière, de mère nourricière, mais sans elles, il n'y a pas de maquis. Enfin, concernant la répression, ce qui est intéressant, c'est la façon dont perdurent des préjugés misogynes et patriarcaux : qu'ils se rattachent à l'Allemagne nazie ou au régime de Vichy, les répresseurs peinent à considérer qu'une femme puisse se politiser. Les résistantes sont donc vues comme moins responsables que les résistants.

Lucie Aubrac n'est pas seulement résistante, elle est écrivain. Elle laissera une œuvre importante. De quelle manière vous êtes-vous nourri de son œuvre ?

P.C. Mon équipe et moi l'avons lue, oui. Ses écrits nourrissent, en effet, parce que dans son récit elle donne son point de vue sur les événements. Et cela a permis de donner de la chair au podcast ainsi qu'au livre qui en découle. Nous aurions pu, bien sûr, nous pencher sur le destin d'autres femmes résistantes qui écrivent, cependant je pensais les choses pour la radio, et le phrasé de Lucie Aubrac est reconnaissable entre mille.

Pour Geneviève de Gaulle, être résistante, était-ce suivre le destin familial et être seule contre tous ?

P.C. Que l'on soit un homme ou une femme, la Résistance est en effet un chemin de solitude. Geneviève de Gaulle, comme d'autres femmes, est très seule dans ses choix et les risques qu'elle prend. Elle se retrouve à changer de nom parce qu'il devient de plus en plus compliqué à porter…

Mais quand elle se fait arrêter en juillet 1943, sous un faux nom, on comprend très vite qu'elle présente une fausse carte d'identité. Alors, comme dans un acte de bravoure, elle déclare à la Gestapo française : « *Je m'appelle Geneviève de Gaulle.* » Le général de Gaulle a alors une énorme notoriété, elle lance son nom comme une sorte de défi, en étant certaine d'être embarquée.

Quant à Mila Racine, ce qui la distingue, c'est qu'elle est étrangère. Son engagement n'est-il pas, lui aussi, à part ?

P.C. Tout à fait, il est essentiellement tourné vers le peuple juif. Parce qu'elle est juive, elle voit bien que ses coreligionnaires – et spécifiquement d'abord les étrangers – sont harcelés et maltraités, puis arrêtés, avant d'être déportés par la police française et les autorités allemandes. Assez rapidement, donc, elle se rend dans les camps du sud de la France, où se trouvent beaucoup de Juifs étrangers. Elle va mettre en place un système de délivrance des conserves pour que les internés puissent avoir à manger. Elle a donc vite conscience qu'il faut aider ces populations avant même qu'il y ait des déportations et des rafles.

En quoi Renée Davelly, chanteuse expatriée en Égypte depuis 1939, peut-elle être considérée comme une résistante ?

P.C. Si l'on s'en tient à la définition exacte du résistant, elle n'en est pas une, pour la simple raison que ce statut inclut la clandestinité. Elle fait pourtant partie des premières femmes françaises à s'engager dans la France libre dès le 20 juin 1942, soit deux jours après l'appel du général de Gaulle. Elle prend donc position très tôt pour défendre une certaine vision de la France et va accompagner, tout au long de la guerre, les blessés français et étrangers sur les champs de bataille du Proche-Orient. Avec mon équipe, nous l'avons considérée comme résistante parce qu'elle agit dans le sens des forces alliées contre les régimes nazi et fasciste. Elle a une arme particulière, c'est son accordéon. Depuis la Première Guerre mondiale, le soutien au moral des troupes par la musique est une pratique courante. Certes, Renée Davelly est moins politisée mais, à sa manière, elle se positionne et soutient les forces libres.

Enfin, comment Simonne Mathieu résiste-t-elle de son côté ?

P.C. Le déclic de Simonne Mathieu est d'abord de nature patriotique, son père ayant fait la Première Guerre mondiale, la famille est marquée par la guerre. Elle choisit de mettre sa carrière de tenniswomen en suspens. Il y a aussi un ressort plus intime : Simonne Mathieu est une femme qui a choisi d'être indépendante, elle gagne sa vie et n'entend pas renoncer à sa liberté. C'est donc un combat contre la conception réactionnaire de la femme – au foyer, soumise, reproductrice – portée par les régimes nationalistes qu'elle mène. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton

LES RÉSISTANTES. LE RÔLE CRUCIAL DES FEMMES FACE AU NAZISME ENTRE 1940 ET 1944
PHILIPPE COLLIN
448 P., ALBIN MICHEL, 25,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Le psychiatre devenu écrivain après une grave maladie en 2006 publie *L'Époux*, second volet d'un nouveau cycle autobiographique, inspiré de son histoire d'amour avec son conjoint. Lors d'une rencontre à distance, l'auteur, qui se trouvait au Mexique pour la sortie de la traduction en espagnol de *Pussyboy*, s'est entretenu avec nous sur, entre autres, le pouvoir libérateur de la littérature et comment elle lui a permis de dialoguer avec sa « volière intérieure ».

Patrick Autréaux
RENAÎTRE DE SA PLUME

Il est 7 heures du matin au Mexique, 14 heures en France. Durant l'entretien, qui se déroule par écrans interposés, Patrick Autréaux passe avec aisance de Walter Benjamin à Lovecraft, de Farid al-Din Attar à Thérèse de Lisieux. L'auteur fait dialoguer les références en faisant fi du temps et de l'espace, et c'est peut-être cela qui rend ses textes si fascinants: cette capacité à créer des ponts, apposer des concepts contradictoires sans les opposer, pour faire résonner la multitude comme une voix unique. Les livres de Patrick Autréaux ressemblent à des instants suspendus, des lieux de possibilité où l'exactitude du terme côtoie les images les plus poétiques, où la mystique et la médecine s'accordent en littérature. Après tout, nous dit-il, sa figure de style préférée est l'oxymore: « *Les ténèbres lumineuses… C'est l'image essentielle de la littérature mystique!* » Lorsque nous le rencontrons – virtuellement, de fait – l'auteur se trouve en Amérique latine, à l'occasion de la traduction en espagnol de *Pussyboy*. Il reviendra à Paris quelques semaines plus tard, pour la parution de son dernier titre, *L'Époux*, déclaration d'amour à son mari, mais aussi à la subtile complexité d'une relation, ses silences, ses larmes et ses compromis.

« LE LIEU DE MA LIBERTÉ! »

Patrick Autréaux grandit dans la grande banlieue parisienne, entre Fontainebleau et Melun. Cet élève brillant lit tout ce qui lui passe sous la main, écrit de la poésie, publie même un recueil durant son adolescence. « *Petit, je lisais tout. À la maison, il y avait peu de livres, je lisais les encyclopédies: c'est lié à mon grand-père qui me renvoyait toujours au dictionnaire. Et il y avait les livres de l'école. Je suis tombé adolescent dans la marmite des romantiques allemands. J'avais un professeur passionné de Novalis, et ça m'a séduit: c'est un projet universaliste, de recherche et de transformation de la vie. La littérature française, c'est venu plus tard, après le baccalauréat, lorsque les lectures n'étaient plus imposées. La littérature, c'est le lieu de ma liberté!* »

Le drame de la perte de sa grand-mère, durant la petite enfance, fait probablement naître la première vocation de Patrick Autréaux, celle de soigner. Il choisit d'étudier la médecine, avec pour projet de devenir neurochirurgien. C'est en cinquième année que l'étudiant est frappé d'un coup de foudre pour la psychiatrie, qu'il exercera durant des années, en grande partie dans un service d'urgences parisien. Ce choix de carrière, que l'auteur identifie désormais comme une détermination psychologique, subit un coup d'arrêt soudain en 2006, lorsque le praticien est atteint d'un lymphome, d'abord diagnostiqué comme cancer terminal. « *Pendant un temps, j'ai cru que c'était fini. Tout ce que j'avais rêvé, tout ce que j'avais cru pouvoir faire – à l'époque, c'était essentiellement de la littérature – et n'avais pas pu faire. J'ai accepté l'idée que je m'étais trompé, que tout n'était qu'une illusion. Que j'allais effectivement mourir.* »

Pourtant, il n'en est rien. Après sa rémission, Patrick Autréaux tente de reprendre ses fonctions de psychiatre, mais finit par y renoncer: « *Je ressentais trop la douleur des autres. Pour être un bon médecin, il faut avoir de l'empathie, mais si on en a trop, on s'occupe plus de soi-même que de l'autre. Je pense que je portais le désir de ce métier comme une sorte de dette de vie vis-à-vis des morts autour de moi. Et quand j'ai été malade, j'ai eu un sentiment curieux, celui d'avoir rempli cette dette, d'avoir connu l'état de maladie jusqu'au bout, ce qui fait qu'après ça a été beaucoup plus compliqué pour moi d'exercer. Alors le médecin libère l'écrivain qui le côtoyait depuis toujours, et démissionne de ses fonctions à l'hôpital: un temps, j'ai travaillé en soins palliatifs, et ce que regrettaient le plus les patients, c'était de ne pas avoir assez écouté leur petite voix. Quand vous êtes dans votre lit de mort, c'est ça qui revient.* » Alors Patrick Autréaux écoute sa petite voix, décide de se consacrer pleinement à l'écriture. Son premier récit, *Dans la vallée des larmes*, paraît en 2009 et constitue le premier tome d'un cycle plus tard complété par *Soigner* et *Se survivre*. Ces parutions reviennent sur la période de la maladie, ses désillusions, ses angoisses et, enfin, la renaissance en écrivain de ce médecin qui, ayant frôlé la mort, ne peut plus soigner. Mais subsistent l'expérience et l'écoute du psychiatre: « *Aux urgences, vous êtes aux prises avec la réalité humaine dans toute sa diversité, sociale, psychologique, ethnique. Et la littérature, c'est tenter d'être le plus humain possible, au sens de la connaissance du plus d'expériences humaines possible. L'écoute que j'ai développée en psychiatrie m'a beaucoup servi pour l'écriture: écrire, c'est aussi une manière de s'écouter soi-même.* »

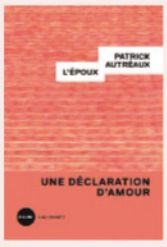
S'écouter soi-même, pour l'auteur, c'est aussi dialoguer avec les livres qui l'habitent, les souvenirs, les évocations religieuses, mystiques, philosophiques. Et qu'il est fascinant d'entendre ce lecteur exigeant parler de ce qu'il appelle sa « *volière intérieure* »: « *Comme vous parlez à des personnages de fiction quand vous lisez, on peut parler avec Thérèse de Lisieux, ou avec nos morts, ou avec des amis qu'on* ●●●

ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

MÉTAPHYSIQUE D'UN DISCOURS AMOUREUX

Quand l'amour au long cours nourrit un exigeant parcours philosophique, il en découle *L'Époux,* un texte éblouissant de Patrick Autréaux.

« *Si l'on fait de la mauvaise science avec des émotions métaphysiques, il arrive qu'on fasse de la littérature.* » Non seulement Patrick Autréaux signe avec *L'Époux* un texte magnifique, mais il ne laisse à personne d'autre le soin d'en résumer l'essence. Ce second volet d'un cycle intitulé « Constat » débute comme une chronique de mœurs : le jour du mariage de deux hommes jamais nommés, aucune famille n'a fait le déplacement. Le narrateur décide sur-le-champ d'écrire à ses beaux-parents le désarroi qu'en éprouve leur fils. Bien qu'il soit question des difficultés d'un goy homosexuel à intégrer une famille juive, le cœur du récit est ailleurs, dans l'itinéraire spirituel de celui qui relate les souvenirs ravivés par cette situation. Lorsqu'il ausculte son parcours, il y découvre l'empreinte décisive de ce compagnon doux et taciturne, si différent de celui qui brisa son cœur. Auprès de lui, les mots ont retrouvé leur valeur et donnent envie d'écrire à nouveau. Car tel l'auteur, le narrateur est poète ; irrépressible, l'inspiration le saisit à toute heure. Il est aussi épris de vérité, qu'il recherche tour à tour dans la science, la philosophie et les religions, toujours en quête de décentrement. Fasciné par la foi, il aspire à *« se guérir de cette maladie chronique du croire »*. Il parcourt Tolède, fief envoûtant du Greco et de Jean de la Croix, Jérusalem dont il conserve une impression mitigée – *« Trop de piétinements, trop de bougies et de guides, trop de prêtres bourrus »* – et New York, qui s'avère propice aux épiphanies. S'appliquant à comprendre la judéité de son futur époux et à la concilier avec sa propre culture chrétienne, il complète son regard sur le monde grâce à la riche littérature de la diaspora. Son couple devient consubstantiel à sa quête d'absolu. *« Ce que je cherche se met à danser avec mon amour pour toi. »* Le propos de Patrick Autréaux est exigeant et métaphysique avant tout, servi par l'élégance limpide de son écriture, mais la grâce du sentiment amoureux qu'on y saisit en creux n'en est que plus touchante. **Antoine Faure**



EXTRAIT

★★★★★
L'ÉPOUX
PATRICK AUTRÉAUX
208 P.,GALLIMARD/SYGNE, 20 €

a perdus de vue… Vivants ou morts, ces oiseaux sont les représentations mentales qui vivent en nous et qui constituent une image de multitude et de tout-ensemble, comme dans La Conférence des oiseaux *de Farid al-Din Attar. Il y a tout un monde, à la fois imaginaire et qui vient du réel, qui vit dans cette petite volière intérieure, un infini au-dedans qu'il vaudrait mieux décrire comme une volière sans grille!* » Oxymorique et sublime idée.

LA POSTURE DE L'ANGE DE L'HISTOIRE

L'Époux est le deuxième tome d'un grand projet autobiographique commencé par *La Sainte de la famille*, et qui sera composé de cinq titres. *« Je voulais revenir sur mon parcours. Un temps que j'aime beaucoup, c'est le futur antérieur : j'aime cette forme de regard rétrospectif! Pour écrire ce cycle, je me mets un peu dans la posture de l'Ange de l'Histoire de Walter Benjamin, qui se retourne et voit le désastre… Bon, moi, je ne vois pas que le désastre ! J'ai vu ce massif, ce passionnant travail de longue haleine qui s'ouvrait.* » En terminant *La Sainte de la famille* et en commençant *L'Époux*, il ressent avoir atteint une maturité littéraire, se sent moins dans un processus de transformation que de construction. *« Tous les livres antérieurs m'ont semblé être une sorte de lente transformation de l'écriture, comme si j'étais un insecte qui change de peau… Vous êtes transformés par vos livres, lorsqu'ils sont bons pour vous. Je sais que j'ai été transformé par tous les livres que j'ai écrits. Avec ce cycle, j'ai cette ambition de faire apparaître le paysage entier d'une vie. »*

C'est à cet époux, jamais nommé – *« Ça me semblerait obscène de donner son prénom »*, explique l'auteur –, que revient habituellement le rôle de premier lecteur. Exceptionnellement, c'est Marion Muller-Colard, coéditrice chez Gallimard, qui en a eu cette fois la responsabilité. *« Mais j'ai tout de même eu son aval et l'autorisation de publication ! Lui vous dirait que c'est un personnage de roman : il y a une grande distance par rapport à nos vies. »* Le texte, s'il prend en effet pour appui l'histoire d'amour du narrateur et de son mari, établit aussi en grande partie une exploration du judaïsme, religion de son conjoint. *« Il y avait une quête sous-jacente, un conflit interne aussi, le vieux conflit pascalien d'avoir un sentiment de croyance et de n'avoir pas de preuves de cette croyance – ce sentiment qui peut être*

TRINITY KUBASSEK /PEXELS

« J'ai été transformé par tous les livres que j'ai écrits. Avec ce cycle, j'ai l'ambition de faire apparaître le paysage entier d'une vie »

étiqueté comme religieux et dont on sait qu'il n'est pas corrélé à quelque chose de métaphysique ou de surnaturel. »

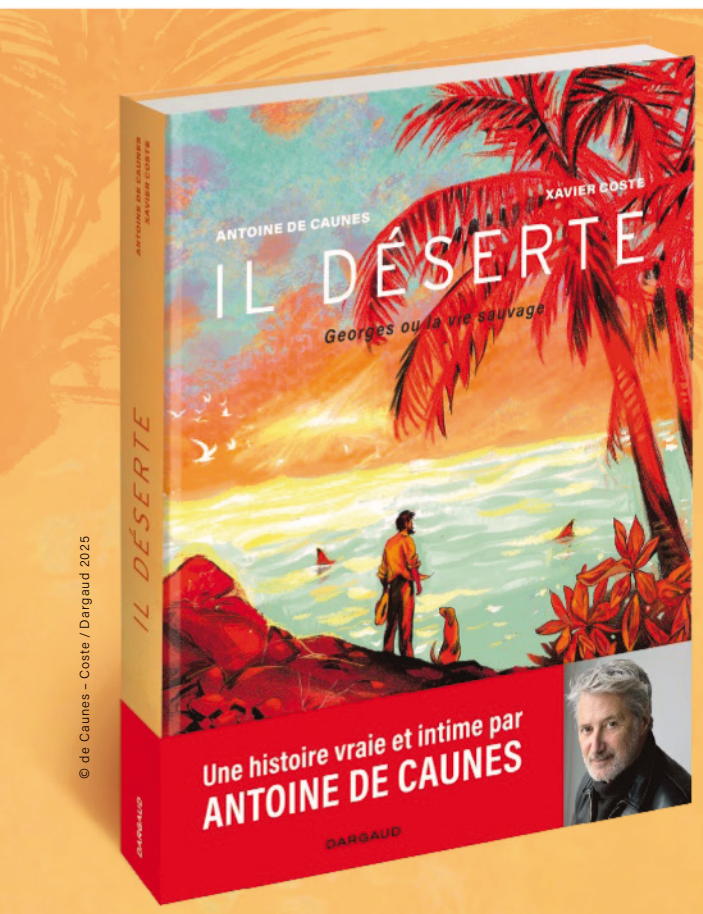
UN MYSTIQUE BÂTISSEUR DE PONTS

Adolescent, Patrick Autréaux vit sa foi chrétienne avec ferveur, songe même un temps à entrer au monastère, avant de réaliser qu'il trouve en l'écriture ce qu'il cherchait en religion ; une manière de vivre sa volière intérieure. Aujourd'hui, pour décrire son rapport à la foi, il emprunte la formule de Claude Louis-Combet, « Je suis un croyant incroyant » : « *Je ne pourrais pas dire que je suis athée, car l'athéisme est déjà une affirmation. Je suis dans une suspension de la croyance. Je me méfie toujours de tous ceux qui affirment : les athées militants, et les croyants militants, n'en parlons pas ! J'apprécie les anarchistes, mais pas les gens avec des systèmes de pensée, même lorsque je partage leurs idées politiques.* » Et d'insister : « *Ceux qui défendent la singularité, l'individu et l'imaginaire sont des gens dont je me sens très proche. Je n'aime pas les milieux, je n'aime pas les allégeances, je n'aime pas les chefs.* »

Si l'auteur a une allégeance, elle n'ira donc qu'à la littérature et à son pouvoir libérateur, pour lui-même, mais aussi pour le lecteur : « *Si je ne fais que le distraire, à quoi bon ?* » Car pour Patrick Autréaux, la distraction se doit d'être créatrice ou réflexive – il apprécie un peu de science-fiction de temps à autre, du K. Dick ou du Lovecraft –, il est inadmissible qu'elle puisse le sortir de lui-même. « *Quand je m'ennuie, je sens un sentiment de mort en moi ; ça réveille la peur de mourir, l'urgence de vivre… Il y a des ennuis qui sont des ennuis créateurs, et il y a l'ennui de distraction, qui lui est un ennui perdu. Ce qui m'affadit me hérisse le poil. Généralement, comme une sorte de contrepoison, je lis aussitôt quelque chose, un peu de Michaux, Annie Le Brun, ou un texte de Blanchot, ça me calme…* »

« *On ne peut pas faire de conclusion sur un auteur tant qu'il est vivant* », estime ce lecteur exigeant en évoquant les écrivains qui l'ont tantôt passionné, puis lassé… Sans conclure alors, contentons-nous d'établir un constat, celui du parcours atypique et fascinant de ce lecteur insatiable, mystique bâtisseur de ponts. Cela tombe bien : « Constat », c'est justement le titre du cycle en cours de l'auteur, dont nous attendrons les trois prochains tomes avec impatience. Patrick Autréaux estime le travail restant à trois ou quatre années. Lorsque nous lui demandons ce qu'il prévoit après, il sourit : « *Who knows* » ? ■

Margaux Morasso



IL DÉSERTE

ANTOINE DE CAUNES
LIVRE UN VIBRANT HOMMAGE
À SON PÈRE, DANS UN RÉCIT
MIS EN IMAGES PAR **XAVIER COSTE.**

1962, George de Caunes débarque à Eiao.
L'île est déserte, située à mille lieues du premier être humain. Georges veut expérimenter la vie d'un Robinson moderne. Son fils Antoine a 8 ans.

En s'inspirant des chroniques radio, du journal intime de son père et de ses propres souvenirs, Antoine de Caunes raconte cette aventure et livre un récit qui mêle émotion et réflexion sur les rapports père-fils, magistralement mis en images et en couleurs par Xavier Coste.

AU RAYON BANDE DESSINÉE DARGAUD

Acteurs du livre, auteurs et organisateurs sont sur le pont du cinquième art pour animer la vie littéraire parisienne. Dans les librairies et les cafés, les bibliothèques ou les hauts lieux culturels, le public est toujours au rendez-vous d'événements loin de se limiter à la traditionnelle séance de dédicaces. Ni à la Ville Lumière, qui fait briller les lettres sans pour autant faire de l'ombre à une province rivalisant de créativité.

Salons, festivals, rencontres

PARIS EST UNE FÊTE LITTÉRAIRE

Un drôle de paradoxe agite depuis quelques années le paysage littéraire français. Mis à part quelques incessants pourvoyeurs de best-sellers et phénomènes d'édition inattendus, le lectorat s'effrite lentement mais sûrement. Et pourtant, jamais les festivals, les salons, les rencontres en librairie n'ont attiré autant de monde à Paris mais aussi en province, où les événements en tout genre poussent comme des champignons. À l'occasion du retour en majesté du Festival du livre de Paris au Grand Palais du 11 au 13 avril *(lire page 63), Lire Magazine* a voulu s'immerger dans la vie littéraire parisienne et faire un tour d'horizon de l'offre pléthorique de la capitale pour comprendre sa spécificité, saisir les aspirations du public et raconter les mutations profondes opérées dans un milieu qui s'est longtemps contenté de la simple rencontre, tamisée et intimiste. Avec bien sûr, l'envie aussi de raconter en contrepoint le dynamisme qui agite la province, bien loin d'être un simple faire-valoir pour le gratin germanopratin. C'est parti pour une balade au plus près d'une littérature qui, si elle existe en étant lue, s'épanouit en étant vécue.

« LE POUMON, CE SONT D'ABORD LES LIBRAIRES »

Posez une question sur la vie littéraire parisienne à des professionnels du livre et vous obtiendrez toujours la même réponse. « *Le poumon, ce sont d'abord les librairies* », clame Camille Paulian, cofondatrice de l'agence littéraire Trames. « *L'engagement de ces passeurs d'enthousiasmes est à chaque fois frappant et démontre leur vivacité passionnée* », relance Géraldine Ghislain, attachée de presse des éditions Julliard et du Sous-Sol, chargée des événements parisiens. Si les librairies ont été nombreuses à fermer leurs portes ces vingt dernières années, on n'en dénombre encore pas moins de huit cents dans la capitale. Preuve aujourd'hui du rôle fondateur de ces lieux presque sacrés dans la destinée d'un livre, la tournée promotionnelle d'un écrivain débute toujours par un lancement dans une librairie, et plus particulièrement une librairie parisienne. Des grandes institutions comme Delamain, fondée en 1708, en ont même fait une spécialité. « *Lors d'un lancement, ce sont l'auteur et sa maison d'édition qui font jouer leurs réseaux,* explique Jonathan Camus, directeur de la librairie. *Les rencontres se passent en petit comité, dans une ambiance chaleureuse, et la sortie toute récente du livre assure plus de ventes durant la soirée.* »

Ces dernières années, de nouveaux acteurs ambitieux sont même venus se joindre à la fête. De vastes librairies indépendantes, comme Les Nouveautés dans le 10e arrondissement ou Ici Librairie sur les Grands Boulevards, mais aussi

En haut et ci-contre : la librairie Delamain, fondée en 1708, est la plus ancienne de Paris. Elle est aussi un passage incontournable des tournées promotionnelles des auteurs.

DR – LIBRAIRIE DELAMAIN

certains lieux emblématiques de la petite couronne comme l'imposante Millepages à Vincennes ont ainsi mis en place un agenda culturel dense avec plusieurs rencontres et lancements par semaine. L'élan est le même dans les petites librairies de quartier, au premier rang desquelles La Régulière dans le 18e ou Le Monte-en-l'air dans le 20e, très appréciées des auteurs car jouissant d'une grande communauté et désireuses de travailler en profondeur les rencontres entre écrivains et public. Il en résulte un maillage d'une densité folle, garantissant une présence littéraire dans tous les quartiers de la capitale.

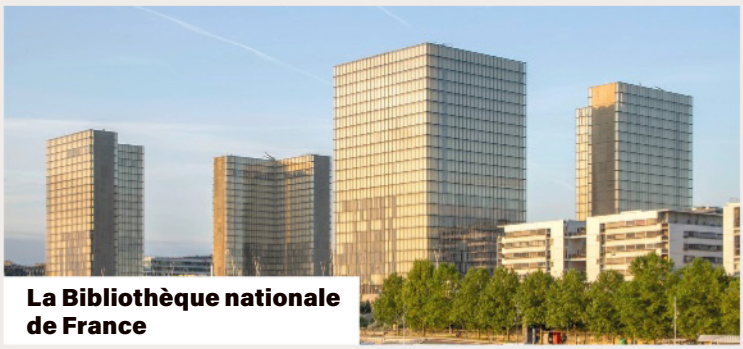
À l'image des librairies, les cafés littéraires font partie intégrante de ce patrimoine. En plus d'une histoire prestigieuse, La Closerie des Lilas ou encore le Café de Flore ont imaginé des rendez-vous en public qui attirent aussi bien les Parisiens que les touristes. L'emblématique café Les Deux Magots ne déroge pas à la règle. Catherine Mathivat, directrice générale et présidente du lieu, en fait une priorité tout en tirant avantage de son histoire : « *Garder son ADN littéraire est très important. Encore aujourd'hui, la clientèle aime se dire qu'elle s'assoit à la place de Camus, Hemingway ou Beauvoir.* » En 1933, Les Deux Magots grave sa notoriété dans le marbre en créant son prix littéraire, à ce jour l'un des plus anciens en France, puis perpétue sa tradition avec le Lundi des écrivains (animé par *Lire Magazine*) qui rencontre un vif succès. « *Chaque mois, nous convions un auteur à parler de son livre. La notoriété de cet événement s'accroît de plus en plus. Aujourd'hui, les réservations sont complètes en seulement quelques jours* », confie-t-elle. L'idéal germanopratin a donc encore de beaux jours devant lui.

DES PERFORMANCES BLUFFANTES

En parallèle de ces institutions patrimoniales, certains lieux plus récents se sont greffés à une exploration totalement novatrice, c'est le cas de la Maison de la Poésie, dirigée depuis 2013 par Olivier Chaudenson. Un lieu incontournable, niché dans le passage Molière, se distinguant par des performances hybrides durant lesquelles les écrivains sortent du carcan traditionnel pour ne faire qu'un avec la scène. « *Dès le départ, nous avons eu beaucoup de monde. Depuis quinze ans, il y a une réelle tectonique des plaques, les écrivains découvrent le goût de la scène, travaillent leur performance, c'est très vertueux* », explique Arnaud Cathrine,

ARTHUR WEIDMANN/WIKIPEDIA – DR

LES LIEUX DE LA CAPITALE OÙ VIBRER LITTÉRATURE



La Bibliothèque nationale de France

● La BNF n'est pas qu'un monstre froid d'archives et le plus grand fonds littéraire du monde, c'est aussi un lieu d'expositions et de conférences, qui donne vie aux trésors qu'elle protège. En ce moment, une exposition exceptionnelle et un cycle de rencontres consacrés à l'Apocalypse, un mot qui fait froid dans le dos mais qui a toujours stimulé l'imaginaire des artistes et des écrivains.

Le Silencio

● Non content d'être une boîte de nuit à la mode, le très sélect club parisien conçu par feu David Lynch est aussi devenu aujourd'hui un lieu de rencontres et de partage pour les amoureux de littérature. Plusieurs fois par mois, le Silencio Book Club invite des auteurs qui font l'actualité à venir échanger autour de leur nouveau livre. Des rendez-vous intimistes, souvent suivis de lectures interprétées par des artistes renommés. Derniers invités en date, Xavier de Moulins, Rim Battal ou encore Johann Chapoutot.

Les instituts internationaux

● Les Instituts Goethe et Cervantès, l'Institut suédois, l'Institut du monde arabe, la Maison de l'Amérique latine : autant d'ambassadeurs culturels venus du monde entier qui accueillent souvent la crème de la crème des écrivains internationaux lors de cycles de rencontres thématiques. Une ouverture salutaire dans une vie littéraire parisienne souvent très autocentrée. **M.J. et L.D.**

De haut en bas : la librairie Le Monte-en-l'air dans le 20e arrondissement de Paris. La Maison de la Poésie, située passage Molière. Le célèbre café Les Deux Magots dans le Quartier latin. La très prisée Foire du livre de Brive, en Corrèze, qui chaque année rencontre un vif succès.

conseiller artistique. Entre lectures musicales alliant texte et chant, parfois entonnées par des artistes bien connus, sa marque de fabrique détonne. Paris serait donc à l'impulsion d'une nouvelle forme de vie littéraire ? Pas tout à fait, car Arnaud Cathrine insiste : « *Le renouvellement des formes a commencé en province avant d'arriver à Paris.* » En tout cas, cette manière de vivre la littérature autrement plaît au public puisqu'elle est devenue le nouveau passage obligé de toute manifestation qui se respecte : « *Certaines performances sont bluffantes, à tel point qu'on se demande même parfois si le livre n'a pas été écrit pour ça ou du moins en pensant à ça* », raconte Serge Roué, fondateur de Faits et Gestes, l'une des plus grandes agences de conception d'événements littéraires en France, avant de nuancer rapidement : « *Mais il ne faut pas non plus systématiser. Certains livres se prêtent mieux à une rencontre simple, pure, privilégiant l'intériorité de l'auteur. Finalement, pour trouver la bonne forme d'une rencontre, c'est assez simple, il faut partir du livre.* »

UNE CONCURRENCE FÉROCE

La réussite de ces mises en scène du livre a d'ailleurs donné des idées à de nouveaux acteurs du jeu littéraire dans la capitale. « *Aujourd'hui, les théâtres veulent se mêler à la fête,* explique Camille Paulian. *Des grandes salles comme Le Rond-Point ou le Théâtre de la Concorde multiplient les spectacles littéraires parce qu'elles savent que ça va remplir les salles.* » Les librairies, les cafés, les scènes littéraires et maintenant les théâtres, sans oublier les musées avec le festival Effractions au Centre Pompidou ou Lire la nature au musée de la Chasse, les book clubs et bien sûr les mairies d'arrondissements et les médiathèques : la vie littéraire à Paris a souvent des airs de grand festin.

Pourtant, si l'offre pléthorique d'événements littéraires à Paris s'apparente à une bénédiction pour tous les amoureux du livre, elle est paradoxalement le caillou dans la chaussure des organisateurs pour qui abondance de biens nuit. « *À Paris, vous faites face à une concurrence féroce* », explique Camille Paulian, qui, avec son agence Trames, organise aussi bien des événements parisiens que des grands salons de province comme La Comédie du livre à Montpellier. « *En plus des événements littéraires, il faut compter avec les expositions, le théâtre, le cinéma, les mondanités en tout genre* », ajoute-t-elle. Même son de cloche

LE MONTE-EN-L'AIR – LA MAISON DE LA POÉSIE – ROBOPPY/WIKIPÉDIA

du côté des librairies avec Jonathan Camus chez Delamain : « *Depuis plusieurs années, on remarque que proposer des rencontres et des dédicaces autour de livres ayant déjà vécu en librairie tente de moins en moins.* » En d'autres termes, l'offre dépasse la demande.

LA REVANCHE DE LA PROVINCE

Un engorgement profitable pour les grandes manifestations de province car, s'il y a bien un domaine dans lequel l'expression consacrée « Paris et le désert français » ne s'applique pas, c'est bien à la vie littéraire. Le Livre sur la place à Nancy et ses 150 000 spectateurs, La Foire du Livre de Brive et son million d'euros de chiffre d'affaires, mais aussi Étonnants Voyageurs à Saint-Malo ou Le Marathon des mots à Toulouse : les grand-messes du livre se sont multipliées partout en France. « *Ce n'est pas tant la rareté de l'offre qui fait la venue du public, mais son renchérissement* », explique Marie-Pierre Gracedieu, cofondatrice et directrice générale de la maison d'édition indépendante Le Bruit du monde. Localisée à Marseille depuis 2022, cette dernière pariait déjà sur le dynamisme de la cité phocéenne en s'y installant. Les nombreuses librairies en plein essor et son festival littéraire Oh les beaux jours ! ont su se faire une place de choix en proposant des expériences littéraires originales. Face à ce paysage qui se décentralise çà et là, « *les éditeurs souhaitent collaborer avec tout ce que le territoire offre de dynamique* », soutient-elle.

Serge Roué a pu constater ce changement de paradigme : « *Paris reste le point de départ de l'histoire mais, aujourd'hui, la destinée d'un livre se joue au plus près du public, dans les grands salons et les fêtes populaires du livre, partout en France.* » Avec une nuance qui, pour lui, a toute son importance : « *Il y a toujours ce besoin de faire valider son œuvre par Paris, c'est-à-dire d'être reconnu par ses pairs, journalistes, éditeurs. C'est seulement une fois passé le périph qu'on se préoccupe du lecteur.* » Y aurait-il donc deux manières de vivre et de penser les événements littéraires ? « *Je n'irais pas jusque-là, mais je dirais que les points d'attentions diffèrent,* explique l'organisateur. *À Paris, on est plus sensible aux histoires éditoriales ou aux polémiques, alors que le public des grands salons de province préfère se focaliser sur l'auteur et le livre, sur les histoires qu'il raconte.* » Et Géraldine Ghislain de conclure, en se félicitant de la force et de la diversité de ce maillage littéraire : « *Il est devenu impossible, quand on planifie la tournée d'un auteur, d'opposer Paris au reste de la France. Tous les événements sont complémentaires, chacun avec son ton, sa dynamique, son esprit. C'est une pluralité extrêmement précieuse et une très bonne nouvelle pour le livre.* » À la rédaction de *Lire Magazine*, on en est certain : l'appétit pour la lecture vient aussi de la fréquentation des livres et des écrivains. Malgré les coupes budgétaires, dans les librairies partout en France, sur les grandes scènes littéraires parisiennes, ou dans les grandes manifestations de province, l'humeur est à la fête. Une belle note d'espoir vers un réenchantement de la littérature. ■

Marie Jouvin et Léonard Desbrières

« Aujourd'hui, les théâtres veulent participer à la fête et multiplient les spectacles littéraires parce qu'ils savent que ça va remplir les salles »

Camille Paulian, cofondatrice de l'agence Trames

3 QUESTIONS À... ADAM BILES

Écrivain, traducteur et responsable des rencontres à la librairie anglophone Shakespeare and Co., Adam Biles accueille régulièrement de nombreux écrivains français et étrangers, au cœur du quartier Saint-Michel.

JF PAGA/GRASSET

Comment Shakespeare and Co. s'est-elle créé une place dans l'événementiel littéraire parisien ?

Adam Biles. Dès le départ, les rencontres littéraires, toujours animées en anglais, ont joué un rôle très important. Elles ont attiré un lectorat anglophone mais également français. Cela a permis de créer une réelle communauté de lecteurs prête à se déplacer et à échanger, particulièrement au sein des jeunes générations.

Quels sont les défis que peut rencontrer une librairie anglaise dans la capitale ?

A.B. Parisiens, expatriés, étudiants étrangers... nos visiteurs sont très divers et ne sont parfois que de passage pour quelques jours. Il est donc souvent difficile de fidéliser les lecteurs à notre programme annuel. C'est pourquoi, toutes nos rencontres littéraires sont enregistrées sous forme de podcasts.

Comment imaginez-vous évoluer la vie littéraire parisienne de demain ?

A.B. Dans le contexte mondial actuel, j'aimerais qu'elle permette, grâce aux rencontres avec les écrivains, de stimuler encore et toujours la réflexion et d'ouvrir l'esprit à de nouvelles façons de penser. Par ailleurs, que ce type d'événement prenne intrinsèquement du sens pour celui ou celle qui y assiste tout en restant accessible.

Propos recueillis par M.J. et L.D.

shakespeareandcompany.com

Festival du livre de Paris 2025

NAVIGUER ENTRE LES PAGES

Du 11 au 13 avril, la célèbre manifestation littéraire de la capitale fait son retour au Grand Palais pour une édition aussi éblouissante qu'enrichissante autour de la thématique de la mer, et avec le Maroc en invité d'honneur.

Le Grand Palais.

C'est sous la magnifique verrière du Grand Palais que le Festival du livre de Paris rayonnera cette année. Alors qu'il était à l'origine situé entre ses murs, ce retour très attendu dans un lieu emblématique de la capitale fait déjà rêver. L'année 2025 ravivera plus que jamais la magie des mots de cet événement de grande envergure depuis quarante-quatre ans. Plus de 1 200 auteurs et 450 éditeurs sont attendus tout au long des festivités, articulées notamment autour de la « Grande Dictée » et l'« Année de la mer » qui ouvrira les portes d'une programmation scientifique, artistique et culinaire passionnante. Parmi les thématiques, celle des océans insolites, des pirates ou encore les enjeux écologiques.

Le Maroc, prestigieux invité d'honneur, déploiera l'envergure de sa culture à travers de nombreux temps forts. Lors de cette nouvelle édition, les visiteurs, habitués ou néophytes, seront immergés dans la littérature mondiale sous toutes ses formes. Qu'il s'agisse de tendre l'oreille à un livre audio ou de feuilleter les pages d'un roman, donner l'envie de lire se conjugue à tous les temps.

Durant l'édition 2024, il a été agréablement constaté que plus de 45 % des visiteurs avaient moins de 25 ans. Un chiffre prometteur, qui pousse désormais le festival à valoriser le secteur jeunesse en diversifiant les genres représentés : manga, bande dessinée, ou encore *young adult*. Chaque année, l'ouverture aux genres qui font vibrer les plus jeunes et les moins jeunes lecteurs s'intensifie. Une grande nouveauté fera également son entrée dans l'enceinte du Grand Palais : la scène du Village des enfants. Elle accueillera un espace créatif, des lectures à voix haute mais également des animations ludiques pour le bonheur et la curiosité des plus petits. La fête du livre, c'est aussi hors les murs : les bibliothèques et médiathèques feront également partie intégrante des festivités en accueillant des écrivains tels que Philippe Besson (à la médiathèque James-Baldwin, dans le 19e arrondissement) ou encore Agnès Martin-Lugand (à la médiathèque Jean-Pierre-Melville, dans le 13e). Sans oublier la remise du prix des lectrices et des lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris, un événement qui constitue l'un des temps forts de cette édition.

UNE PROGRAMMATION À NE PAS MANQUER

Chaque année, les écrivains les plus attendus se succèdent volontiers pour rencontrer leurs lecteurs lors de séances de dédicaces, tables rondes ou encore grands entretiens dans onze points stratégiques du Grand Palais. Les scènes thématiques proposeront quant

Miguel Bonnefoy.

MAXIME CHERMAT - AURÉLIE LAMACHERE/LEEXTRA/MAISON DEYROLLE/ÉDITIONS RIVAGES

Leïla Slimani.

Rokhaya Diallo.

à elles des débats sur des sujets d'actualité, des conférences autour de la création littéraire et des performances originales où la littérature rencontre d'autres formes artistiques : musique, théâtre et cinéma – mettant notamment en lumière la richesse du roman marocain à l'écran.

Chaque instant du festival sera une véritable ode au pouvoir des mots. Les « BtoB », journées professionnelles où se rencontrent de nombreux acteurs du livre, seront également de retour. En offrant un espace de réflexion et d'échange, elles permettent chaque année de comprendre l'évolution du secteur. Un moment clé pour en cerner ses enjeux, ses défis et tisser des liens entre les différents métiers de l'édition.

Parmi les écrivains phares, français et étrangers, attendus pour cette édition, le public pourra retrouver Leïla Slimani et Miguel Bonnefoy autour d'une rencontre sur le réel et l'imaginaire ; Emma Green et Sheily Larash pour discuter de romance sociétale ; plusieurs grands entretiens avec l'écrivain américain James Ellroy, André Comte-Sponville ou encore Rokhaya Diallo. Le festival accueillera également Tatiana de Rosnay, Michel Bussi, Maylis de Kerangal, David Foenkinos, Neige Sinno, Douglas Kennedy, Fouad Laroui, Susie Morgenstern, Lola Lafon et Maud Ankaoua, parmi tant d'autres. Une programmation particulièrement éclectique et ambitieuse, pensée pour entretenir la littérature dans toute sa splendeur tout en continuant d'ouvrir des horizons infinis. ■

Marie Jouvin et Léonard Desbrières

festivaldulivredeparis.fr

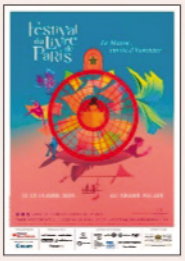
Les rendez-vous de *Lire Magazine* au Festival du livre de Paris

La rédaction de *Lire Magazine* vous donne rendez-vous pendant le Festival du Livre de Paris pour célébrer les 50 ans de notre revue ! Les lecteurs pourront nous retrouver durant toute la manifestation au stand NC6 dans la nef centrale du Grand Palais. Les derniers numéros et hors-séries de *Lire Magazine* seront en vente à tarif préférentiel, un quiz « spécial salon » sera proposé. Baptiste Liger, directeur de la rédaction, sera présent le vendredi 11 à 15 heures pour répondre à vos questions sur la vie du journal et sur les ateliers d'écriture de *Lire Magazine*. Vous pourrez bien sûr assister aux différentes rencontres animées par nos journalistes sur plusieurs scènes du festival. Pour plus d'informations, rendez-vous sur nos réseaux sociaux pendant tout le mois d'avril. ■

L'ÉCHAPPÉE MAROCAINE

Le Festival du Livre de Paris a choisi un invité d'honneur pas comme les autres, un pays frère de langue et de littérature : le Maroc.

Le vieux sage Tahar Ben Jelloun, le Prix Goncourt Leïla Slimani, l'écrivain et cinéaste Abdellah Taïa, la relève Zineb Mekouar ou Ruben Barrouk : signe de l'incroyable vitalité littéraire d'un pays, incessant pourvoyeur de talents, les romancières et les romanciers marocains mais aussi les écrivains français d'origine marocaine ne cessent depuis quelques années d'enflammer l'actualité littéraire. Voir le Maroc en invité d'honneur du Festival du livre de Paris sonne donc comme une évidence et une célébration de deux pays et de deux cultures qui ont beaucoup en commun, à commencer par le français, une langue cultivée des deux côtés de la Méditerranée tel un trésor. Conçu comme une expérience immersive et sensorielle dans un pays en pleine mutation, au carrefour de la tradition et de la modernité, le pavillon marocain célébrera un héritage et une culture qui se conjuguent au pluriel.



Au programme de ce week-end riche et varié : des tables rondes, des expositions, des ateliers jeunesse ou encore des performances poétiques et musicales qui s'articuleront autour de cinq grandes thématiques : « Le Maroc, un destin Atlantique », « Le patrimoine marocain au prisme de son pluralisme », « Jouer l'écriture », « Les éclats d'une écriture engagée » et « L'édition, un levier d'émergence ». Avec la présence exceptionnelle de tous les plus grands éditeurs du pays et des plus grandes plumes du Maroc. Rendez-vous le 11 avril prochain ! ■ **M.J. et L.D.**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – MARIO EPANYAI

« Comme Servaz, je suis en proie à la stupeur face aux bouleversements du monde »

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, celui qui fut longtemps le « monsieur livres » de RTL propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous offrons une version courte dans nos pages. Pour cette édition d'avril, il a discuté avec BERNARD MINIER, dont une nouvelle enquête de Martin Servaz vient de paraître, avec un titre qui se résume à une seule lettre, *H*. Il fallait bien éclaircir cet intitulé mystérieux…

L'un des traits de caractère rendant si attachant votre enquêteur emblématique, Martin Servaz, est son allergie à la modernité. La partagez-vous avec votre personnage ?

Bernard Minier. Totalement ! Servaz, comme moi, est né au siècle précédent, une époque où il n'existait que deux chaînes de télévision, pas d'Internet ni de téléphones portables. Donc, c'est quelqu'un du XX^e^ siècle qui se retrouve projeté dans le XXI^e^ où tout change tout le temps et de plus en plus vite. Comme Servaz, je suis en proie à la stupeur face aux bouleversements du monde qui nous entoure.

Fixez-vous un axe, un thème majeur pour chacun de vos romans ?

B.M. Oui, en général, j'ai un thème, mais je rejoins sur ce point Stephen King qui dit qu'il ne faut pas partir du thème, qu'il faut d'abord imaginer une histoire. C'est au fil de l'écriture que l'on prend conscience qu'une thématique s'impose à l'intérieur du récit. Dans *H*, il s'agit de la fascination pour le *true crime [récit de crimes réels]* qui conduit certaines personnes, à travers Internet et les réseaux sociaux, à jouer les détectives amateurs, à enfiler le costume de justicier pour résoudre de véritables affaires.

Quelle est, selon vous, la règle d'airain d'un thriller réussi ?

B.M. C'est difficile de répondre à cette question. Je me la pose chaque jour quand j'écris. Il n'existe pas vraiment de recettes mais un principe : il ne faut pas ennuyer le lecteur. On n'est donc pas là pour se regarder écrire. Ensuite, je pense que le cœur du roman, ce sont les personnages bien plus que l'intrigue. Il faut qu'ils soient vrais, authentiques et surtout pas de simples faire-valoir du récit, d'où l'importance de mon travail de documentation. Je vais à la rencontre de spécialistes, je me déplace quand c'est nécessaire. J'ai cette responsabilité de savoir de quoi je parle vis-à-vis de mes lecteurs. C'est très important pour moi.

Vos thrillers ont parfois une dimension sociale, comme dans *La Vallée*, voire politique, comme dans *La Chasse*. Cela pourrait-il vous conduire un jour à vous frotter à un autre genre ?

B.M. Je suis un lecteur omnivore, je lis beaucoup d'autres littératures que la policière. Je n'exclus pas à l'avenir d'écrire autre chose qu'un polar, mais ce ne sera pas pour tout de suite puisque j'ai déjà commencé le prochain et qu'il s'agira, encore une fois, d'un thriller.

Dans *H*, vous soulevez une question passionnante et on ne peut plus d'actualité : comment distinguer aujourd'hui le réel de la fiction ?

B.M. Au XX^e^ siècle, la vérité était idéologique. Désormais, la vérité est confondue avec le mensonge pur et simple, elle devient une fiction. Quand on entend les affirmations d'un Donald Trump, d'un Elon Musk ou d'autres, on constate qu'ils n'ont même pas le souci d'une quelconque crédibilité alors qu'il est si facile de vérifier qu'ils disent n'importe quoi. C'est terrible. Mark Twain disait déjà que le mensonge peut faire le tour de la Terre, le temps que la vérité mette ses chaussures. Que ne dirait-il pas aujourd'hui ! La vérité n'aurait même plus le temps d'atteindre ses lacets. ■

Propos recueillis par B.Le.

EXTRAIT

★★★☆☆
H
BERNARD MINIER
550 P., XO, 22,90 €

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 24 mars)

AUDREY SOVIGNET – ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO/XO

LE CAHIER CRITIQUE

68

CAMILLE KOUCHNER
L'APRÈS-*FAMILIA GRANDE*

66

LE RÊVE AMÉRICAIN SELON
CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

96

QUAND
BORIS CYRULNIK
DISSÈQUE
L'AMOUR

88

MATHIEU SAPIN
VU DE L'INTÉRIEUR

JUAN BARRETO/AFP – BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – MATHIEU SAPIN/DARGAUD 2025 – DRFP/ODILE JACOB

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

Des vies à réinventer

Inspiré de l'affaire DSK et de la pandémie de Covid-19, *L'Inventaire des rêves* signe le grand retour de l'écrivaine nigériane. Un roman dense, politique, féministe, qui entretisse les désirs de quatre femmes, entre l'Afrique de l'Ouest et les États.

MANNY JEFFERSON/GALLIMARD

Douze ans. C'est le temps qu'il a fallu à Chimamanda Ngozi Adichie pour revenir au roman. « *Pendant toutes ces années où je n'ai pas pu écrire, j'ai vraiment eu le sentiment d'être exclue de moi-même* », confie-t-elle, au téléphone, depuis sa maison aux États-Unis, où elle vit quand elle n'est pas à Lagos. « *En commençant ce roman, j'ai eu l'impression merveilleuse de me retrouver.* »

Après trois romans salués dans le monde entier – *L'Hibiscus pourpre*, *L'Autre Moitié du soleil* et *Americanah* –, l'écrivaine née en 1977 à Enugu, dans le sud-est du Nigeria, a publié des nouvelles, ainsi que des essais remarqués sur le féminisme (*Nous sommes tous des féministes* et *Chère Ijeawele*). Le 10 juin 2020, en pleine pandémie du coronavirus, son père meurt. Tout s'effondre. Elle le raconte dans *Notes sur le chagrin*. Le 1er mars 2021, nouveau choc : elle perd sa mère. Plus jamais elle n'écrira de la même manière, elle en est persuadée. Et pourtant, en ce mois de mars 2025, elle revient au roman, « *son premier amour* », avec *L'Inventaire des rêves*. Né peu après le confinement, qui lui a offert « *une toile blanche sur laquelle projeter son imagination* », le livre est dédié à sa mère Grace Ifeoma Adichie, née Odigwe. Il est prodigieux.

L'Inventaire des rêves nous plonge, au long de 600 pages, dans les vies et les pensées de quatre femmes, le temps du confinement dû à la pandémie de covid. Elles ont rêvé d'amour, d'un mariage, de pouvoir, d'une nouvelle vie à l'étranger. Elles se sont trompées lourdement, mais continuent de se battre. Et découvrent d'autres possibles. Trois sont nigérianes, âgées d'une quarantaine d'années : Chia, une riche héritière et écrivaine voyageuse célibataire, qui enchaîne les relations sentimentales foireuses ; son amie Zikora, une brillante avocate à Washington, trahie par l'homme parfait et contrainte d'élever son enfant seule ; sa cousine Omelogor, une as de la finance, qui joue les Robins des bois à Abuja, avant de filer aux États-Unis étudier les ravages de la pornographie sur la sexualité des hommes.

La quatrième, guinéenne, est inspirée de Nafissatou Diallo, la femme de chambre qui a accusé Dominique Strauss-Kahn de l'avoir agressée sexuellement dans un hôtel à New York, en 2011. L'affaire fut classée sans suite. Dans le roman, les faits ont lieu avant la pandémie. Nafissatou Diallo s'appelle Kadiatou, et elle a un passé. « *L'élan créatif peut être insufflé par le désir de redresser un tort, même très indirectement. Dans ce cas précis, de redresser, au moyen de l'écriture, l'équilibre des récits* », affirme l'autrice dans une note en fin d'ouvrage.

TRANSMETTRE L'HISTOIRE DU NIGERIA

L'Inventaire des rêves est un roman dense, caméléon, changeant d'espaces et de temps. L'écrivaine semble y avoir ramassé ses observations et expériences. On y retrouve son attachement à transmettre l'histoire du Nigeria et la culture igbo, son groupe ethnique, notamment la cuisine. Elle s'inspire de ses années d'étudiante aux

États-Unis. Cependant, sa prose est devenue plus mélancolique. Son humour est mordant quand elle s'attaque aux préjugés contre les Africains. « *Bien sûr, il y a une raison aux stéréotypes sur la pauvreté en Afrique, car il y a de la pauvreté, mais là n'est pas le problème,* avance-t-elle. *Certaines personnes refusent de voir au-delà de la pauvreté, ne peuvent avoir d'autres émotions que la pitié. Et cela est déshumanisant d'être seulement digne de pitié. C'est comme cette idée que vous ne pouvez être un vrai Africain que si vous êtes pauvre. Une femme m'a dit un jour que je devrais vivre dans le village de mes ancêtres pour être authentique. C'est de la folie ! Enfin, beaucoup de gens associent la richesse en Afrique à la corruption. Il y a des politiciens corrompus, il y a aussi des Africains qui sont riches parce qu'ils travaillent dur. Cela est rarement reconnu.* »

Kadiatou est le personnage envers lequel elle est la plus protectrice. « *Elle est précieuse à mes yeux, car elle a été inspirée par Nafissatou Diallo, sur qui je voulais écrire depuis longtemps, mais aussi car il y a tant de femmes dans le monde qui sont déshumanisées parce qu'elles n'ont pas de pouvoir* », dit-elle. Le deuil de sa mère est le sujet en creux de ce roman, commencé juste après la mort de cette dernière. D'où les nombreuses scènes montrant des mères et leurs filles. Le personnage de Chia est l'occasion pour la romancière d'interroger les relations sentimentales à notre époque. Chia multiplie les tentatives – avec un Hollandais, un Anglais, un Nigérian. Sa richesse envenime la relation. Peut-on parler de comédie romantique féministe ? « *J'aime beaucoup cette expression*, répond-elle. *Je suis romantique, mais j'aime le cacher derrière une sorte de sarcasme parce que je ne fais pas confiance à la tendresse. Il y a souvent trop de sentimentalisme, et ce n'est pas la réalité.* »

En couple, avec Darnell, un universitaire noir américain imbu de lui-même, Chia trouve des justifications pour rester dans cette relation toxique. À travers leur couple, l'autrice ausculte les tensions entre Africains et Africains-Américains. « *La littérature est le dernier endroit possible pour traiter de sujets difficiles avec honnêteté, humanité et émotion,* déclare la romancière. *Il ne suffit pas de dire que les Africains ont participé à la traite négrière. Il faut se souvenir que les gens réduits en esclavage étaient des Africains. Leur déportation a creusé un vide dans leur famille en Afrique. Il y a cette question qu'un de mes personnages pose : "Penses-tu que les gens qui ont été vendus n'ont pas été aimés et regrettés ?"* »

Pour Chimamanda Ngozi Adichie, la fiction, plus que l'essai, permet une honnêteté radicale. Dans *L'Inventaire des rêves*, elle est souvent mêlée à un humour féroce. La confrontation d'Omelogor avec des étudiants américains pétrifiés par l'idée d'offenser, et donc incapables de penser, en est un bel exemple. « *J'ai grandi dans une famille où l'on faisait des blagues tout le temps,* avoue-t-elle. *Si l'humour facilite la confrontation avec des sujets difficiles, il est également vrai que l'honnêteté passe mieux quand c'est fait avec humour.* » C'est réussi dans *L'Inventaire de nos rêves.* ■ **Gladys Marivat**

EXTRAIT

★★★★☆
L'INVENTAIRE DE NOS RÊVES (DREAM COUNT)
CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR BLANDINE LONGRE, 656 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 26 €. EN LIBRAIRIES LE 27 MARS.

HORS-SÉRIE ANNIVERSAIRE

Les 55 plus grands entretiens de *Lire*

Au cours de leur histoire, *Lire* et *Le Magazine littéraire* ont interviewé les plus grandes plumes de la seconde moitié du siècle dernier. À l'heure où ces deux magazines ne forment plus qu'une seule entité et où *Lire* fête son demi-siècle d'existence, nous publions cette édition spéciale recueillant la parole de 55 auteurs. Vous y lirez la joie d'Italo Calvino d'être comparé à Raymond Queneau, découvrirez un Cioran inattendu affirmant que « *Dostoïevski est supérieur à n'importe quel philosophe* », retrouverez la grande Marguerite Duras ironisant sur l'adaptation filmique de *L'Amant* – qu'elle n'a pas vue. Michel Houellebecq expliquant qu'il n'est pas « *plus totalitaire que Kant* », Sagan reviendra sur « *son petit roman* » (*Bonjour tristesse*). Avec Marguerite Yourcenar, Margaret Atwood, Patrick Modiano, Haruki Murakami, Annie Ernaux, Iris Murdoch… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

MOOK

Les Classiques du XX^e siècle

Le XX^e siècle littéraire ? C'est Proust écrivant la *Recherche* en sept tomes, et transformant le roman en une arche à l'intérieur de laquelle peuvent se côtoyer tous les genres. C'est Colette jetant sur le monde ce regard unique et dépourvu d'a priori moral hérité de sa mère, la fameuse Sido. C'est Céline alliant l'ordure du langage des rues et l'or du style classique pour forger son écriture étincelante. C'est Duras écrivant son *Barrage contre le Pacifique* en s'inspirant de Conrad et de sa propre mère. C'est Camus mâtinant de poésie son « écriture blanche » pour dire à la fois sa pensée philosophique et son émotion. C'est Gary se dédoublant pour se réinventer en un autre écrivain. Si le XIX^e siècle fut l'âge d'or du classicisme romanesque et poétique, le XX^e siècle littéraire fit voler en éclats ses canons, pour y substituer cette liberté dont Éluard, dans son célèbre poème, inscrit le nom partout. Dans cette édition de plus de 200 pages, vous retrouverez cette liberté littéraire en marche, avec ceux qui l'ont portée… ■ **A.B**

À paraître le 4 avril.

Camille Kouchner
Immortels

IMMORTELS
CAMILLE KOUCHNER
224 P., 20 €. COPYRIGHT SEUIL.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

L'opération s'est bien passée, elle va pouvoir être ramenée à sa chambre. Mais son cerveau refuse de se réveiller totalement, le retour au réel s'annonçant très violent pour deux raisons. La première : hospitalisée à la suite d'un cancer du sein, la narratrice a la poitrine enserrée par un bandage. La douleur sera forcément horrible. La seconde raison est due à une autre amputation, que son inconscient semble déjà avoir sentie et que le récit confirme vite : Ben est mort. Dès lors, *« le cancer n'est rien à côté du chagrin qui dévale ». Immortels* fait verbe de ce chagrin. Immortels, ils l'étaient, eux qui sont nés à deux mois d'intervalle, qui ont passé leur jeunesse dans le même immeuble et les mêmes écoles, eux dont les mères étaient amies intimes. C'est ce lien fusionnel, existentiel, que retrace « K » (seule indication sur le nom de notre narratrice). Pour le revivre, mais aussi pour dire en quoi il l'a constituée autant que broyée, puisque cette histoire d'enfants terribles a aussi été faite de division, de mutations, de séparations. Comme une cellule, saine ou cancéreuse. Comme celle qu'ils formaient tous deux, et dont la destinée épouse ici les mêmes stades et métaphores que ceux du cancer soigné. À travers Ben, « K » raconte aussi sa propre vie : fille de féministe, elle voit néanmoins son corps devenir une proie pour les hommes, et doit apprendre à résister seule. Révélée avec *La Familia grande,* Camille Kouchner livre avec *Immortels* un cri déchirant, mais surtout un texte puissant. ■

Hubert Artus

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

BIO EXPRESS

1975
Camille Kouchner naît à Paris. Ses parents, Bernard Kouchner et Évelyne Pisier, divorcent en 1984. Le politologue Olivier Duhamel deviendra le second époux de sa mère.

2011
Titulaire de deux DEA, docteure en droit privé, Camille Kouchner devient avocate au barreau de Paris, profession qu'elle exercera jusqu'en 2017. Elle est désormais maîtresse de conférences à l'université.

2021
Son premier livre, *La Familia grande*, crée l'événement dès sa parution le 7 janvier. Dans ce récit, l'autrice révèle qu'à leur adolescence son frère jumeau – dont le prénom est modifié – a été victime d'agressions sexuelles et de viols répétés de la part de leur beau-père. On connaît la suite…

Cet après-midi, quand l'anesthésiste m'a demandé de me réveiller, j'ai refusé net. Quand le chirurgien a pris la relève : « Madame, vous m'entendez ? Ça s'est très bien passé », j'ai trouvé qu'il me bousculait. Tais-toi, j'ai pensé. Laisse-moi tranquille. Chut ! Mon cerveau m'envoyait des messages clairs : Dors. Surtout, ne sors pas de cet état. J'ai gardé les yeux fermés. Rideau. Vous ne m'aurez pas. Je ne voulais rien savoir. Je n'étais pas prête. Le temps n'était pas arrivé de me réveiller à moitié.

Des heures de bataille. En dehors de la nôtre, j'ai fait taire toutes les voix. C'est comme ça qu'ils m'ont ramenée dans cette chambre. Comme ça qu'ils m'ont laissée là.

Maintenant, un silence de lame glisse dans le couloir. Un tourbillon d'angoisses me colle aux draps. Plus le calme s'installe, plus mon cerveau s'agite. Des lumières rouges et vertes clignotent autour de mon lit. Elles me tirent vers l'éveil, m'imposent de rompre l'accalmie. Ça chuchote. Par flashs. C'est la nuit/Regarde/Il fait noir/N'aie pas peur/Réveille-toi/Il n'y a plus rien à voir. Un vulgaire bon sens bastonne mon apathie. Une foutue horloge hypnotise mes songes.

Lumière verte. J'ouvre un œil. Un bandage enserre le haut de mon corps. De mes aisselles à mon nombril, un tissu le compresse. Un linceul déguise le manque. Je ne le vois pas mais je le sens.

Lumière rouge. Je me rappelle. Cette chambre de l'AP-HP, l'opération programmée. C'est pour ça que je respire à peine. Lumière verte. Je ne bouge pas. Je n'ai pas encore mal. J'essaye d'empêcher tout frottement contre les draps. Je voudrais me rendormir, mais un torrent m'emporte. Le cancer n'est rien à côté du chagrin qui dévale. Mon nez pique. Ma gorge se noue. Mes yeux s'embuent. Et cette chaleur qui m'envahit. Ce n'est pas bon du tout. Ne pleure pas/Ce serait pire/Si tu pleures, tu vas mourir. Si tu laisses venir les larmes, tu couleras.

Mon cerveau se bloque.

Est-ce que c'est comme ça que tu es mort, Ben ? Noyé à l'intérieur de ton corps ? Est-ce que tu pleurais, alors ?

*

Trois jours qu'on s'écrivait, toi et moi. Un message toutes les vingt minutes. Parfois plus, rarement moins. Toi à Erzerum, moi à Roquemaure. Un long week-end de juillet. Par textos, par mails, par WhatsApp. Trois jours sans discontinuer. Ça nous avait repris depuis quelques mois. Comme ça. Des jours entiers pendant lesquels on ne se lâchait pas. Des jours entiers où l'on était l'un à l'autre, l'un pour l'autre, et le reste du monde n'existait pas.

La veille, tu m'avais envoyé un morceau du Suprême NTM. De The Notorious B.I.G. aussi, suivi d'un : « Irrécupérable, je suis. » Un lien vers « Hexagone » surtout. Renaud. Je ne m'étais doutée de rien. J'avais écrit : « Pour moi, cette chanson c'est toi, mais bon, ça, c'est moi… » Je revois tes mots : « Plus jolie chose de toi à moi, K. » Tout de suite après, tu avais essayé de m'appeler. Dix-huit heures. Erzerum – Roquemaure. Cet après-midi-là, tu en avais eu assez de m'écrire des messages. Sur mon portable, tu étais apparu sous le nom que je t'avais donné : « Emily ». Même déflagration chaque fois. Un bonheur indicible. Sur mes lèvres un délice se glisse, mille souvenirs m'arrivent, celui de ta mère qui mettait des chewing-gums dans les lettres qu'elle nous envoyait au poney-club : « Surprise ! » Dix-huit heures. « Emily ». Je n'avais pas décroché. J'avais renvoyé un texto : « Urgent ? Je ne peux pas te parler, je suis dans une rivière. » J'avais menti. Je ne voulais pas répondre. Pour nos conversations, j'ai toujours eu besoin de temps. Dix-huit heures quinze. « Aucune urgence, la rivière a de la chance. »

*

Ce soir-là, je suis allée me coucher vers une heure. J'ai mis mon portable sur silencieux – la sonnerie de mon téléphone m'a toujours rendue folle. Je me suis installée dans mon lit. J'ai ouvert *Les Hauts de Hurlevent* que je découvrais, à

DES JOURS ENTIERS OÙ L'ON ÉTAIT L'UN À L'AUTRE, L'UN POUR L'AUTRE, ET LE RESTE DU MONDE N'EXISTAIT PAS

presque cinquante ans. Et j'ai fermé les yeux. Il faisait nuit noire dans ma chambre. Deux heures trente. Mon portable s'est allumé. Comme si je l'avais entendu, j'ai ouvert un œil. Un appel de toi. « Emily ». Je n'ai pas décroché. Deux heures trente-cinq. Lumière. Un message vocal. J'ai râlé. J'écouterais plus tard. Deux heures trente-huit. Lumière. Mais qu'est-ce qu'il se passe ? Un SMS cette fois, ta hargne : « Ton bon mari est un affreux, un mec de pouvoir, une marionnette de la grande scène. » J'ai lu. J'ai souri. Je n'ai rien répondu. Deux heures quarante-huit. Lumière. « Allez, viens, K, on dort. » Ce texto-là, je ne l'ai vu que plus tard. À deux heures quarante-huit, je venais de m'endormir, cachée sous le drap.

Le lendemain, quand je me suis réveillée, j'étais toujours dans le noir. Par réflexe, j'ai pris mon portable. Sur mon écran, ce sont les mails que j'ai regardés en premier. J'ai fait défiler les courriels. Dans la barre du haut, en gras, en objet : **Ben est mort**.

À quelle heure, tu dirais ?

C'est comme ça qu'Achille m'a prévenue. Je me souviens de la chambre dans laquelle j'étais. Je me souviens de tout. Du papier peint, de l'intensité du jour qui perçait quand j'ai ouvert les volets. De l'oiseau qui s'est envolé. De la plume qu'il m'a laissée. Je me rappelle la moquette ridicule sur •••

laquelle je me suis effondrée. J'ai pris mon smartphone, j'ai lu le mail, je l'ai effacé. Le silence m'a étranglée. Comme un automate, j'ai penché la tête et recouvert mon œil de ma main droite. Paralysée. De rage. Contre toi. Par le chagrin qui s'abattrait sur moi. Les yeux immobiles sur mon portable, je suis restée assise sur le sol. Une heure ou deux, je crois. Et puis je me suis levée. J'ai tourné dans la pièce. Je n'avais nulle part où aller.

*

J'essaye de repousser la division. Je tente de retarder l'heure du bilan. Si je ne regarde pas, il n'y a pas de cancer. Il n'y a pas d'amputation. Malgré les machines qui clignotent, je

LUMIÈRE VERTE. JE CONVOQUE MA MÉMOIRE. SUR LES PORTRAITS QU'ELLE M'ENVOIE, JE N'APPARAIS NULLE PART

ferme les yeux. Lumière rouge. J'essaye de me souvenir que je suis en vie. Lumière verte. Je convoque ma mémoire. Sur les portraits qu'elle m'envoie, je n'apparais nulle part. Sur la carte mentale que ma conscience dessine, il n'y a que des images de toi. Mon cerveau réagit. C'est curieux les souvenirs. Les miens sont partiels, irréels. Me souvenir de moi, c'est me souvenir de toi. Seule, je n'existe pas. Pour me faire advenir, il me faut te chercher en vie.

Lumière rouge. Des projections m'arrivent comme des hallucinations. Là, tu es minuscule. J'aperçois tes grands cils et tes taches de rousseur. Lumière verte. Tout se mélange. À quatre ans, tu es assis dans l'herbe grillée. Short en jean au genou, débardeur gris, tu fixes l'objectif avec intensité. Tu es seul. On dirait que tu viens de t'arrêter. Tu as dû courir. On devait être en train de jouer. Flash encore. Tu as un tee-shirt à manches longues, rayé rouge et blanc. Tu éclates de rire dans les bras de ta maman. Derrière vous, des amandiers, de la garrigue et des oliviers. Suzanne sourit. Elle t'emprisonne et tu essayes de te dégager. Je l'entends : « Mon p'tit chou. » Je t'imagine : « Mais lâche-moi, Suzanne ! » Lumière verte. Maintenant, tu dois avoir sept ans. Cheveux châtains qui presque bouclaient, dents du bonheur que tu montrais en souriant. Lumière rouge. Les images s'animent. Je te vois marchant dans les rues de Paris. Là, tu es adulte, et tu me prends dans tes bras. Tu me dis que tu mourras avant moi : « Une vie courte mais glorieuse, K ! Ne t'attache pas. » Tu ris. Tu te fous bien de l'abîme dans lequel je suis aujourd'hui. Cette douleur intense, lourde, dense. Cette tristesse qui ronge le corps. Cet affadissement du monde. Cette envie de se tirer une balle.

À quoi a-t-elle bien servi, ma vigilance ? Depuis toujours, j'ai peur qu'on nous sépare, qu'on nous arrache l'un à l'autre. À la piscine, à la récré. En colo, et plus tard dans les soirées. À moto, dans la rue, en voyage. En voiture, la nuit, le jour aussi. Des scénarios violents, je m'en suis fait tout le temps. L'angoisse n'interdit pas le drame.

Cette nuit, dans mon lit d'hôpital, je veille en état d'alerte. Comme quand, un soir, vers dix ou onze ans, j'ai compris que les garçons faisaient leur service militaire et qu'on allait t'y envoyer aussi. Je t'ai imaginé écrasé d'ordres, malheureux, loin de moi. Je redoutais moins l'ennemi de la nation que la violence de la discipline qui allait s'abattre sur toi. Je te voyais t'échappant, rattrapé, emprisonné. Toute la soirée, j'ai tremblé à tes côtés. Dans mon cauchemar, je craignais que tu meures désarmé, sans la force que j'aurais pu t'apporter.

À dix ou onze ans, je te pleurais déjà. Ta mort, j'ai passé ma vie à tenter de nous l'éviter. En pensée : Si tu meurs, je meurs. Depuis l'enfance, nos vies, je les rêve entremêlées. C'est comme ça. Il n'y a rien à expliquer. Ta mort, je la redoutais, mais je savais que tu me l'offrirais.

*

Il est deux heures quarante-huit à l'hôpital. J'ai enfin écouté ton message : « Je sais qu'il est tard. Toutes mes confuses, K. Mais j'ai besoin d'entendre ta voix. » Il est deux heures quarante-huit. Luttant contre l'éveil, mon esprit nous rassemble. L'enfance revient. Seule, tu peuples mon âme.

I

Cellule mère

Les souvenirs se mêlent aux fantasmes et assagissent mes larmes. Le réel se confond avec l'imaginaire. Je ne sais pas si ce sont les drogues ou la suffocation qui me plongent dans cette nuit sans âge. Tout est fidèle et tout est mensonge. Des images de nous se superposent qui ne sont ni tout à fait fausses ni tout à fait vraies. Cet état de confusion me garde sereine. Je ne veux qu'une chose : retenir notre unité. ■

L'INFO EN PLUS

Depuis sa parution, *La Familia grande* a fait l'objet de seize traductions à ce jour : en anglais, allemand, croate, danois, espagnol, grec, hébreu, italien, japonais, néerlandais, norvégien, polonais, russe, serbe, suédois et turc. Quant à *Immortels*, il a été enregistré en livre audio mi-mars, pour une sortie chez Cascades, le label de Média-Participations (date non précisée). La lecture sera assurée par Isabelle Carré, comédienne, actrice et elle-même romancière (lauréate du grand prix RTL-*Lire* 2018 pour *Les Rêveurs*).

PATRICIA REZNIKOV

Les cœurs captifs

Coup de foudre au fond d'une geôle ou amour qui se transforme un jour en enfermement, douleurs de l'exil et rage de vivre, deux romans intrigants semblent se répondre.

Lorsqu'en 1972 à Hanoï, dans la prison de Hóa Lò, la narratrice du premier roman écrit en français de Thuân se retrouve à devoir soigner Andreï Bolkonsky, le héros de *Guerre et Paix*, elle est sidérée. Ce prisonnier américain, jeune officier tombé du ciel au moment de l'offensive des B-52 qui ont bombardé le nord du Vietnam communiste, a des origines russes. La jeune femme a justement étudié la médecine en URSS, le pays frère ! Ils échangent secrètement dans la langue de Pouchkine. Mais leur amour fragile, né dans l'horreur, ne peut s'épanouir. Des années plus tard, alors qu'elle vit désormais en France, elle retrouve sa trace dans un établissement pénitentiaire pour femmes ! Nouvelle sidération. L'ex-prisonnier misérable vit à présent à Brooklyn, avec femme et enfants, et s'est lancé dans la politique. Ayant fui un pays totalitaire, un système familial rigide qui voudrait avant tout la voir mariée, et une famille dysfonctionnelle, la jeune soignante vietnamienne, devenue médecin dans un hôpital parisien, fait la difficile expérience de la liberté, de l'exil. Incapable de faire confiance à autrui – sa mère, mal-aimante, était cynique, ambitieuse et infidèle ; son père, héroïque mais lâche ; sa grand-mère, rigide et haineuse –, elle ouvre pourtant sa porte à des amants. Vinh, le plus marquant, sosie de John Lennon, est voluptueux mais parfois paranoïaque et violent. Dans ses bras, pourtant, indifférente, elle oublie tout. Mais Vinh ne serait-il pas l'enfant inconsolable, retrouvé à Hanoï en 1972, parmi un tas de cadavres, puis adopté par une reporter ?

Dans *B-52 ou celle qui aimait Tolstoï*, Thuân entretien une étrangeté poétique avec des phrases au scalpel. C'est un récit subtil et original sur le glissement, la fuite, le détachement parfois, comme si le prix d'une vie d'immigrée de la guerre s'avérait trop cher à payer et que contre une mémoire tyrannique l'absence à soi était le seul remède. Soignante, la narratrice a du mal à panser sa propre âme et son cœur blessés. Quant au souvenir du « prince » Andreï, leur trop brève étreinte la hante toujours.

> RÉCIT D'UN AMOUR RÊVÉ, PUIS D'UNE DESCENTE AUX ENFERS

Un regard noir magnétique et sidéral, tantôt un air de petite fille, tantôt celui d'un animal sauvage, Hiromi est mystérieuse, insaisissable, secrète. Importante collectionneuse et vendeuse d'art contemporain, elle est différente et pratique une liberté que peu de Japonaises connaissent. Lorsqu'il la rencontre, Florent Dabadie, célibataire endurci, vit depuis dix ans au Japon. Avant lui, elle a connu une vie aventureuse, flamboyante. Envoûté par la jeune femme, il l'apprivoise peu à peu. Parvenu à un âge où il veut construire sa vie, il se lance dans la mission de sauver Hiromi de ses démons. Car Hiromi est hantée par Hiro, un père sulfureux et destructeur, mais extraordinairement cultivé. Au début, c'est l'idylle mais, avec le temps, leur amour devient un fil tendu au-dessus du vide. Hiromi bascule bientôt dans la paranoïa psychoïde et Florent, impuissant, la regarde sombrer. Récit d'un amour rêvé, puis d'une descente aux enfers, beau portrait de femme, *Hiromi* est un roman irrigué de sensibilité féminine et infusé de sincérité douloureuse. On y découvre un Japon vrai et dur où un Occidental peut livrer sa peau aux tatoueurs interdits pour y faire inscrire son amour et sa souffrance. Fascinant. ■

★★★★☆
B-52 OU CELLE QUI AIMAIT TOLSTOÏ
THUÂN
160 P., ACTES SUD, 18 €

★★★☆☆
HIROMI
FLORENT DABADIE
220 P., STOCK, 19,50 €

AUDREY SOVIGNET

ADRIEN BOSC

Chronique d'une gloire avortée

Un premier succès fulgurant, une vie d'errance et de révolte… Tristan Egolf avait tout pour devenir un écrivain culte s'il ne s'était consumé en silence. L'auteur de *Constellation* ressuscite par le menu cette étoile filante des lettres dans un remarquable « roman où tout est vrai ».

PATRICE NORMAND/STOCK

Il y avait, dans les années 1990, un jeune Américain sans le sou, bohème et perché, qui jouait de la guitare sur le pont des Arts à Paris. Il rencontre Marie, la fille de Patrick Modiano, qui devient son amie. Elle tombe sur le manuscrit d'un roman auquel il travaille depuis des lustres, refusé par toutes les maisons d'édition américaines. Son père, pris d'une intuition, le transmet à Gallimard, qui s'enthousiasme. La maison fera même exception pour lui à sa règle de n'éditer que des romans étrangers déjà publiés ou en voie de l'être ! Le livre sort en français en 1998 sous le titre *Le Seigneur des porcheries*. La presse, emballée par l'histoire romantique de l'auteur, compare le texte à la *Conjuration des imbéciles* de John Kennedy Toole… Voilà pour l'aspect conte de fées. La suite est moins glorieuse. Reparti aux États-Unis où *Le Seigneur* est publié par Grove Press, l'écrivain prodige patine. Il vit de petits boulots, se marie, boit beaucoup, s'engage en politique. En 2004, il est arrêté à l'occasion d'une manifestation contre la visite du président Bush, auquel il reproche les tortures dans la prison d'Abu Ghraib – ses camarades et lui ont tenté de reproduire la pyramide de prisonniers humiliés dont les photos avaient fait scandale. Sa vie privée tourne au désastre, son couple explose à la suite d'une dispute violente et son deuxième roman, un ratage terminé à grand-peine, sort dans l'indifférence générale. Il en écrit un troisième, mais il met fin à ses jours avant de le voir publié, le 7 mai 2005, à Lancaster, Pennsylvanie, l'État de sa jeunesse. Il avait 33 ans.

L'HISTOIRE D'UN TYPE QUI RACONTE L'HISTOIRE D'EGOLF

Je n'ai pas encore nommé ce météore : Tristan Egolf. Un nom wagnérien qui procure toujours à ses lecteurs une sorte de frisson nostalgique, mélange d'admiration pour son premier roman, d'incompréhension face à sa chute et de regret à l'idée de son immense talent gâché. Une légende l'environne, comme souvent les artistes au destin fracassé dans son genre. Légende d'autant plus épaisse ici qu'on en sait finalement peu sur son compte, au-delà de l'anecdote mille fois ressassée du pont des Arts. D'où sortait-il ? Quel était son milieu ? Avait-il fait des études ? Qu'est-ce qui l'a conduit à l'écriture ? Pourquoi a-t-il sombré ? Toutes ces questions auraient naturellement pu donner lieu à une biographie. Adrien Bosc a préféré les poser sous la forme d'un roman, où il raconte à la fois l'histoire d'Egolf et l'histoire d'un type qui raconte l'histoire d'Egolf – en l'occurrence, un jeune journaliste du *New Yorker*, Zachary Crane, sympathique

avatar de lui-même. Ce procédé tout simple transforme le livre : affranchi des contraintes du genre biographique, l'auteur peut exploiter son matériau en toute liberté, suivant une forme aguicheuse et variée. Le mot « romanquête » avait fait florès voici quelques années : ressuscitons-le, il convient très bien à cette *Invention de Tristan*, biographie exacte et documentée mais écrite comme un roman, *« un roman où tout est vrai »*, dit Bosc, sauf le narrateur.

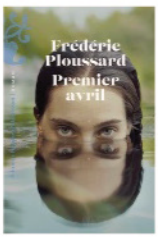
Formé à la rude école du journalisme anglo-saxon, Zachary ne ménage pas sa peine pour reconstituer la vie d'Egolf dans le moindre détail. Il procède par cercles excentriques, en partant du plus accessible – l'œuvre, la presse – puis en dérivant vers le plus secret, le plus intime – sa vie personnelle, son passé familial. À Paris, il interroge ceux qui l'ont connu au temps du *Seigneur des porcheries* : Patrick Modiano, l'éditrice Christine Jordis, son collaborateur Serge Chauvin qui l'accueillirent chez Gallimard. En Amérique, il rencontre Amy Hundley de Grove Press ainsi que l'impénétrable Andrew Wylie, l'agent star à qui Egolf avait confié sa carrière. Il passe ensuite aux amis, aux proches, à la famille, et remonte le cours du temps jusqu'à son grand-père et son père. On découvre à propos de ce dernier des détails improbables, notamment son appartenance, dans les années 1970, à une sorte de secte religieuse installée en Espagne – c'est d'ailleurs là que naîtra Tristan, au milieu d'illuminés en exil. Ce père instable, rêvant d'une carrière de journaliste et d'écrivain, accouchera d'un manuscrit jamais publié, que son fils trimballera toute sa vie dans ses valises. Outre cette étonnante recherche de la « clé » du destin d'Egolf dans l'échec paternel, c'est sa personnalité qui frappe, telle qu'elle ressort des témoignages recueillis par Zachary/Bosc. Les uns se souviennent d'un garçon charmant, lunaire et communicatif, dont chaque lecture publique se transformait en show. Les autres décrivent un angoissé cyclothymique, hanté par les tendances autodestructrices. *« Toute sa vie*, conclut Bosc, *Tristan Egolf aura été tiraillé entre deux visions de l'existence. »* Un vrai personnage de roman, en somme. Je veux dire de « romanquête ». ■ **Bernard Quiriny**

EXTRAIT

★★★★☆
L'INVENTION DE TRISTAN
ADRIEN BOSC
220 P., STOCK, 19,90 €

Pinces avec rires

Le 1er avril, c'était la fête préférée d'Anne, toujours prête à saler le café de son conjoint ce jour-là. Celui-ci n'était jamais en reste. Et cette année, Pierre va s'en donner à cœur joie. Pour lui, pour leurs deux enfants, Achille, 8 ans et Diane, 6 ans. Pour Anne aussi, même si depuis quelques mois, elle n'est plus là. Un cancer foudroyant, malgré un chapelet de traitements et d'établissements. Parent isolé, ancien agent dans un centre pour ados en difficulté, notre homme ressasse les mois d'avant le crabe, puis les mois pendant. *Premier avril* n'est pas une blague, c'est un tombeau en verbes, puis une ode qui raconte comment un combat contre la mort a rendu un amour fou encore plus sublime. Et comment le rire va revenir. Alternant lyrisme pudique et gouaille sans filtre, Frédéric Ploussard varie son humour, et envoie du bois. ■ **Hubert Artus**



★★★☆☆
PREMIER AVRIL
FRÉDÉRIC PLOUSSARD
320 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 20 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Sous le sable

Il faut toujours faire attention au pluriel lorsqu'il ne s'entend pas, comme s'il y avait anguille sous roche. C'est le cas avec le titre du dernier livre d'Arnaud Cathrine, *Roman de plages*, qui pourrait indiquer une fiction légère pour l'été, comme une variation du « roman de gare » vous menant jusqu'à une station balnéaire. Mais il y a ce satané « s », qui opère comme une chausse-trappe – et indique une pluralité de lieux. Et des changements de quotidien. *« Une séparation, ce n'est rien. Et c'est toute une vie. »* C'est ce que constate Raphaël. Sa compagne, Anna, vient de lui demander de quitter leur domicile des Lilas, où ils vivaient depuis vingt ans et où ils ont élevé leur fille Jeanne. Cet écrivain se réfugie donc dans la maison familiale de Préfailles, en Loire-Atlantique, où il entretient sa dépression. Son éditeur lui propose alors de partir au bord de la mer pour retrouver l'inspiration. Raphaël entame ainsi un étrange voyage qui le mènera tour à tour à La Grande-Motte, Arcachon ou Benerville – avant un retour (un adieu ?) à Préfailles. L'occasion d'être toujours dans un univers marin, tout en variant les décors, pour se remémorer son passé et faire différentes rencontres, selon les lois du hasard. Comme on s'en doute – surtout si l'on a déjà lu des ouvrages d'Arnaud Cathrine – *Roman de plages* repose moins sur une intrigue que sur une atmosphère, une petite musique tout en retenue, très universelle. Et nous rappelle que l'existence humaine est comme le sable, à la plage. *« Celles et ceux qu'on a vus la veille ne seront pas forcément là. Ce qu'on y a fait la veille n'a plus cours. Ce qui s'y écrira sera une fois encore éphémère et précieux parce que voué au même destin que le château de sable dont on ne peut faire qu'une chose : s'en rappeler. »*

★★★☆☆
ROMAN DE PLAGES
ARNAUD CATHRINE
256 P., FLAMMARION, 21 €

MATSAS/LEEXTRA/ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON – AUDREY SOVIGNET

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

ARMURES
STÉPHANIE HOCHET
224 P., RIVAGES, 20 €

Et si Jeanne d'Arc avait douté de ses voix ? Voilà l'un des partis pris romanesques de Stéphanie Hochet dans son passionnant portrait de la pucelle d'Orléans. D'une plume aérienne et tranchante comme le fil d'une épée, l'autrice commence par narrer l'ascension de Jeanne, les étapes de validation de sa prophétie aux yeux du monde. Les pages consacrées à Gilles de Rais, tiraillé entre sa perversité légendaire et son amour pieux pour Jeanne, relèvent de l'alchimie. Familière des terres du tueur en série, la romancière dresse en miroir, avec un humour très noir, le portrait de sa propre famille hautement toxique, et interroge la nature même de la sainteté. Après *William*, elle confirme avec *Armures* son talent sans pareil pour imbriquer l'Histoire et l'intime. **S.B.**

LE PAIN DES FRANÇAIS
XAVIER LE CLERC
144 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

Le Pain des Français **débute par une scène dans les années 1980 : un boulanger refuse de vendre son pain aux *« bougnoules »*. Il est ensuite question de sales mots (*« bicots »*, *« ratons »*), puis de prénoms : Zahia, mère du romancier, et surtout Zohra, la seule invention du livre. Un personnage imaginé par l'écrivain, au cours d'une déambulation au musée de l'Homme. Celui qui recela une macabre collection de restes mortuaires de peuples colonisés. Dont les crânes d'Algériens sacrifiés par les corps expéditionnaires français en 1849. Xavier Le Clerc a pu en voir certains, rangés et numérotés. Dont celui d'une enfant de 7 ans, Kabyle comme lui, qu'il baptise Zohra. Elle est son miroir, et le nôtre, pour faire travail de mémoire postcoloniale.** **H.A.**

DOMINIQUE FORTIER

Ce que le deuil sème

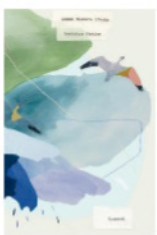
Esquissant le portrait de son père disparu, la Québécoise se souvient d'un homme qui lui a enseigné *« que la vie est brève et la mort, longue »*.

Jusqu'au bas Moyen Âge, la couleur bleue n'existait pas. « *La mer était blanche, verte ou noire, le ciel noir, vert ou blanc.* » Sur une plage du Maine, une femme se promène, avec au ventre la peur de se noyer. Pas dans cette mer, dont elle interroge la couleur, mais dans la « *vaine colère* » qui l'habite depuis la mort de son père. Dans ce récit écrit au fil des émotions et des souvenirs suscités par ce deuil, Dominique Fortier esquisse le portrait d'un homme, enseignant puis bibliothécaire, ayant consacré sa vie aux livres, mais n'ayant jamais voulu prendre la plume pour se raconter. L'écriture aurait-elle soulagé sa douleur d'avoir perdu son propre père, à 12 ans, une douleur transmise à sa fille dont l'enfance ne fut jamais insouciante ? Plutôt que de considérer l'écriture comme un « *remède* » ou un « *antidote* » à d'anciennes blessures, Dominique Fortier préfère y lire « *la trace de blessures plus vieilles encore* », dont le souvenir ne nous fait plus souffrir mais qui, inconsciemment, nous constituent, et rejaillissent sous des formes parfois inattendues. À l'écoute d'une publicité, par exemple, pour une entreprise de réparation. « *Y a-t-il quelque chose de cassé chez vous ?* » demande la voix à la radio. « *Moi* », répond spontanément la narratrice. Ou face à la remarque d'un journaliste l'accusant « *de faire de la littérature de catastrophe* », auquel elle aurait aimé répondre que « *ce ne sont pas les tragédies qui depuis toujours* [la] *fascinent* », mais « *ceux qui y survivent* ».

L'INFLUENCE DES MARÉES

Qu'elle convoque Emily Dickinson dans le somptueux diptyque formé par *Les Villes de papier* et *Les Ombres blanches* (2020, 2023) ou son père disparu, Dominique Fortier nous parle avant tout d'écriture et de la façon dont cette forme d'expression prolonge et enrichit nos vies. « *La littérature, écrivait Fernando Pessoa, est la preuve que la vie ne suffit pas. C'est une sorte d'ailleurs absolu, qui n'existe que par ce caractère d'altérité par rapport au présent et au réel auxquels nous sommes enchaînés.* » Composé de courts chapitres se répondant dans un fascinant jeu d'échos, *Quand viendra l'aube* invite, à travers l'évocation d'une montre retrouvée, de l'influence des marées ou d'un poème de Ronsard, à cueillir « *dès aujourd'hui les roses de la vie* » sans craindre les lendemains. Un récit intime d'une grâce infinie, qui aide à surmonter les épreuves qui percutent nos existences. ■

Laëtitia Favro

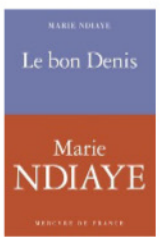


★★★★☆
QUAND VIENDRA L'AUBE
DOMINIQUE FORTIER
180 P., GRASSET, 16 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 AVRIL.

CARL LESSARD/GRASSET

Survivances du père

Vingt ans après *Autoportrait en vert*, sur la figure maternelle, Marie NDiaye signe une quête du père absent en quatre parties, illustrées de photos personnelles. Dans la première, une femme veillant sa mère démente et son mari dépressif s'obsède pour « *le bon Denis* », l'ancien compagnon de celle-ci qui fut, brièvement, un père de substitution. Dans la deuxième, l'écrivaine entrelace les récits des enfances de sa mère (en France) et de son père (au Sénégal), tous deux sauvés par l'école. Dans la troisième, elle énumère ce qu'elle a « *toujours cru* » et « *jamais pensé* » à propos de ce père, notamment le racisme subi en France, y compris de la part de ses beaux-parents qui l'appelaient « Denis », car « *c'est plus simple* ». Dans la dernière, une jeune fille arrive en Amérique pour rencontrer le père qu'elle n'a jamais connu. Là, elle fait la connaissance d'un frère, prénommé Denis. « *Il ne veut pas de nous le pauvre homme, nous sommes libres* », s'exclament-ils lorsque le père ne les reconnaît pas. Peu importe qu'il s'agisse de réel ou de fiction, d'un récit ou d'une pièce de théâtre en quatre actes. Chez Marie NDiaye, nous sommes toujours et avant tout dans une langue – chantournée, profonde, riche –, qui saisit dans ses filets les peurs et les désirs des personnages. ■ **Gladys Marivat**



★★★★☆
LE BON DENIS
MARIE NDIAYE
136 P., MERCURE DE FRANCE, 18,50 €

Entre chant et loup

Il y a dix ans, l'année de l'attentat contre *Charlie Hebdo* dont elle est une survivante, Sigolène Vinson publiait deux romans (qui avaient donc été écrits avant) : *Le Caillou*, revendiqué « éco-poétique », et *Courir après les ombres*, plus politique. Ce *Butor étoilé* fait un peu suite au premier, ainsi qu'à *La Palourde* (2023), et ici tout le monde court bel et bien après les ombres. Et d'abord, celle de Dedou, jeune ado de 15 ans qui a disparu. Un loup rôde dans le coin, le temps presse. Dès lors, une cinquantaine de villageois sont lancés à sa recherche à travers les bois et l'étang environnants. Parmi eux, Sylvie, la narratrice, s'immerge, se fond dans les lieux, guettant nuit et jour le chant d'un oiseau rare : le butor étoilé. Car si cet échassier « *était de retour sur les rives de l'étang, cela signifiait que le monde tournait encore rond* ». Elle nous raconte cette attente, elle dit les corneilles, les couleuvres d'Esculape à la livrée cuivrée, les méduses, les syngnathes, les luscinioles. Et elle écrit des lettres à un homme. Le problème étant que le courrier arrive à la mauvaise adresse, mais la bonne nouvelle est que c'est là un fil d'émotion de ce livre aussi sentimental que naturaliste, abstrait et précis. Bel et bien vivant. ■ **Hubert Artus**

★★★☆☆
LE BUTOR ÉTOILÉ
SIGOLÈNE VINSON
192 P., LE TRIPODE, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ÉRIC FOTTORINO

Écrire le même livre sans toutefois se répéter : voilà la magie des grands de la veine autobiographique, à l'image de Patrick Modiano. Citant ce dernier en exergue de ce roman aussi évocateur que bouleversant, Éric Fottorino poursuit sa quête de *« traduction du silence »* autour de ses origines. Né de père inconnu, *« marocain, tunisien, ou parfois d'Algérie, selon les humeurs de [sa] mère »*, le narrateur de ces *Gens sensibles* raconte un accouchement d'un autre type, celui de son premier roman, cette période suspendue entre la validation du texte et sa parution. Trente ans plus tard, il se souvient d'un monde révolu de la république des lettres. Grâce lui est rendu par la virtuosité du style. Sa charmante accoucheuse – ou plutôt son éditrice –, un animal littéraire intransigeant, s'est juré de révéler son talent à la face du monde, non sans une forme d'emprise. Car à travers ce « couple », c'est bien du rapport auteur/éditeur que parle Éric Fottorino, de ce lien passionnel et exclusif dont rêverait tout écrivain – le fantasme d'être l'élu dans un *« harem »* d'auteurs. Avec Saïd, l'écrivain phare de la maison, ils forment un ménage à trois. Menacé de fatwas, ce Kabyle reconnaît dans les traits du narrateur l'un des siens. L'occasion d'un hommage vibrant à une cohorte d'intellectuels assassinés par les islamistes ou le régime algérien. Dans le contexte de l'actualité internationale que nous traversons, difficile de ne pas penser à Boualem Sansal et à tous ceux qui, aujourd'hui encore, écrivent sous la menace. **Simon Bentolila**

★★★★☆
DES GENS SENSIBLES
ÉRIC FOTTORINO
160 P., GALLIMARD, 18 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – SANDRA SUMÉRIAN/LE TRIPODE

AGNÈS VANNOUVONG ▪ PIERRE MÉROT

Faire durer le plaisir

Donner après quelques années une suite à un succès précédent, voici ce que deux romans viennent illustrer ici. La réussite est-elle au rendez-vous?

Lorsqu'une œuvre autofictionnelle marque son époque, on peut comprendre qu'un auteur ait envie de se lancer dans un prolongement de celle-ci, des années plus tard. Avec, évidemment, le travail du temps qui fait changer non seulement l'époque mais aussi le ton, les personnages.

Ainsi, en 2013, Agnès Vannouvong signait le remarqué (et réussi) *Après l'amour*, récit d'une errance amoureuse après que la narratrice s'était séparée de la femme de sa vie. Dans *Après l'amour, encore*, son alter ego écrivaine et désormais quadragénaire, déplorant toujours une vie sentimentale en berne, essaie une application de rencontres entre filles. Si elle y puise des anecdotes à rapporter, l'amour, le vrai, l'attend peut-être là où l'on trouve aussi toute bonne « *collection (de vêtements) chic minimaliste à prix doux* »: au Monoprix de Saint-Germain-des-Prés. L'accumulation des marques et codes branchés prête ici plutôt à sourire et le tempo rapide de la narration lui confère une certaine ardeur.

Reste que le roman peine à se démarquer de ses semblables sur la forme (« *Elle m'adresse un sourire qui pourrait réchauffer un glacier en Antarctique* ») comme sur le fond (« *La vie est un point d'équilibre qu'il est difficile d'atteindre* »). Pas désagréable, mais un peu rageant.

Il n'est pas certain que Pierre Mérot fréquente les mêmes bars qu'Agnès Vannouvong, si l'on en croit son roman le plus célèbre, *Mammifères* – prix de Flore en 2003, réédité chez Rivages Poche. Plus de vingt ans plus tard, on retrouve son personnage phare: l'oncle. Mais ce paresseux pathologique « *prévient d'emblée les buveurs, les dépressifs, les obsédés sexuels, les cyniques, les pessimistes, les écorchés, les ratés en tout genre et de tout* […]: *il a vieilli, il est devenu grave et plein d'humanité touchante* ». Notre homme vient d'enterrer sa mère – ce qui nous vaut dès les premières pages de *Mammifères II* une scène d'anthologie. On suivra alors les péripéties de notre antihéros, entre un placement en Ehpad pour son père, des déboires immobiliers pour lui, des soucis érectiles qui se combinent à son quotidien au lycée Stéphanie-de-Monaco ou sa découverte de Tinder – il faut dire son ancienne compagne philippine est partie… Bref, ça ne va pas fort, et c'est tant mieux pour le lecteur. Car le style de Mérot, drôle et désespéré, n'est jamais aussi brillant que lorsque rien ne va pour son alter ego. Preuve que le malheur des uns… ■

Jean Hurtin et Baptiste Liger

★★☆☆☆
APRÈS L'AMOUR, ENCORE
AGNÈS VANNOUVONG
176 P., MERCURE DE FRANCE, 18,50 €

★★★★☆
MAMMIFÈRES II
PIERRE MÉROT
224 P., RIVAGES, 21 €

Quand la tech monte à la tête

Peu de temps après l'annonce d'une nouvelle adaptation d'*American Psycho* à la sauce Luca Guadagnino, Paul Monterey donne à lire un premier roman dérangeant dont émerge un Patrick Bateman 2.0. Fini le corps sculpté et les costumes Gucci ajustés du psychopathe roi des yuppies façonné par Bret Easton Ellis en 1991. À l'heure d'Elon Musk et de Mark Zuckerberg, le monstre de *La Condition artificielle* s'incarne désormais dans la figure du démiurge dérangé de la tech. Arnaud Rivelle de la Chausse, fils unique d'une noblesse sur la fin, bête associable et frustrée, virtuose de l'intelligence artificielle, a confectionné un programme tout-puissant appelé « *Le Général* ». En un clic, il est capable d'envoyer son armée numérique à l'assaut de n'importe qui pour traquer ses secrets et influencer ses choix. Une prouesse technologique qui devait l'aider à changer le monde, mais notre génie est avant tout un gros pervers et, lorsqu'il croise la route d'une jeune Coréenne aux formes avantageuses, la tentation est trop forte de tester le pouvoir de sa création. Cynisme cinglant, nihilisme furieux et pulsions scabreuses, bienvenue dans l'esprit détraqué d'un antihéros affreux, sale et méchant. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LA CONDITION ARTIFICIELLE
PAUL MONTEREY
256 P., LE CHERCHE MIDI, 20,50 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - DR/RIVAGES

ÉRIC FAYE

Chic planète

Prenons de la hauteur avec ce roman d'espionnage à grand spectacle, où l'Univers est au centre des intrigues.

Mais qu'est-ce que ces apparitions dans le ciel russe, qui désactivent les silos des missiles ? Que sait-on de cette prostituée de luxe en cheville avec des gradés russes qui ont pu la mettre au courant malgré eux ? Et qu'en pensent derrière leurs télescopes les astrophysiciens américains, toujours à l'affût de nouveaux objets stellaires, voire d'ovnis ? On savait qu'Éric Faye était un écrivain touche-à-tout, mais il arrive encore à nous surprendre avec ce *Cinquième Diamant*, mix de roman scientifique et de récit d'espionnage sur le thème de la vie extraterrestre et des mystères du cosmos. Les moyens qu'il déploie sont inattendus, à grand spectacle, américains en un sens : plusieurs points de vue, plusieurs histoires entrelacées, des séquences inaugurales situées dans l'Oural et en Suisse, avant que l'intrigue se focalise dans la seconde moitié sur un couple d'astronomes de Boston, spécialistes d'exobiologie (la possibilité de formes de vie ailleurs dans l'Univers). Tout l'art du romancier consiste alors à traiter ses vastes sujets sans négliger de donner de la chair à ses héros, à tenir le milieu entre les orbites cosmiques et les trajectoires individuelles, l'infiniment grand et l'infiniment humain. C'est tout à fait prenant, avec des pages sur les secrets du Pentagone qui donnent envie de virer complotiste (ou de revisionner *X-Files*). Quant à l'ouverture finale sur la sonde vers Proxima du Centaure, elle réduit les projets martiens d'Elon Musk au rang de visite à des voisins. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
LE CINQUIÈME DIAMANT
ÉRIC FAYE
352 P., SEUIL, 21 €

De cendres et d'amitié

En sondant la pensée d'Estelle Zhong Mengual, de Wendell Berry ou encore de l'esprit pictural du XV^e^ siècle en Europe du Nord, Cécile Bartholomeeusen pense la mort pour entrevoir la vie. Son premier roman, *À nos ardeurs*, retrace l'attachement intense que la narratrice porte à sa défunte amie. De l'enfance à l'âge adulte, elle dresse le portrait d'une femme engagée dans les luttes écologiques, aspirant à être utile au monde auquel elle tient. À l'aube de sa trentième année, et désemparée face au destin planétaire, elle met fin à ses jours. Porté par une poésie saisissante (« *Tes mystères me donnent le choix, chaque jour, du clair ou de l'obscur* »), le texte de l'écrivaine bruxelloise ausculte la philosophie du deuil, les écueils de la résilience et l'amitié qui ne succombe pas au trépas. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
À NOS ARDEURS
CÉCILE BARTHOLOMEEUSEN
176 P., LES AVRILS, 19 €

ASTRID DI CROLALANZA/SEUIL

3 POCHES EN PLUS

★★★★★
RAPATRIEMENT
ÈVE GUERRA
198 P., POCKET, 8 €

Après le décès de son père dans un mystérieux accident de travail au Congo, la jeune Annabella se voit privée de sa dépouille. Pour tenter de la faire rapatrier, elle devra affronter une cabale administrative. Ève Guerra nous donne à lire de sublimes pages sur l'enfance opaque d'Annabella, la double culture, la violence, le mensonge, mais aussi sur la vocation d'écrivain. Un prix Goncourt du premier roman 2024 amplement mérité. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
TOPOGRAPHIE DE LA TERREUR
RÉGIS DESCOTT
312 P., ARCHIPOCHE, 8,95 €

Dans le Berlin de 1943, ce polar implacable suit un commissaire de la Kripo. N'ayant pas adhéré au NSDAP, il est tiraillé entre une enquête sur le meurtre d'un psychiatre nazi retrouvé mutilé et la nécessité de protéger Flora, une femme juive enceinte de lui. Tandis que le programme Aktion T4 d'extermination des handicapés et les rafles s'intensifient, chaque pas dans cette ville rongée par la peur menace de le trahir. Un roman sombre et haletant, porté par une documentation rigoureuse. **S.B.**

★★★☆☆
LES SUPPLICIÉES D'APPOIGNY
SABRINA CHAMPENOIS
208 P., 10/18, 8 €

Dans la série des disparues de l'Yonne, l'affaire des suppliciés d'Appoigny reste l'une des plus énigmatiques : deux jeunes femmes séquestrées et suppliciées sexuellement par un couple. Une liste disparaît pendant la procédure : elle contiendrait des noms de notables qui auraient abusé des victimes. Dans ce récit haletant, Sabrina Champenois éclaire avec brio cette succession de rebondissements diaboliques et pointe le système régional qui a permis ces crimes visant les plus vulnérables. **S.B.**

YÔKO OGAWA

Comédies inhumaines

Énigmatique et obsédante, l'œuvre de l'écrivaine japonaise explore la difficulté d'être au monde. En huit nouvelles ciselées, elle met en scène des personnages victimes ou bourreaux, emprisonnés dans un même théâtre de la cruauté.

ULF ANDERSEN/ACTES SUD

Elle est une virtuose du malaise mis en prose. Depuis la parution de ses premiers écrits à l'aube des années 1990, l'écrivaine japonaise Yôko Ogawa récidive, au fil de ses nouvelles et romans, dans l'art de suffoquer un lecteur captif de sa plume poétique et clinique. Souvent en marge de la société, prisonniers d'obsessions, de déviances ou d'univers mentaux torturés, ses personnages sont autant d'ombres errantes traversant son œuvre, tels les *yurei* des estampes de fantômes japonaises. Les lecteurs d'*Hôtel Iris* (2002) restent ainsi hantés par l'histoire de Mari, jeune réceptionniste s'ennuyant dans l'hôtel tenu par sa mère, qui, fascinée par un élégant vieillard, s'enferme avec lui dans une relation sadomasochiste. « *Me noyer dans le désir physique me permet de vérifier que je suis toujours là* », reconnaît l'homme sans nom, phrase qu'aurait tout aussi bien pu prononcer sa victime consentante, réduite à n'être qu'un « *bloc de chair* », préférant l'avilissement. Dans *Instantanés d'Ambre* (2018), son avant-dernier roman traduit en français, le lecteur remontait le fil des souvenirs de M. Amber jusqu'à son enfance séquestrée, après que sa mère, traumatisée par le décès de sa benjamine, avait décidé d'enfermer ses trois autres enfants dans une villa au vaste jardin, entourée de murs infranchissables.

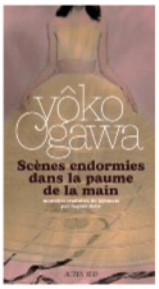
Les nouvelles composant les *Scènes endormies dans la paume de la main* sont d'une même étoffe : délicate, laissant apparaître quelques déchirures. Sempiternellement vêtue de jupes aux motifs floraux, l'une de leurs héroïnes est surnommée « Jupe-à-fleurs ». Au début de la nouvelle, le gardien de son immeuble la découvre inanimée sur son lit. Ce qui le choque, ce n'est pas tant le corps sans vie que la « *masse* » agglutinée entre le parquet et le sommier, composée de « *strates ondoyantes* » dégageant une « *odeur oppressante, sinistrement lugubre* ». « *Si le corps avait été trouvé quarante-huit ou soixante-douze heures plus tard, peut-être aurait-il dégagé un effluve semblable, se dit-il. La seule chose qui ne faisait aucun doute était que cette accumulation s'était faite sur une très longue période.* » Pendant des années en effet, la discrète Jupe-à-fleurs avait attendu, à l'entrée des artistes, les comédiens quittant la scène pour obtenir d'eux un autographe. Elle n'assistait jamais aux représentations mais accumulait (pathologie récurrente chez les personnages d'Ogawa) les programmes

dédicacés, rangés sous son lit, les étalant parfois sur le sol de son appartement. « *Il lui semblait alors que les signatures éparses se parlaient les unes aux autres* », animant le quotidien solitaire de cette employée de laboratoire à laquelle personne ne prêtait jamais attention.

DES EXISTENCES À L'ÉTRANGETÉ FAMILIÈRE

L'art dramatique, la scène, l'univers théâtral lient les huit « scènes » de ce troublant recueil. Si la première, qui raconte l'échange épistolaire entre une fillette, fascinée par la sylphide qu'elle a vue dans un spectacle, et une couseuse se faisant passer dans ses réponses pour la sylphide en question, semble très innocente, le sentiment de malaise s'accentue ensuite, nouvelle après nouvelle. « La comédienne décorative » raconte ainsi comment une dame de compagnie se laisse enfermer dans l'élégante demeure du « *vieux N.* », et plus précisément dans le petit théâtre qu'il a fait construire entre ses murs, sur la scène duquel la jeune femme n'est pas censée jouer la comédie mais simplement vivre, évoluer sous les yeux de son hôte. Gagnée par la mélancolie, la « *comédienne décorative* » évite, à la nuit tombée, de s'endormir face aux fauteuils du public, craignant de sombrer dans la folie. « *Ils formaient une masse sombre. En concentrant mon attention, je distinguais vaguement leurs contours dans la lumière qui filtrait de ma lampe de chevet. À mes yeux, c'étaient des pierres tombales.* »

Née en 1962 à Okayama, Yôko Ogawa s'inscrit dans la lignée de Yasunari Kawabata, Prix Nobel de littérature 1968, dont elle a fait sienne la devise : « *Il est plus facile d'entrer dans le monde des démons que dans celui des choses réelles.* » Marginaux, inadaptés ou simplement en décalage avec la société, ses personnages paraissent ne pas faire corps avec le monde matériel, une impression renforcée par la plume vaporeuse de l'écrivaine, se refusant à suivre une trame linéaire. Exprimant l'étrangeté familière de nos existences, les violences sous-jacentes de nos sociétés contemporaines et les exutoires mis en place pour y survivre, l'œuvre de Yôko Ogawa se révèle aussi fascinante qu'inépuisable, entêtante au point d'avoir, à son tour, envie de s'y enfermer. ■ **Laëtitia Favro**



EXTRAIT

★★★★☆
SCÈNES ENDORMIES DANS LA PAUME DE LA MAIN
YÔKO OGAWA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR SOPHIE RÈFLE, 272 P., ACTES SUD, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Vertiges d'une séparation

Vera vient de quitter le foyer conjugal en catastrophe. L'ambiance était délétère, la violence guettait. « *Chacun de nous a fait ressortir le pire de l'autre. Nous nous sommes entraînés mutuellement dans un froid marécage.* » Installée chez son père avec ses filles, elle se demande quoi faire maintenant. Redonner une chance à son mari ? Retourner dans les bras d'un amour de jeunesse ? Se lâcher et jouir de la vie, quitte à perdre le contrôle ? Elle raconte ces mois d'errance parmi les ruines dans un monologue dense, percutant, qui recrée son désarroi, son impression d'être sous l'eau, cherchant à *Respirer à fond*, titre de ce remarquable premier roman sur le couple, la violence et le trauma du divorce, comparé par la critique hongroise aux *Scènes de la vie conjugale* de Bergman. ■ **Bernard Quiriny**

★★★★☆
RESPIRER À FOND (MÉLY LEVEGŐ)
RITA HALÁSZ
TRADUIT DU HONGROIS PAR CHANTAL PHILIPPE, 208 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 19 €

PETER MATE/BOURGOIS ÉDITIONS – AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

À l'ouest, du nouveau !

Comme le savent les lecteurs de *Soie* et de *Novecento : pianiste*, l'Italien Alessandro Baricco écrit des romans qui ne ressemblent à aucun autre, par ses phrases où la musique compte autant que le sens, et par sa façon de tourner toute narration vers la philosophie. Le but : créer de somptueuses paraboles postmodernes qui vous hantent à jamais (*Océan mer*). Le risque : sombrer dans le kitsch grandiloquent (*Homère, Iliade*). Cela n'arrive pas dans *Abel*, où il retourne sur un terrain qu'il connaît par cœur pour l'avoir inventé dans *City* : celui du « *western métaphysique* » où cow-boys, Indiens, saloons et chevaux sont mis au service d'une poésie qui cherche à dire une vérité profonde. Nous voilà donc avec Abel, pistoléro formé par un maître aveugle pour qui tirer sur les gens est une opération mystique, « *une manière d'exister dramatique et rare* ». Abel nous parle d'une petite ville minière désertée depuis que les Indiens se sont mis à hanter ses habitants. D'une chevauchée, à 11 ans, sous la tempête. De ses frères aux prénoms bibliques, David le pasteur, Samuel le banquier, Josuah dont la folie émerge périodiquement. De leur sœur Lilith, qui voit l'avenir, et de leur mère voleuse de chevaux qu'il faut sauver de la pendaison… Il livre tout cela dans un désordre qui a ses raisons – une réfutation de notre vision du temps comme d'un continuum, soutenue par la pensée indienne et celle de Hume. Son roman se lit comme on remonte une rivière limpide, semée de scintillements poétiques, où vous attend à chaque méandre une nouvelle aventure à méditer, et qui prend sa source dans une montagne de classiques de la pensée et des films de cow-boys. De là son goût unique.

★★★★☆
ABEL. UN WESTERN MÉTAPHYSIQUE (ABEL)
ALESSANDRO BARICCO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CAILLAT, 160 P., GALLIMARD, 20,50 €

DEBORAH LEVY

La pianiste et son double

D'Athènes à Paris, puis à Londres, une jeune virtuose en quête d'elle-même trouve en une inconnue rencontrée au hasard d'une déambulation l'occasion de se réinventer.

De son huitième roman, Deborah Levy dit qu'il parle non pas « *de trouver une identité, mais de la perdre* ». Comme une manière de rompre avec « *la même rengaine* » du vieux monde et de nous déplacer, telle la danseuse Isadora Duncan, « *vers le haut et l'extérieur* ». Ainsi, si Elsa M. Anderson, pianiste virtuose de 34 ans, a perdu pied lors d'un concert à Vienne, ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Nous sommes en sortie de confinement et l'héroïne de Levy s'est enfuie à Athènes. En plein marché aux puces, la mélodie refoulée qui a passé sous ses doigts à la place du Concerto pour piano n° 2 de Rachmaninov trouve un écho dans la vue d'une femme qui pourrait bien être son « *double psychique* ». Qui est-elle ? Alors qu'Elsa poursuit son voyage à Paris puis à Londres, la voix et la présence fugace de cette femme la poursuivent, « *tu esquives ta propre histoire* » ; les mots produisent des sons, des images se répondent. S'ouvre un espace où il devient possible à Elsa de s'interroger sur cette mère qui l'a abandonnée enfant et sur sa relation avec Arthur, ce professeur mentor qui l'a recueillie. Plutôt agité et peuplé, *Bleu d'août* nous plonge dans une ambiance particulière, qui nous égare un peu. À cette géniale saugrenuité qu'on lui connaît, l'autrice anglaise mélange l'anxiété ressentie pendant la pandémie de covid (qu'elle apaisait en écoutant de la musique classique et en regardant des vidéos d'Isadora Duncan). Si l'on n'est pas rétif, on n'est pas totalement absorbé non plus. ■

Juliette Savard

★★★☆☆
BLEU D'AOÛT (AUGUST BLUE)
DEBORAH LEVY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CÉLINE LEROY, 208 P., SOUS-SOL, 21,50 €

Des nouvelles bienvenues

La réalité se porte mal : Etgar Keret est bien placé pour le savoir et l'écrire, lui qui devait rendre son dernier recueil de nouvelles (un ouvrage, raconte-t-il, déjà marqué par le covid et la perte de sa mère) le 8 octobre 2023. « *Je pense que les histoires sont bonnes* », disait-il à sa femme à la veille de l'attaque du Hamas contre Israël, « *mais il y a quelque chose qui cloche : je montre une image du monde trop sinistre, trop pessimiste, trop sombre* ». T'inquiète, Etgar. Ou plutôt si, inquiète-toi, car tu n'as pas ton pareil pour ça. La solitude, la guerre, la finitude… Le vaillant novelliste ne recule devant aucun sujet pour dire l'absurdité de son temps et les stratégies parfois surréelles mises en place pour la circonvenir. Réalités parallèles (« Un monde sans perche à selfie »), drame itératif (« Correction automatique », qui donne son titre au recueil), société du spectacle (« Des idées chocs sur des sujets brûlants »)… Ses fabulettes sont des lucioles voletant dans la nuit enténébrée et Dieu opine, compréhensif mais décontenancé. « *Ce serait sympa, un peu de lumière.* » C'est pas toi qui décides. ■

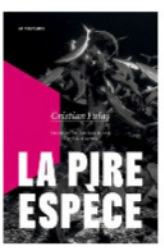
Fabrice Colin

★★★★☆
CORRECTION AUTOMATIQUE
ETGAR KERET
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR ROSIE PINHAS-DELPUECH, 208 P., L'OLIVIER, 22,50 €

À la soupe roumaine

Chef du parti au pouvoir en Roumanie, Miron est sur le point d'être condamné à de la prison ferme. Son bras droit, Victor, sait parfaitement de quoi il retourne : membres d'une même oligarchie, leurs adversaires politiques souhaitent l'alternance pour profiter à leur tour de prébendes et privilèges sans remettre en question l'ordre social. Dans *La Pire Espèce*, Cristian Fulaș suit Victor tout au long d'une journée où son monde vacille, dressant une galerie de portraits féroce des potentats roumains d'aujourd'hui, souvent déjà en place sous Ceaușescu, et de leurs serviles obligés, dont la presse et le milieu littéraire de Bucarest. On rira d'autant plus jaune de ce tour de force qu'on y reconnaîtra ses propres – et si banals – travers et sombres appétits. ■

Antoine Faure



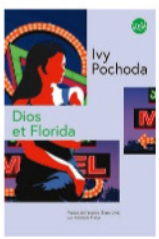
★★★★☆
LA PIRE ESPÈCE (SPECII)
CRISTIAN FULAȘ
TRADUIT DU ROUMAIN PAR FLORICA ET JEAN-LOUIS COURRIOL 440 P., LA PEUPLADE, 24 €

SHEILA BURNETT/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

De la violence au féminin

Deux ans après *Ces femmes-là*, enquête sur des meurtres de prostituées dans les ruelles sordides de Los Angeles, Ivy Pochoda continue dans *Dios et Florida* à creuser son sujet de prédilection : la violence. Celle qui s'exerce sur les femmes, mais aussi celle qu'elles exercent. « *Au fond de nous, on porte tous la même rage. C'est juste qu'on la laisse pas sortir de la même façon* », affirme Kace, dans le prologue du roman. Kace inaugure ce récit de l'échappée sanglante de deux femmes, Dios et Florida, en commençant là où elle a fini : « *à sept heures de route, à seulement quelques kilomètres de l'océan* ». Dans leur prison en Arizona, Dios et Florida ont été impliquées dans le meurtre d'une codétenue. Libérées par anticipation grâce à la pandémie, elles prennent la route. Un nouveau meurtre sur leur chemin amène une enquêtrice de Los Angeles, Lobos, à se lancer à leurs trousses. Ivy Pochoda construit son intrigue en superposant les points de vue et les voix – des policiers, des détenues, de Dios et de Florida – dans des dialogues ou des monologues intérieurs. Tous interrogent la violence dont les femmes sont capables. La polyphonie impose un rythme étrange, tantôt lent, tantôt saccadé, à ce nouveau western aux ambitions philosophiques. ■

Gladys Marivat



★★★☆☆
DIOS ET FLORIDA (SING HER DOWN)
IVY POCHODA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ADÉLAÏDE PRALON, 336 P., GLOBE, 23 €

Illusion tragique

James Joyce, Virginia Woolf, James Baldwin : il suffit d'égrener les dernières traductions de Marie Darrieussecq pour savoir que la romancière ne se prête pas à l'exercice avec n'importe qui. Alors forcément, voir son nom associé au premier roman d'une jeune écrivaine britannique éveillait en nous une curiosité. Quelques pages à peine et l'on comprend ce qui l'a guidée. *Je suis fan* pose brutalement la question des rapports de domination entre les sexes, il raconte ce désir qui vous ronge, cette envie d'appartenir sans pour autant se renier, et pointe du doigt les illusions avec lesquelles on aime se bercer. Une jeune femme de 30 ans voit sa vie régie par deux obsessions. Une pour l'homme avec qui elle rêve de partager sa vie, un artiste en vogue qu'elle adule ; une autre pour celle qui entretient une relation avec lui, sorte d'influenceuse WASP aussi futile que fortunée. À travers les écrans, dans les entrailles des réseaux sociaux, elle scrolle et scrute, espérant une ouverture. Avec des phrases cinglantes comme des coups de fusil, Sheena Patel fait le récit dérangeant d'une fuite en avant, bien loin du réel. Avec *Je suis fan*, elle rend un hommage cynique à toutes ces histoires d'amour qu'on s'est racontées sans jamais les vivre. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
JE SUIS FAN (I'M A FAN)
SHEENA PATEL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARIE DARRIEUSSECQ, 272 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 22,50 €. EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

MARIA KANVESKAYA/GLOBE – SALAM ZAIED/GALLIMARD

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LÈVRES ROUGES, LANGUE VERTE
MO YAN
478 P., POINTS, 10,20 €

Comment est-on perçu quand on revient dans sa campagne natale auréolé d'une carrière d'écrivain à succès ? En onze nouvelles, le Nobel de littérature Mo Yan nous replonge dans le microcosme de la Chine rurale, version contemporaine. Un homme revient chez sa femme trente-cinq ans après l'avoir quittée, d'anciens ouvriers trouvent des avantages au complexe de bain qui a remplacé leur usine… Mais si les apparences ont changé, et si les racontars circulent maintenant sur internet, la société demeure tenue par des hiérarchies et des valeurs inamovibles… **Alexis Brocas**

★★★★☆
CHEF-D'ŒUVRE
JUAN TALLON
416 P, FOLIO, 10 €

Trente-huit tonnes : c'est le poids de la sculpture de l'artiste américain Richard Serra qui a disparu du musée Reine-Sofia de Madrid. Ça fait désordre et ça râle dans les hautes sphères. Une telle masse ne s'évapore pas d'un claquement de doigts. Que s'est-il passé ? Différents protagonistes – journaliste, responsable politique, membre de la sécurité… – racontent leur lien avec cette affaire. L'Espagnol Juan Tallon griffe le monde de l'art à travers un roman à énigme passionnant et original. **Éric Libiot**

★★★☆☆
LE JUGE ET SON BOURREAU - LE SOUPÇON
FRIEDRICH DÜRRENMATT
304 P., TOTEM, 11 €

L'écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt a écrit (au moins) un chef-d'œuvre : *La Panne*. Avant ce roman, il avait commis *Le Juge et son bourreau* et *Le Soupçon*, ici regroupés en un volume qui met en scène un commissaire aux prises, évidemment, avec des criminels. Mais pour Dürrenmatt, l'intrigue n'est qu'un prétexte pour livrer des drames très noirs sur la nature humaine avec des échappées métaphysiques. Impressionnant. **E.L.**

Bûcheur d'Islande

Après *L'Odyssée de Sven*, un premier roman très remarqué et couronné par le prix Club des lecteurs, Nathaniel Ian Miller délaisse son chasseur arctique et la fiction historique. Au cœur des grands territoires islandais balayés par les vents, *Dans nos pierres et dans nos os* livre un récit plus intime, centré sur la vie à la ferme. Après un certain temps passé à Reykjavik pour ses études, Orri, le narrateur, revient chez ses parents. Face à son père, épuisé par la rudesse du métier, par les tâches ingrates sous une météo critique, les *« flaques charbonneuses »* et le manque de moyens, tout le pousse à rallonger son séjour loin de la capitale. Un constat s'immisce enfin : son regard sur la ferme n'est pas aussi négatif que celui de son père et prendre soin des vaches Galloways, rares sur l'île et peu rentables, éveille ses sens. Porté par une quête sur sa propre existence, sur les non-dits familiaux et la profession agricole en Islande, le narrateur tresse la toile insulaire d'un territoire en huis clos. L'écrivain américain crée, quant à lui, une immersion prenante, macroscopique et documentée dans un milieu rural qui s'émancipe complètement de toute vision préconçue. ■

Marie Jouvin

La marraine de Chinatown

Difficile, quand on est américain, de se faire un nom dans le journalisme narratif, roman du réel croisant investigation et littérature, à l'ombre de David Grann, auteur adulé des *Naufragés du Wager*, adapté par James Gray et Martin Scorsese. Pourtant, à coups d'enquêtes éblouissantes, de folles histoires vraies et de restitutions haletantes, Patrick Radden Keefe s'est hissé à la hauteur du maître. Quelques mois seulement après *Voleurs ! Bandits ! Escrocs !*, recueil de douze portraits de voyous d'anthologie, notre fin limier s'élance sur les traces d'une nouvelle figure du crime organisé. Dans sa minuscule boutique de Chinatown, Sister Ping est une frêle dame qui cache bien son jeu : elle est à la tête d'un des plus grands trafics d'êtres humains des années 1980, accumulant plus de 40 millions de dollars en faisant entrer illégalement des milliers de Chinois sur le sol américain. Patrick Radden Keefe raconte l'arrivée aux États-Unis de cette enfant de la Révolution culturelle, retrace la création de son empire criminel et son ascension jusqu'à la retentissante affaire du *Golden Venture* en 1993, qui amorcera sa perte. *Snakehead* est un récit effarant qui résonne tristement, à une époque de passeurs et de migrants. ■

Léonard Desbrières

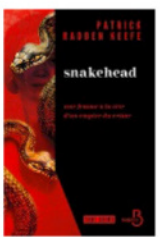
Fêlures familiales

L'amour peut-il réparer les blessures de l'enfance ? Rien n'est moins sûr, si l'on se réfère à l'exemple du personnage principal des *Bien-aimés*, drame familial éblouissant et marqué par une grande maîtrise des codes du genre. Né de parents sans tendresse pour lui, brisés par la mort de sa sœur survenue peu après sa naissance, William trouve refuge dans le basketball. Étudiant boursier à l'université de Chicago, le jeune homme taciturne s'éprend de Julia, une jeune Italo-Américaine affirmée et ambitieuse qui, avant même leur premier baiser, le présente à sa famille, les Padavano : un père ouvrier, aimant mais porté sur la boisson, une mère projetant ses ambitions déçues sur quatre filles, deux sœurs jumelles, une sœur protectrice et une autre passionnée de littérature et un brin rebelle…. Si William puise du réconfort auprès de cette famille a priori soudée, son mariage avec Julia l'éloigne de lui-même, alors que les Padavano devront affronter des trahisons qui menacent leur unité. Parviendront-ils à surmonter l'adversité ? Maniant l'art du changement de point de vue avec maestria, Ann Napolitano montre un talent hors pair pour éclairer les failles invisibles des âmes. ■

Simon Bentolila

★★★★☆

DANS NOS PIERRES ET DANS NOS OS (RED DOG FARM)
NATHANIEL IAN MILLER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EMMANUELLE HEURTEBIZE, 400 P., BUCHET-CHASTEL, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.



★★★☆☆

SNAKEHEAD (THE SNAKEHEAD)
PATRICK RADDEN KEEFE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER, 384 P., BELFOND, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

★★★☆☆

LES BIEN-AIMÉS (HELLO BEAUTIFUL)
ANN NAPOLITANO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CAROLINE BOUET, 432 P., LES ESCALES, 24 €

DR/BUCHET-CHASTEL - PHILIP MONTGOMERY/BELFOND - JAKE CHESSUM/LES ESCALES

LUDMILA OULITSKAÏA

Jamais sans ailes

À 82 ans, l'autrice russe, continuant à utiliser la forme courte avec la même maestria, se penche sur la condition mortelle des hommes et l'intervention de messagers ailés les accompagnant au seuil de leur vie.

« Il *me semble que je n'écrirai plus de romans* », déclarait Ludmila Oulitskaïa il y a trois ans. Les faits sont là : *L'Échelle de Jacob*, le dernier en date, a paru en 2015. Depuis, la native de l'Oural – que ses engagements politiques ont contrainte, depuis l'invasion de l'Ukraine, à se réfugier à Berlin – se consacre à la forme courte. Son dernier recueil en date paraît en France en même temps que *Fragments d'un tout*, une édition Quarto renfermant deux de ses récits les plus emblématiques, *Sonietchka* (prix Médicis du meilleur roman étranger) et *De joyeuses funérailles*, ainsi qu'un grand nombre de nouvelles, d'histoires et de textes autobiographiques jetant un éclairage précieux sur la pensée et le travail de ce monument national en exil.

Âgée de 82 ans, Oulitskaïa écrit désormais comme une vieille dame frappée d'éternelle jeunesse. Les fables de son *Livre des anges* sont des méditations amusées sur la condition de l'homme. Ses messagers ailés – ébahis parfois, souvent effarouchés – se tiennent sur le seuil, attentifs aux rêves des mortels, à leurs visions, sourires, derniers souffles. D'une main tendre, ils poussent les égarés vers leur dernière demeure ; à d'autres moments ils s'égarent eux-mêmes. Plus loin, il est question de naissances, de familles, de maladies, de fins du monde, etc. Ici, un vent étrange se lève, qui n'emporte « *plus seulement les mauvaises intentions, mais de façon générale, tout – les sympathies, les liens d'amitié, les relations amoureuses* ». Ailleurs, un nouveau-né refuse l'existence. « *Non, non et non ! Pour rien au monde, je ne veux pas ! Je ne crierai pas !* »

Sept fois sept instantanés pour balayer, comme on caresse, la totalité de l'expérience humaine. Il faut avoir vécu très fort, écrit sans espoir, goûté aux glorieuses défaites comme aux « *tristes fruits de la victoire* » pour rendre la légèreté aussi profonde. « *Beaucoup de gens ont l'impression qu'un écrivain en sait plus que les gens ordinaires* […] *L'écriture est une activité toxique.* » Savoir plus, non. Mais savoir mieux ? Grâces soient rendues à Ludmila Oulitskaïa pour son humilité, pour la précision suave de sa prose et son sens de l'observation si merveilleusement acéré. ■ **Fabrice Colin**

EXTRAIT

★★★★☆
LE LIVRE DES ANGES
LUDMILA OULITSKAÏA
TRADUIT DU RUSSE
PAR SOPHIE BENECH
170 P., GALLIMARD, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 AVRIL.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – GERHARD STEIDL/SEUIL

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU GÜNTER GRASS

Autant le dire d'emblée : *Prendre la pose* pourra dérouter les amateurs de l'auteur du *Tambour,* Prix Nobel de littérature 1999 : cette nouvelle inédite est diversement interprétable, et si l'on y retrouve par moments l'ironie et le réalisme magique chers à son auteur, le sens du grotesque en est absent. Le

récit commence peu avant la chute du mur de Berlin, lorsque Günter Grass est invité en RDA pour une série de lectures de son roman *La Ratte*. La tournée est motivée par son intérêt pour les vestiges médiévaux de l'Est, qu'il ne connaissait qu'en photos. Les statues très expressives de Naumburg lui inspirent des caractères marqués. Il s'imagine donc convier douze de leurs modèles à un déjeuner où l'on discute à bâtons rompus. Parmi les convives figure Uta, jeune femme qu'il reconnaît plus tard sous les traits d'une artiste de rue prenant une pose statuesque. Les années passent, elle en vient à obséder le vieil homme qui la recroise à Milan puis Francfort, non plus devant une cathédrale mais une banque. Ce qu'il découvrira d'elle après avoir enfin entamé la conversation le troublera, et le lecteur avec lui. Au-delà d'une allégorie absconse de la lutte contre un capitalisme triomphant, ce texte inclassable, illustré de ses dessins, rappelle la singularité absolue de Grass. « *Ici, le temps s'écoulait autrement. Bloqué vers l'avant, il allait à rebours, imperméable.* » **Antoine Faure**

★★★★☆
PRENDRE LA POSE (FIGURENSTEHEN)
GÜNTER GRASS
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER MANNONI
80 P., SEUIL/CADRE VERT,
13,90 €. EN LIBRAIRIES
LE 4 AVRIL.

CARYL FÉREY

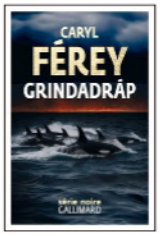
Les baleines, c'est assez !

Après avoir traité du braconnage dans son précédent roman, l'auteur s'attaque avec *Grindadráp* à une tradition des îles Féroé. Cette exploration d'une contrée nouvelle offre une variation inédite chez lui.

Les Féroé, archipel de vingt-neuf îles en pleine mer du Nord. 54 000 habitants, ses vertigineuses falaises, ses fjords, ses prairies boréales. Son commerce de la (sur)pêche, et une tradition qui ne se pratique plus qu'ici : les *grindadráps*, vastes et sanglantes battues de cétacés. Après avoir traité du braconnage dans les réserves sud-africaines dans *Okavango* (2023), Caryl Férey se saisit de cette tradition. Dans ce *Grindadráp* revu à sa sauce, il ajoute au tableau une congrégation évangélique, des fils devenus adultes sans avoir coupé le cordon ombilical, un chien méchant plus fou que son maître.

On plonge dans ces pages avec Gabriel, l'un des deux narrateurs du livre. Après un petit mensonge pour dissimuler un passé traumatique, ce trentenaire français, plongeur en apnée, a été recruté pour une mission de l'organisation Sea Shepherd. La cible : un navire, mastodonte norvégien, tueur de baleines dans l'Atlantique Nord. Le face-à-face débute en même temps qu'une gigantesque tempête dont les seuls survivants sont l'Irlandaise Ayleen et Gabriel. Ils parviennent à la côte la plus proche : Tórshavn, port et capitale des îles Féroé, mais ne sont pas les bienvenus car un « *grind* » vient d'avoir lieu, vécu en temps réel par le lecteur. L'autre narratrice du livre, une voix externe celle-là, permet de découvrir les deux autres protagonistes : Soren Berentsen, 40 ans, officier de police danois, venu il y a peu tenter une seconde vie à Tórshavn, et Eirika Novak, rédactrice en chef du quotidien local. Le flic a assisté au massacre. Parmi les milliers de cadavres échoués, il repère le corps d'un homme. Celui de Bent Hansen, chef de *grind* en temps normal, et surtout ministre de la Pêche féroïen. La tempête a tout coupé : électricité, communications, mais aussi la raison. On parle d'une « *Bête* » tapie dans l'océan, mais c'est bien le sauvage en eux que les Féroïens ont réveillé. Contre les activistes. Et contre tout individu opposé à la mère nourricière : La Pêcherie, usine de transformation de poissons, et son patron.

Malgré quelques longueurs, la verve de Ferey est là, portée par l'engagement, les désirs, les sentiments. Mais Gabriel comme son auteur plongent aussi pour cueillir un supplément d'âme : de là des scènes superbement écrites sur l'écoute en mer, sur l'origine de nos langages, de nos liens au monde. Au fond, *Grindadráp* est un roman qui va aux sources de la vie. ■ **Hubert Artus**



EXTRAIT

★★★★☆
GRINDADRÁP
CARYL FÉREY
384 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 3 AVRIL.

Le mal est fait

Ce serait comme dans *Le Fils* des frères Dardenne où la caméra filme constamment la nuque d'Olivier Gourmet et le suit dans tous ses mouvements. Mais dans *Antoine, un fils aimant*, de Sandrine Cohen, c'est un stylo qui colle au plus près Clélia Rivoire, enquêtrice de personnalité pour la justice, ici aux prises avec un cas singulier : Antoine a appelé la police après avoir tué accidentellement son père avec un fusil de chasse. Le dossier semble bouclé. Mais ce serait évidemment trop simple…

Clélia partout. Dans sa tête, ses tripes, ses peurs, ses désirs, ses intuitions. Clélia (quasi) tout le temps. La plume de Sandrine Cohen s'empare de son héroïne, déjà lue dans *Rosine, une criminelle ordinaire*, et se sert d'elle pour dessiner son sujet : la reproduction de la violence. Pas si facile, ni si courant, de brasser les failles de l'époque (des époques) tout en s'inscrivant dans une veine romanesque assumée. C'est même suffisamment risqué pour être applaudi. Ce n'est pas du polar politique (et par trop militant), ce n'est pas du *serial killer* à la pelle (et par trop mou du genou), c'est du roman noir haut de gamme qui creuse la façon dont chacun s'arrange, ou pas, avec ses propres fautes. Le procès final est, à ce titre, exemplaire. ■ **Éric Libiot**

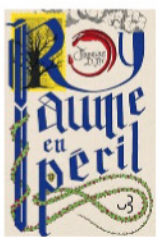
★★★★☆
ANTOINE, UN FILS AIMANT
SANDRINE COHEN
384 P., BELFOND NOIR, 20 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – CHRISTELE BILLAULT/BELFOND

Quête ou double

L'Angleterre va mal. Il faut agir. « *Le pacte avec Merlin était tout à fait limpide. Restaure ce guerrier et rends-le au royaume des vivants chaque fois que la Bretagne se trouvera en péril.* » Au cœur d'une nation ravagée par le dérèglement climatique, en proie à une corruption endémique, le chevalier Keu, frère adoptif du roi Arthur, est ressuscité – une fois de plus. Sa mission ? Un peu floue au départ. Disons qu'il est question d'un dragon à occire, d'une nouvelle Avalon – une plateforme pétrolière –, disons aussi que Lancelot est de retour, « *avec son sourire méprisant* », et que Morgane est sur le point de « *faire des bêtises* ». Écrit par un spécialiste des légendes arthuriennes, ce premier roman foisonnant est un divertissement haut de gamme, souvent drôle, parfois poignant, toujours futé. La Table ronde, une affaire de mecs ? Voire ! Mariam, la principale alliée de Keu, est membre de « *l'Alliance féministe, écologique et transgressive* » et, si le salut passera par elle, les schémas d'antan sont bien révolus. Quand le vieux chevalier lui demande qui elle est, la réponse fuse aussitôt. « *Quelque chose de nouveau.* » Pas trop tôt ! ■

Fabrice Colin

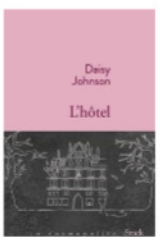


★★★☆☆

ROYAUME EN PÉRIL (PERILOUS TIMES)

THOMAS D. LEE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR THIBAUD ELIROFF, 684 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 27 €



Suite infernale

À peine plus de 30 ans, seulement trois romans et déjà la romancière britannique Daisy Johnson est comparée aux plus grands. C'est vous dire son talent. Livre après livre, celle qui a grandi dans les landes mystiques de l'Essex cultive et revendique cet héritage gothique si propre à l'Angleterre. Elle façonne des contes noirs à l'étrangeté inquiétante, qui se nourrissent du malaise du lecteur. Dans la lignée de *Tout ce qui nous submerge* (2019) et surtout de *Sœurs* (2021), chef-d'œuvre porté à l'écran il y a quelques semaines seulement par Ariane Labed dans l'épatant *September & July*, Daisy Johnson et son train fantôme poursuivent leur course avec *L'Hôtel*, en s'emparant cette fois d'un des poncifs du genre horrifique : la maison hantée. Quatorze récits comme autant de virées poisseuses et menaçantes dans l'hôtel des marais, une ancienne ferme marquée par un sceau funeste, devenue le « *Royaume des ombres* ». Un premier chapitre comme un avertissement : « *N'allez pas dans la chambre 63* […]. *L'hôtel écoute tout ce que vous dites. L'hôtel guette. L'hôtel sait tout de vous. L'hôtel vous connaissait avant votre arrivée. L'hôtel n'est pas le même avec tout le monde.* » Surtout avec les femmes, héroïnes de malheur de ces nouvelles entêtantes. L'alliance du style et de l'effroi. Fantôme d'Edgar Allan Poe, es-tu là ? ■

Léonard Desbrières

★★★★☆

L'HÔTEL (THE HOTEL)

DAISY JOHNSON

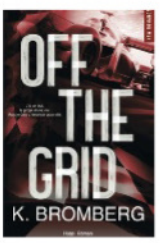
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAËTITIA DEVAUX, 192 P., STOCK, 19,90 €

Une formule qui roule

Les sports automobiles et l'écrivaine à succès K. Bromber, c'est une romance qui roule ! Après le succès de sa trilogie *Driven*, saluée par le *New York Times* et *USA Today* (avant de devenir de réels best-sellers), la romancière américaine est retournée à sa thématique de prédilection pour dérouler son histoire d'amour. Camilla, que le monde de la Formule 1 n'intéresse plus depuis longtemps, se trouve face à un dilemme auquel elle ne s'attendait pas : son père, atteint d'une maladie incurable, veut lui donner les rênes de l'écurie Moretti, qui se transmettent de génération en génération – une opération qui permettrait de renouveler leur image de marque.

Incapable de rejeter son héritage, la jeune femme accepte. De son côté, Spence Riggs est devenu un grand nom du sport automobile et tout le pousse à devoir se battre pour garder sa précieuse notoriété de gagnant téméraire. Son lourd passé, marqué par la mort de son père sur le circuit, a fait basculer tout ce qu'il imaginait de sa vie future. Cette scène, insufflée par l'autrice dès les premières pages, donne à découvrir immédiatement les affres d'une intrigue qui annonce de nombreux tourments. Mais cette course contre la montre à la réussite pourrait bien déboucher sur une histoire d'amour que l'écrivaine californienne ficelle parfaitement. Inutile de mettre un coup de frein, on se délecte d'*Off the Grid*. ■

Marie Jouvin



★★★★☆

OFF THE GRID (OFF THE GRID. FULL THROTTLE SERIES, T. 1)

K. BROMBERG

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTAT-UNIS) PAR MARGAUX GUYON, 456 P., HUGO PUBLISHING, 18,50 €.

STEPHANIE KEY/BOURGOIS – DAVID LEVENSON/STOCK – DR/HUGO PUBLISHING

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU CLÉMENTINE BEAUVAIS

Le Petit Prince vient-il réellement d'une autre planète ? Pourquoi se laisse-t-il mordre par le serpent ? Et l'aviateur est-il vraiment seul dans le désert ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles notre enquêteur, Pierre Bayard, va devoir répondre. Son métier : détective littéraire, l'un des meilleurs dans son domaine. Enfin, ça, c'était avant son interdiction d'enquêter, émise par Élise Mieux, la redoutable présidente de la *« Chevalerie de Lecture Experte de France ».* Mais Pierre ne peut pas résister lorsqu'il découvre une annonce dans le journal : *« Urgent – Recherche lecteur spécialiste pour élucidation d'un mystère dans un grand classique de la littérature. Entière confidentialité SVP – danger. »* D'autant plus qu'il retrouve devant sa porte un chapeau abandonné et un dessin tracé dans la poussière, dessin qui ressemble étrangement à l'illustration du *Petit Prince* où l'enfant narrateur représente un boa digérant un éléphant… souvent confondu avec un chapeau. Avec l'aide de Minuit-Pile, son jeune voisin passionné d'inventions, de Bas-de-Casse, sa meilleure amie, et d'Édith, son associée, Pierre se lance dans l'enquête. Et si Antoine de Saint Exupéry avait volontairement laissé des indices dans son livre concernant sa disparition ? *L'Affaire Petit Prince* est un premier tome enthousiasmant de *Pierre Bayard détextive privé,* dans lequel l'autrice manie habilement le mélange entre fiction et réalité. Et quel plaisir de redécouvrir ce grand classique de la littérature française sous l'angle du polar. **M.C.**

★★★★☆
PIERRE BAYARD DÉTEXTIVE PRIVÉ (T. 1). L'AFFAIRE PETIT PRINCE
CLÉMENTINE BEAUVAIS
272 P., SARBACANE, 4,90 € (À PARTIR DE 12 ANS). EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

THOMAS VERDOIS

Un festin enflammé

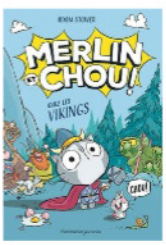
Les jeunes lecteurs vont adorer la « gastronomagie », grâce à l'héroïne pleine de malice de ce roman graphique empruntant aux codes du manga.

Sébastiane est une jeune cuisinière vivant à « *Papillettes Ville* » où elle travaille pour le restaurant familial tenu pas sa grand-mère, « *Le Relais des Merveilles* ». Un jour, elle décide de cuisiner des ingrédients légendaires cachés dans l'arrière-cuisine, les « *Feu-Fou* » ; sans savoir qu'au contact du gingembre le Feu-Fou déclenche un pouvoir incontrôlable : quiconque l'ingère se transforme en cracheur de feu ! Le restaurant familial est alors ravagé par les flammes. Déterminée à réparer son erreur, Sébastiane se tourne vers la « *Guilde des Restaurateurs* » pour demander de l'aide. Mais ils vont lui envoyer le célèbre chef Isidore Véribon, aussi talentueux qu'antipathique, mais également l'ennemi juré de sa grand-mère, qui lui propose, en échange, d'intégrer son restaurant où la compétition entre les jeunes chefs est plus que rude… Pour présenter *Sébastiane Grandélice et le Mystère de la gastronomagie*, l'éditeur évoque un mélange entre *One Piece* et *Food Wars,* qui reflète bien l'esprit de ce roman alternant texte et planches de manga. Son auteur, Thomas Verdois, a longtemps tenu le blog BD « Excuse me teacher », où il racontait avec humour son quotidien de professeur d'anglais. Une malice retrouvée ici dans les dialogues et les jeux de mots qui ponctuent cette quête initiatique, entre magie et secrets familiaux. ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
SÉBASTIANE GRANDÉLICE ET LES MYSTÈRES DE LA GASTRONOMAGIE
THOMAS VERDOIS
432 P., BAYARD, 16,90 € (À PARTIR DE 10 ANS)

Dans de beaux drakkars !

Quand Merlin, un chat casanier et gourmand, part à l'aventure avec Chou, un lapin plein d'énergie, le cocktail est détonant ! D'autant plus que leur maître, Cataplaf, un sorcier maladroit, a accidentellement ensorcelé la chatière de Merlin qui propulse nos deux compères dans des mondes étranges. Les voilà au royaume des Vikings, où Harald le Poilu leur apprend que son ami Eudur vient d'être enlevé par des trolls. Merlin et Chou partent en mission à sa recherche, aidés d'une guerrière viking. Et leurs ennemis ne sont peut-être pas ceux qu'ils croient ! Signée Adam Stower, *Merlin et Chou chez les Vikings* est une aventure drôle, pleine d'amitié et illustrée par des dessins inspirés du manga. ■ **M.C.**



★★★★☆
MERLIN ET CHOU ! CHEZ LES VIKINGS (MURRAY AND BUN. MURRAY THE VIKING)
ADAM STOWER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLAIRE-MARY CLÉVY, 192 P., FLAMMARION JEUNESSE, 10,50 € (À PARTIR DE 6 ANS)

CHUCONG

Refaire l'histoire

Le tome 17 de *Solo Leveling*, très attendu, confirme la mue réussie de la série de manga coréen, passée du format numérique au livre papier.

Il est de moins en moins rare que des webtoons (bandes dessinées numériques) réussissent leur transformation en livre physique. Diffusé sur Internet entre mars 2018 et décembre 2021, *Solo Leveling* en a été l'un des précurseurs. Repris et publiés par Kbooks à partir d'avril 2021, les seize premiers tomes se sont déjà écoulés à plus de 2 500 000 exemplaires en France. Le lecteur est plongé dans un monde où des portails menant vers des donjons remplis de monstres sont apparus. Des chasseurs, chargés de les combattre pour protéger l'humanité, sont classés par rang, du plus faible (le E) au plus puissant (le S). Comme dans tout bon manga, notre héros, Sung Jinwoo, d'abord chasseur de rang E, reçoit lors d'une mission meurtrière un pouvoir mystérieuxqui lui permet de devenir de plus en plus fort et de progresser dans la hiérarchie des chasseurs. À la fin du tome 16, le monde est sauvé, mais une grande partie de la population a été décimée. Sung Jinwoo choisit de repartir dans le passé pour corriger l'histoire et empêcher cette catastrophe. Au début du tome 17, il est donc de retour au lycée, menant un quotidien plus tranquille… Jusqu'au jour où une nouvelle forme d'ennemis débarque sur Terre. *Solo Leveling* fait partie de ces mangas fortement inspirés de l'univers des jeux vidéo. Même si l'intrigue tourne parfois un peu en rond, les scènes de combat, particulièrement bien dessinées, et les personnages secondaires permettent de renouveler l'histoire. ■ **M.C.**

★★★☆☆
SOLO LEVELING (T. 17)
CHUGONG, DUBU
TRADUIT DU CORÉEN PAR SABRINA DAMOUNE, 240 P., KBOOKS, 14,95 €

De la grosse artillerie

Le 1er décembre 2043, un mystérieux parasite appelé Baby transforme les êtres humains en monstres mécaniques. Elle-même infectée, Elisa a toutefois conservé son humanité et s'engage dans une véritable croisade pour découvrir pourquoi elle ne s'est pas aussi transformée. Avec ses monstres mécaniques ultra-violents et son héroïne armée jusqu'aux dents, *Baby* renvoie à tout un pan de la série B (voire Z) de *Terminator* à *Planète Terreur* en passant par… *Cyborg* avec Jean-Claude Van Damme ! Plus spectaculaire que subtil, *Baby* est un véritable blockbuster bardé de morceaux de bravoure et qui n'a d'yeux que pour son personnage principal. Dessinée sous toutes les coutures, sexualisée à outrance, Elisa, l'héroïne, rejoint Ellen Ripley et Sarah Connor au panthéon des dures à cuire qui manient aussi bien les armes que les répliques cinglantes ! ■ **Ilan Ferry**

★★★★☆
BABY (T. 1)
CHANG SHENG
TRADUIT DU CHINOIS PAR STÉPHANIE CHEN, 328 P., GLÉNAT, 14,95 €. EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

C'est de l'amour, crois-moi !

Une romance prometteuse
Risa, jeune lycéenne studieuse, mène une petite vie tranquille loin des histoires de cœur. Un soir, alors qu'elle rentre chez elle, elle tombe sur un jeune homme blessé, un *yankee*, bagarreur et provocateur. Malgré cette carapace, il est touché par la gentillesse de la jeune fille et lui déclare immédiatement sa flamme. Risa tente de résister, mais elle ne tarde pas à découvrir la tendresse qui se cache derrière ce garçon imprévisible.

Un shôjo aussi pour les garçons
Les mangas sont divisés en sous-genres, le shôjo étant en principe destiné aux jeunes filles. Mais *C'est de l'amour, crois-moi !* peut aussi intéresser un public masculin. Quel adolescent ne s'est jamais senti attiré par une jeune fille en apparence très différente de lui ? Ce qui donne d'ailleurs lieu à des quiproquos aussi touchants qu'amusants… Et qui n'a jamais cherché à se protéger derrière une carapace, notamment vestimentaire ? Zen, plus qu'un simple *bad boy*, est un personnage nuancé dans lequel de jeunes lecteurs peuvent se reconnaître.

Une autrice à suivre
Fujimomo s'est fait connaître avec sa première série de mangas *Ellie* (12 tomes). Déjà, elle dépoussiérait le genre du shôjo en imaginant l'idylle entre une jeune lycéenne introvertie et un garçon qui cache sa véritable personnalité, le tout sur fond de réseaux sociaux. Ses histoires d'amour, moins idéalisées qu'à l'accoutumée et ponctuées d'humour, font d'elle une mangaka résolument moderne à suivre de près. **M.C.**

★★★☆☆
C'EST DE L'AMOUR, CROIS-MOI ! (T. 1)
FUJIMOMO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR MISATO RAILLARD, 208 P., KANA, 7, 30 €. EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

MATHIEU SAPIN

Tintin au crayon

Le dessinateur excelle dans le genre BD documentaire auquel il apporte sa patte teintée d'humour et de naïveté feinte. Dans *À l'Intérieur*, il nous embarque au ministère de la place Beauvau. Rencontre avec ce conteur hors pair.

Ce jour-là, Mathieu Sapin est présent dans un bistrot de Belle-Île-en-Mer. Il y a peu de monde. Deux retraités mangent dans un coin. Au moment de quitter les lieux, le couple s'approche et lui demande : *« C'est vous, le Monsieur de la BD ? »* Quand il raconte cette anecdote, l'auteur de *Comédie française*, d'*Edgar* et, aujourd'hui, d'*À l'Intérieur* n'en revient toujours pas. On le reconnaît dans les cafés et dans les rues, alors qu'il passe ses journées entre quatre murs à crobarder mille planches.

Certes. Mais Mathieu Sapin est tout de même un auteur d'un genre particulier : depuis quinze ans, il imagine des albums en immersion dans différents lieux dans lesquels il se met en cases, carnet de notes dans une main, crayon dans l'autre. *« J'assume parfaitement le côté Tintin reporter »*, avoue-t-il. Le contraire serait une faute de goût. Mathieu Sapin est devenu l'emblème d'un style particulier : la BD documentaire. C'est très à la mode aujourd'hui. Trop sans doute. Mais Mathieu Sapin a des petits trucs en plus : humour, autodérision, naïveté feinte. Ça compte. Et ça fait la différence.

Mais ça demande du boulot. Pour cette plongée dans le ministère de l'Intérieur, époque Darmanin, il a rempli de petits carnets noirs. Des esquisses rapides : topographies, décors, pots-de-vin de dialogues… Ensuite, il établit le plan et s'attaque au story-board détaillé. *« C'est la phase la plus fatigante. Celle où je réponds à toutes les questions de narration. Je fais des allers-retours avec Pauline* [Mermet], *mon éditrice, et je corrige si besoin. Après, le dessin sur la tablette, c'est une récompense. »* C'est ainsi, c'est très simple. Beaucoup moins sur le papier.

Si ses albums ont du succès, c'est parce que Mathieu Sapin est un conteur hors pair qui hache (prend) les lecteurs au colback et ne les lâche pas. Le nouveau petit Tintin, c'est le camarade qui vient raconter des histoires à l'apéro. Et quand il ne raconte pas, il dessine pour les autres : Marguerite Abouet (la série jeunesse *Akissi*) ou Joann Sfar (la série déjantée *Le Ministère secret*). Et là, c'est un coup de crayon rapide et drôle. Pas besoin d'être Giraud ou Gotlib, ces génies du trait, pour réussir. On pourrait écrire la même chose de ses potes : Riad Sattouf, Joann Sfar ou Christophe Blain ; l'auteur d'*Un monde sans fin* est d'ailleurs son coloc professionnel. Ce carré d'as, apparu à l'orée des années 2000, a alors travaillé dans le même atelier. Un truc immersif donc… *« J'aimerais bien faire un album sur cette période. Il y a mille choix à raconter. Je crois que les lecteurs seraient curieux de plonger là-dedans. »* Commentaire terrible…

En attendant, Mathieu Sapin planche sur son prochain album. Une nouvelle immersion : le chantier de reconstruction de Notre-Dame. Ensuite, le réalisateur du *Poulain* – oui, c'est toujours lui – pourrait revenir au cinéma. Du neuvième art au septième, il n'y a qu'un pas. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
À L'INTÉRIEUR
MATHIEU SAPIN
160 P., DARGAUD, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 11 AVRIL.

LES ÉCRIVAINS DE
LiRE magazine

TRAVAILLER DEMAIN. LE FUTUR DU TRAVAIL VU PAR 13 PERSONNALITÉS
MURIEL PÉNICAUD, MATHIEU CHARRIER, NICOBY
144 P., GLÉNAT, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 AVRIL.

Dans la série bande dessinée documentaire qui vous raconte la vie et le monde, voilà *Travailler demain,* cosigné par Muriel Pénicaud, ancienne ministre du Travail, Nicoby, dessinateur, et Mathieu Charrier, journaliste et collaborateur de *Lire Magazine*. Le prétexte : une jeune fille, Soraya, rencontre différents acteurs du travail – Thierry Marx, Christine Lagarde, Philippe Martinez, Rachel Khan, patrons, syndicalistes, scientifiques, etc. – pour recueillir leurs réflexions. Une forme de récit classique du genre mais dont l'intérêt, outre de brasser large, politiquement notamment, est rehaussé par le trait léger et précis de Nicoby et la multitude d'idées souriantes de mise en abyme qui rendent cet album plutôt didactique très facile à lire. Une performance, car la BD docu sombre trop souvent dans le bavardage lourdingue. Pas ici. ■ **E.L.**

MATHIEU SAPIN/DARGAUD 2025

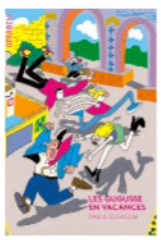
ÉMILIE GLEASON

Le rire contre-attaque

Dans *Les Gugusse en vacances*, l'album le plus délirant et le plus drôle du printemps, l'illustratrice explose la réalité pour mieux embrasser une ode à la différence.

Paradoxalement, la bande dessinée comique n'est pas un genre courant; paradoxalement, parce qu'il est facile d'imaginer que le dessin, qui prend mille formes, peut rapidement être drôle, bizarre, surprenant, extravagant… Eh bien non. L'heure est à la BD sérieuse et les quelques albums comiques se limitent souvent à une succession de gags, un par planche, qui finissent par tourner en rond. Le sacre d'Anouk Ricard à Angoulême, Grand Prix 2025 et reine de l'absurde, est une bonne nouvelle, mais elle est la belle plante qui cache une triste forêt. Et voilà que déboule avec réussite et fracas *Les Gugusse en vacances* d'Émilie Gleason, dont chaque page est une explosion de couleurs et de scènes délirantes.

Donc la famille Gugusse, Monsieur, Madame et leurs trois enfants partent au Yocalme pour célébrer le mariage d'une cousine et chaque péripétie – voyage en RER, passage de la « Douhane », visite touristique… – est un prétexte pour grossir le trait de situations banales qui deviennent terrifiantes – drôles donc. Le dessin d'Émilie Gleason, autrice-mexico-belge de *Ted, drôle de coco,* se déforme de toutes parts, rappelle sans doute l'âge d'or du dessin animé (gags absurdes), mais plus encore l'immense cinéaste Bill Plympton *(Les Mutants de l'espace, Les Amants électriques).* Comme lui, Émilie Gleason ne se refuse rien: elle pousse son crayon au-delà des limites, tout peut arriver, surtout ce qu'on n'imagine pas. Et derrière son trait tordant se cache un amour vibrant pour la différence, la singularité, la difficulté à être. ■ **E.L.**



★★★★☆
LES GUGUSSE EN VACANCES
ÉMILIE GLEASON
184 P., ATRABILE, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 AVRIL.

TONY TRICHANH/ATRABILE - ÉMILIE GLEASON/ATRABILE 2025

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
LA NUIT DES LANTERNES
JEAN-ÉTIENNE
184 P., DELCOURT, 25,95 €

Un dessin expressionniste et stylisé proche de celui de Frank Miller et de Mike Mignola dont est fan Jean-Étienne, l'auteur de cette *Nuit des lanternes.* Un album avec peu de dialogues et de belles cases nocturnes, qui met en scène un récit fantastique lié à une légende insulaire. Un monstre surgi de la nuit métaphorise les relations familiales entre une mère et sa fille; principe classique du genre. Jean-Étienne, dont c'est le premier album, fait preuve d'un talent et d'une belle maîtrise dramatique. E.L.

★★★☆☆
HORS SCÈNE
JON MCNAUGHT
112 P., DARGAUD 25,95 €

Quelques jours dans la vie de David, un adolescent réservé, en pleine répétition du spectacle de fin d'année adapté du *Monde de Narnia.* L'Anglais Jon McNaught élabore avec brio une mise en page très découpée, ce qui lui permet de varier les points de vue narratifs: gros plans sur les détails ou plans larges pour donner de l'air au décor. Couleurs minimales pour un album qui raconte le moment où l'enfance fait place à la découverte du monde. C'est fait avec beaucoup de douceur et d'empathie pour un gamin qui ressemble à mille autres. E.L.

★★★☆☆
DIX SECONDES
MAX DE RADIGUÈS
120 P., CASTERMAN, 22 €

Les dix secondes du titre de l'album sont celles que Marco passe les yeux fermés sur une route, en scooter ou en voiture, pour braver la mort. Aussi pour sortir d'une vie un peu morne et routinière. Marco est un ado borderline, doué mais malheureux, dépressif sans doute, que Zoé tente d'aider. L'histoire est forte, poignante, et le dessin très simple, quelques traits, peu de décors: c'est cette rupture et cette opposition qui donnent l'intérêt de cette chronique des temps présents sur une jeunesse en crise. E.L.

NICOLAS LE FLAHEC

Manchette à la une

Une somme magistrale sur le « pape du néopolar » signée par un grand spécialiste de son œuvre.

L'auteur de *Nada* et de *Morgue pleine*, qui a remis le polar d'équerre dans les années 1970 avant de susciter mille vocations, est le héros d'une somme qui vaut pour portrait d'un homme, analyse littéraire et peinture d'une époque.

Il y a d'abord un exercice d'écriture : transformer une thèse universitaire en un passionnant portrait littéraire. Délaisser un style sans doute scolaire pour préférer une immersion dans les entrelacs des mots et des thèmes d'un romancier. C'est ce à quoi s'est attelé Nicolas Le Flahec, lecteur et passeur enthousiaste d'une œuvre multiforme, agrégé de lettres modernes, prof, chercheur et tout le toutim, devenu thésard, donc, puis auteur de ce *Jean-Patrick Manchette : écrire contre*, puisque c'est de l'auteur du *Petit Bleu de la côte ouest* et de *La Position du tireur couché* qu'il s'agit.

Si Le Flahec avoue, dans sa préface, avoir modifié le plan de sa thèse, il en a conservé l'essentiel : l'incroyable fourmillement de textes, d'extraits de chroniques, de lettres, et bien sûr de passages de romans qui viennent appuyer une analyse ou un point de détail. Les amateurs de l'écrivain ont la chance de tenir là un homme qui a noté la moindre virgule manchettienne pour en restituer la moelle substantielle. Et les moins aguerris aux romans noirs de l'auteur ne seront pas perdus, d'autant que Le Flahec s'attache aussi souvent à l'homme et à ce qui le fait écrire qu'aux livres eux-mêmes.

Déjà, le titre de cette somme – plus de 700 pages succulentes – est intrigant : *Jean-Patrick Manchette : écrire contre*. Celui qui fut trop vite baptisé le pape du néopolar dans les années 1970, classé écrivain politique mais aussitôt rangé au fond des rayons où le polar faisait mauvais genre mais bonne mine, a écrit pour vivre et sans doute vécu pour écrire. On pourrait à son propos reprendre la phrase de Godard évoquant, un cinéma d'auteur peu visible et un cinéma grand public : « *la marge, c'est ce qui fait tenir ensemble les pages d'un livre* ». Sauf que Manchette était à la fois la marge et les pleines pages, l'écrivain traversé par mille questions, et l'amateur de romans populaires, le lecteur de Guy Debord et le scénariste de téléfilm érotique, le critique grinçant d'auteurs « *massacrant la langue souvent française* » et l'amateur de séries B américaines. Écrire contre, c'est se tenir éveillé partout et tout le temps, et ce fil rouge tendu par Nicolas Le Flahec est comme une lame tranchante. Parmi les douze mille définitions du polar, Manchette en donne une qui les vaut toutes : « *Le polar est histoire de la criminalité et du gangstérisme, c'est-à-dire histoire de la violence obligée des pauvres après la victoire du capital.* » Pour Manchette, donc. ■

Éric Libiot

★★★★☆
JEAN-PATRICK MANCHETTE : ÉCRIRE CONTRE
NICOLAS LE FLAHEC
736 P., GALLIMARD, 30 €

La mère du libertarisme

Publié en 1957, vendu à des millions d'exemplaires malgré sa taille hors normes (1 340 pages dans la présente édition !), *La Grève*, plus qu'un roman, est un élément constitutif de la culture politique américaine. On a même dit que c'était le livre qui a le plus influencé la mentalité des Américains après la Bible, et qu'il a joué un rôle dans le triomphe du reaganisme dans les années 1980 ! L'auteur, la philosophe d'origine russe Ayn Rand (1905-1982), n'en était pas à son coup d'essai : quinze ans plus tôt, dans *La Source vive*, elle recourait déjà à la forme romanesque pour exposer sa doctrine, un individualisme radical qu'elle baptisera l'« objectivisme ». *La Grève* reprend les mêmes motifs, sur un mode grandiose, solennel et parfois kitsch : exaltation du génie individuel et de l'esprit d'entreprise, détestation de l'État jaloux qui brime les leaders et ralentit le progrès humain. La traduction française, qui datait de 2011, était devenue introuvable. Cette nouvelle édition est d'autant plus opportune qu'elle résonne à sa manière avec le vent d'« afuerisme » et de ras-le-bol antibureaucratique qui se lève un peu partout, y compris en France. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
LA GRÈVE (ATLAS SHRUGGED)
AYN RAND
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SOPHIE BASTIDE-FOLTZ, 1 340 P., LES BELLES LETTRES, 23,50 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - TALBOT/DR/LES BELLES LETTRES

La fiction dans la cité

« *Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur* », affirmait Proust, et quelle autre raison d'être de la littérature sinon la traduction de notre monde ? Proust, Conrad, Kundera, Tchekhov, mais aussi Virginia Woolf, Javier Marías et Toni Morrison sont les auteurs aux côtés desquels Juan Gabriel Vásquez chemine, et qu'il convie dans ce recueil de quatre essais (issus de conférences données en 2022 à l'université d'Oxford) pour penser la place qu'occupe la littérature dans nos vies, et dans des sociétés qui l'ont toujours soupçonnée de corrompre leurs citoyens. « *La méfiance qu'inspire la fiction remonte à loin* », indique l'écrivain colombien avant de nous entraîner dans un voyage de la Grèce antique à notre époque où l'accusation d'« appropriation culturelle » fuse à tout-va. Ainsi dans *La République* Platon invitait-il à se défier des poètes trop habiles « *dans l'art de prendre divers rôles* », de se glisser dans une peau qui n'est pas la leur – propre du travail d'écriture. Parce que Vásquez est, comme tout grand écrivain, un grand lecteur et qu'il a à cœur de partager ses lectures et les réflexions qu'elles lui ont inspirées, cette *Traduction du monde* s'impose comme un ouvrage de référence, qui nourrit et fait grandir. ■ **Laëtitia Favro**

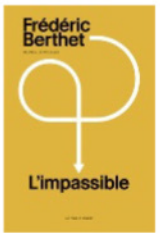
Doux vent de révolte

Entretiens, romans, nouvelles, traductions, critiques… Frédéric Berthet a pratiqué tous les genres. Serait-ce le signe d'une certaine dispersion ? Non. Cette diversité dénote plutôt une belle vitalité. La preuve avec cette série d'articles parus dans *Le Quotidien de Paris*, *L'Idiot international*, *Le Figaro littéraire*… Pour le ton, ces chroniques tiennent le milieu entre la tendresse désespérée d'Henri Calet et la malice d'Alexandre Vialatte. Notons qu'elles sont balayées par un doux vent de révolte, une insolence qui fait du bien et qui manque cruellement aujourd'hui. Berthet avait quelque chose du justicier. Il célébrait les mal embouchés, les vilipendeurs comme Thomas Bernhard ou Céline. Accompagné d'une constellation d'auteurs amis : Sollers, Blondin, Nimier, il était aussi amateur de Saul Bellow, Bukowski, Salinger, Moravia, Kafka… Autant d'auteurs qu'on retrouve dans ces articles, autant de continents visités en touriste par notre guide impassible. Et, mine de rien, ces continents mis bout à bout, cela dessine une âme sensible et généreuse qui n'hésite pas à aborder les questions essentielles. La preuve : si comme Frédéric Berthet vous vous demandez ce que font les écrivains l'après-midi, lisez ce livre. Il est écrit pour vous. ■ **Serge Sanchez**

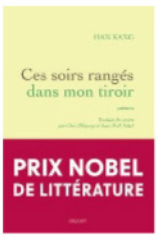
Soleil et néant

On connaissait l'œuvre romanesque de l'écrivaine sud-coréenne Han Kang, Prix Médicis étranger 2023 pour *Impossibles adieux* et Prix Nobel de littérature 2024. On ignorait jusqu'ici ses poésies. C'est pourtant par elles qu'avait commencé en 1993 son aventure littéraire. Ce volume se présente comme la peinture d'une âme tourmentée. La fumée qui monte d'un bol de riz symbolise la fugacité de l'être. D'un côté, la réalité et ses pesanteurs ; de l'autre, l'immatérielle et prégnante échappée vers les hauteurs. Mais comment concilier l'amour, le désir d'éternité avec l'image brute d'un cœur de chair ? Le poète se heurte à la matière comme le papillon à la vitre. « *Regardez/Je danse/Dans une chaise roulante flamboyante/J'agite mes épaules/Oh, avec tant de fougue !* » écrit Han Kang en hommage à Kang Won-rae, chanteur et danseur du groupe Clon, handicapé après un grave accident de la route et qui poursuivit malgré tout sa carrière d'artiste. Dans chacun de ses textes, Han Kang s'interroge sur l'anéantissement final, le triomphe inéluctable de la mort, qui rend toute lutte si inégale. L'auteur est comme l'enfant saisi à la tombée du soir par une terreur instinctive. Si la caresse d'un rayon de soleil répond à la question de la vie, son sens profond demeure celé, si ce n'est même étranger. Reste la poésie, une manière d'être au monde envers et contre tout. ■ **S.S**

★★★★★
LA TRADUCTION DU MONDE (LA TRADUCCIÓN DEL MUNDO)
JUAN GABRIEL VÁSQUEZ
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR ISABELLE GUGNON, 160 P., SEUIL, 20,50 €



★★★★☆
L'IMPASSIBLE
FRÉDÉRIC BERTHET
112 P., LA TABLE RONDE, 22 €



★★★★☆
CES SOIRS RANGÉS DANS MON TIROIR
HAN KANG
TRADUIT DU CORÉEN (CORÉE DU SUD) PAR CHOI MIKYUNG ET JEAN-NOËL JUTTET, 160 P., GRASSET, 16,50 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - DR/LA TABLE RONDE

Tristane Banon
Les Faux Sauveurs

Chaque semaine en France, un enfant meurt sous les coups de ses parents. Et on estime à 160 000 le nombre de ceux qui, chaque année, sont abusés sexuellement, à 77 % dans un cadre familial ! Face à ces chiffres terrifiants et sans doute sous-évalués, impliquant au total un enfant sur dix, Tristane Banon développe, dans *Les Faux Sauveurs*, une enquête publiée dans *Franc-Tireur* sur la Ciivise, la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux mineurs, créée en mars 2021. Sans méconnaître son travail, elle y pointe les dérives médiatiques de son président jusqu'en 2023, le juge pour enfants Édouard Durand, et ses points aveugles : la Ciivise se concentre sur les pères incestueux, en négligeant les questions des enfants handicapés, les plus fragiles, des violences de mineurs sur d'autres mineurs et de la prostitution infantile parfois organisée par les mères. Elle en tire la nécessité de renforcer le travail de prévention de ces conduites aux conséquences dramatiques. Or, ces programmes d'*« éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle »* se voient régulièrement dénoncés par des collectifs de parents, luttant contre des idées wokes et de genre qui ne s'y trouvent pas ! Tristane Banon y voit une résistance traditionaliste des familles et de notre société. Pour la surmonter, elle prône l'instauration d'un ministère *« de plein exercice »* consacré à l'Enfance. Celle-ci doit devenir une priorité de la vie publique, car elle conditionne, en bien comme, hélas, parfois aussi en mal, nos vies d'adultes. ■

Patrice Bollon

LES FAUX SAUVEURS
TRISTANE BANON
160 P., 12 €.
COPYRIGHT L'OBSERVATOIRE.

LOU SARDA/L'OBSERVATOIRE

BIO EXPRESS

2004
À 25 ans, Tristane Banon publie un premier roman autobiographique remarqué, *J'ai oublié de la tuer* (Anne Carrière). Elle y raconte son enfance face à une mère absente, femme d'affaires et future personnalité politique, qui la fait élever par une nourrice marocaine abusive. Suivront deux autres fictions.

2007-2011
Après avoir révélé, dans une émission de télévision, qu'elle a été agressée sexuellement en 2003 par Dominique Strauss-Kahn, elle est prise dans une interminable affaire juridique qui anticipe la vague MeToo. Sa plainte est finalement classée sans suite. Elle en tire en 2011 une réflexion sans référence à son agresseur, *Le Bal des hypocrites* (Au diable vauvert), qui sera un succès de librairie.

Depuis 2011
Chroniqueuse télé et radio, un temps éditrice, éditorialiste à la revue *Franc-Tireur*, Tristane Banon a publié plusieurs essais, dont *La Paix des sexes* (2021) et *Le Péril Dieu* (2023) aux Éditions de l'Observatoire.

1
L'affaire Rey-Salmon : anatomie d'un lynchage

Tout part de là. D'une femme. Elle s'appelle Caroline Rey-Salmon. Elle est pédiatre légiste ici, en France. Ce que cela veut dire, c'est qu'elle aide les très jeunes femmes à apporter les preuves scientifiques des viols commis sur elles. Viols incestueux ou viols tout court. Viols pédophiles. Elle les ausculte, elle cherche la marque du cambriolage interne, les meubles retournés, à l'intérieur. Ses examens ne sont pas agréables, forcément difficiles, mais ils sauvent des affaires qui, sans cela, seraient classées sans suite. Elle participe à envoyer des criminels en prison. Parfois, son expertise ne suffit pas, mais nombre des avocats de victimes qui travaillent avec elle s'accordent à dire que son travail est capital, remarquable. Caroline Rey-Salmon a ouvert la toute première unité médico-judiciaire pour mineurs à l'hôpital Armand-Trousseau du 12e arrondissement de Paris. C'était en 2003. Vingt ans plus tard, le 12 décembre 2023, elle est nommée vice-présidente de la Ciivise aux côtés de Sébastien Boueilh, ex-rugbyman et fondateur de l'association Colosse aux pieds d'argile, qui lutte contre les violences sexuelles dans le milieu sportif. La Ciivise ? Un acronyme, pour Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux mineurs. Le lundi 5 février 2024 a lieu la conférence de presse

ON A VU DES AGRESSEURS SE CACHER DERRIÈRE DES POSTURES DE FAÇADE, MAIS PEU D'ENTRE EUX Y CONSACRER LEUR VIE PROFESSIONNELLE ENTIÈRE

validant l'entrée en fonction de la nouvelle équipe qui doit la diriger. Avec le départ forcé du juge Édouard Durand, qui fut le coprésident emblématique de la Commission trois ans durant, nombre des membres en ont claqué la porte. Ce lundi 5 février, il s'agit pour les deux nouveaux coprésidents d'annoncer la relève, leur nouvelle feuille de route, de présenter une équipe naissante, et des objectifs renouvelés. C'est aussi ce jour-là que le scandale éclate, d'abord relayé par les réseaux sociaux. Et c'est ce scandale qui attire mon attention.

Une jeune femme, qui se fait appeler Louison, accuse Caroline Rey-Salmon d'agression sexuelle. La nouvelle fait le tour du Web, met le feu à des réseaux sociaux déjà très largement inflammables sur tout ce qui touche à la Ciivise, je l'apprendrai bientôt à mes dépens. Pour le moment, ce que je lis, c'est le témoignage de cette Louison, dont le pseudonyme sur X – qui s'appelle alors encore Twitter – est « Àventreouvert », tout attaché, et en un mot. Le lendemain, elle donne un entretien en exclusivité à Franceinfo.fr. Ce qu'elle y décrit est très clair, sans appel à l'ère de l'hyperémotivité : « J'ai été victime d'une nouvelle agression sexuelle durant l'expertise. » Une expertise, menée par la pédiatre légiste, au sujet d'agressions qu'aurait subies la fameuse Louison entre 2004 et 2009.

La double peine, donc. Deux fois violentée. D'emblée, ce qui devient vite un scandale m'interpelle. À aucun moment je ne me pose la question de croire ou non la jeune femme ; cela n'est pas mon rôle, je ne suis pas juge. Ce qui me questionne, c'est le décalage entre ce que Louison raconte et la qualification de l'infraction. Spontanément, je me dis que Louison témoigne d'éventuels faits de violence médicale. Mais *agression sexuelle* ? Je ne comprends pas. Et puis, s'il n'y a évidemment pas de profil type d'agresseur sexuel, ni d'agresseuse, une si longue carrière vouée à la défense des victimes ne colle pas, de prime abord, avec l'envie de les abuser. On a vu des agresseurs se cacher derrière des postures de façade, mais peu d'entre eux y consacrer leur vie professionnelle entière. Et puis surtout, il y a le bon sens qui me rattrape par la manche. Ce que je lis, c'est un examen difficile, et qu'il le soit m'apparaît évident. Qu'aucun des articles qui vont suivre cette bombe lancée contre Caroline Rey-Salmon ne tente l'apaisement me perturbe. Il ne s'agit pas de nier la douleur de Louison, mais peut-être d'interroger l'accusation qu'elle porte : agression sexuelle. Ce n'est pas rien.

Louison dit avoir subi des viols incestueux, plusieurs années durant, dans son enfance. En 2020, l'enquête judiciaire ordonne un examen gynécologique avec Caroline Rey-Salmon à l'Hôtel-Dieu à Paris. Nous sommes alors en juin, près de quatre ans avant ce 6 février 2024 où elle va finalement porter plainte. Elle raconte à Franceinfo.fr à propos de cet examen qui aurait mal tourné : « Je suis venue en étant très stressée. » Qui ne le serait pas ? Lors de la consultation, le docteur Rey-Salmon aurait découvert un hymen intact. On imagine le choc pour la jeune femme. Sans pour autant remettre en cause la réalité de l'inceste subi par Louison, Caroline Rey-Salmon cherche ce qui pourrait expliquer ce qu'elle voit : la gynécologue sait bien que l'hymen ne se déchire pas forcément suivant l'acte infligé. Louison raconte : « Après l'examen, elle m'a dit que je me trompais, que je n'avais pas pu subir de viol vaginal parce que mon hymen n'était pas déchiré. » Puis elle décrit : « Elle a posé ses doigts sur mon sexe, elle m'a dit : "Fermez les yeux, imaginez que là, c'est le pénis de l'agresseur qui est sur vous. Est-ce que vous ne pensez pas qu'il faisait plutôt ce geste-là ?" […] Elle a fait à plusieurs reprises le geste de va-et-vient sur mon sexe. » Puis Louison raconte qu'elle a alors répété ne plus savoir, ne plus se souvenir exactement. Et décrit l'insistance de Caroline Rey-Salmon. Et moi de lire, de relire, et de ne rien voir, spontanément, qui me décrive une agression sexuelle. Un examen effroyablement compliqué à supporter, oui, mais une agression sexuelle ? L'article relate que Louison se serait « sentie totalement partir » puis rapporte qu'elle aurait « oublié » la suite de l'examen.

Au sujet de sa plainte, Louison explique alors très clairement que la nomination de Caroline Rey-Salmon à la tête de la Ciivise lui a donné le sentiment « que la société [se moquait d'elle] ». C'est ce sentiment qui aurait déclenché son envie de porter l'affaire devant les tribunaux. Le journaliste qui signe le papier explique avoir contacté la légiste, laquelle aurait tout contesté, fermement, sans souhaiter faire de commentaires. Les journalistes ont alors déterré des déclarations de la docteure dans une revue spécialisée en 2018, où elle disait que les enfants souvent « méconnaissent leur anatomie génitale » et racontait son métier, sa spécialité, difficile : « … faire avec •••

l'enfant sur la table d'examen une sorte de reconstitution des gestes de l'agresseur et […] recueillir ses sensations pour être au plus près du déroulement des faits ». À la parution de l'article du journaliste, tout le monde avait été choqué par le terme de « reconstitution » qui était pris comme une violence supplémentaire envers les victimes, tandis qu'il s'agissait d'objectiver l'accusation portée. C'est un fait, les tribunaux ont besoin de preuves : ce n'est pas contre les victimes, c'est la garantie de notre liberté collective, notre protection à tous contre l'erreur judiciaire. On ne condamne pas sans preuve. Je me suis alors dit que, depuis que la plainte était présentée dans le discours médiatique comme une thérapie en elle-même, prompte à guérir les victimes, on s'attendait – à tort – à ce que tout le chemin judiciaire soit une promenade de santé. Me reviennent alors les mots d'un avocat de victimes rencontré quelques mois plus tôt, et qui me disait, la voix sage et posée, le ton ferme de celui qui en a trop vu, et depuis trop longtemps, pour ne pas conserver le recul nécessaire face à la susceptibilité de l'époque : « Ce dont on parle, ce sont des accusations graves, qui peuvent aboutir à des peines lourdes, et c'est tant mieux. Mais ça va avec une procédure compliquée, et terriblement difficile à vivre. Évidemment. Le rôle de l'avocat, c'est aussi d'accompagner les clients dans ce processus éprouvant. Mais c'est forcément difficile ! On ne met pas les gens en prison sans preuve, et prouver les choses, c'est compliqué, et parfois douloureux. »

Je ne saurais pas dire pourquoi cette accusation d'agression sexuelle, racontée comme un examen mal vécu, m'a immédiatement interpellée. Le lendemain de ce témoignage qui faisait suite au dépôt de plainte, quarante-huit heures après sa nomination à la coprésidence de la Ciivise donc, Caroline Rey-Salmon était poussée à la démission. Lynchée sur les réseaux sociaux, lâchée par la profession, attaquée par les soutiens du juge Durand (qui espéraient ainsi provoquer le retour de celui-ci à la tête de la Ciivise, comme je vais l'exposer bientôt), la légiste était plus seule que jamais, subissant une violence médiatique d'une rare intensité. Elle venait de tout perdre, sous les yeux de Mediapart – qui semblait s'en réjouir, enchaînant deux papiers, dès le mercredi 7 février, à trois minutes d'écart. Un premier à 20 h 24, titré « À peine nommée, la vice-présidente de la Ciivise est déjà suspendue[1] », ce qui était factuellement faux, Caroline Rey-Salmon ayant décidé seule de se mettre en retrait de la Ciivise ; puis un second à 20 h 27 : « L'arrêt de la Ciivise est vécu comme une violence, une trahison, un abandon ». Le chapeau du papier m'est apparu comme un enchaînement trop bien huilé : « Un mois après son éviction de la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise), le juge Édouard Durand s'exprime pour la première fois ». Mais qui était donc ce juge Durand, semblant se réjouir de la chute d'une femme qui avait pourtant voué sa vie à l'aide aux victimes de violences sexuelles pédophiles et incestueuses, ce juge que Mediapart présentait comme « la voix de 5,5 millions de victimes et de leurs soutiens[2] » ?

C'est pour répondre à cette question que je me suis lancée dans une grande enquête pour *Franc-Tireur*. Elle a finalement paru le mercredi 29 mai 2024, dans le numéro 133 du journal, après de longues semaines à entendre des dizaines et des dizaines de professionnels de la lutte contre les violences faites aux enfants, des membres de la Ciivise, et évidemment le juge Édouard Durand lui-même. Au départ, et sans rien savoir de l'homme, il me semble remarquable : c'est lui qui a mis les violences sexuelles sur mineurs au centre de l'attention médiatique et politique. Je n'en sais guère plus, si ce n'est que, grâce à lui, et à sa présence à la tête de la Ciivise, on parle enfin du sujet. On en parle vraiment. Or, depuis de nombreuses années, je pense que la pédocriminalité est au centre de tous les schémas destructeurs, qu'elle est factuellement à l'origine du mal, et qu'elle devrait être une priorité du combat contre les violences sexuelles, et au cœur des préoccupations de tous. En 2021, je me suis investie à corps perdu pour que soit votée la loi qui instaure désormais un seuil de non-consentement établi à 15 ans, 18 en cas d'inceste. C'est-à-dire que depuis cette loi du 21 avril 2021, aucun adulte ne peut se prévaloir du consentement sexuel d'un enfant s'il a moins de 15 ans, ou moins de 18 ans en cas d'inceste. Mon premier roman, autofictionnel, traitait déjà des violences sur mineurs, c'était en 2004. Alors, quand je décide d'enquêter sur la crise que traverse la Ciivise depuis le départ d'Édouard Durand, et qui a conduit à la plainte de Louison contre Caroline Rey-Salmon qui venait de lui succéder, je ne sais pas du tout quoi en attendre.

En fin de compte, l'enquête révélera un homme beaucoup plus trouble que l'image qui prévaut jusqu'alors, et une éviction justifiée – qui fera date. Dans cette enquête de mai 2024, je reprends l'histoire à son début, j'en narre la genèse. Je raconte le président de la République, Emmanuel Macron, qui annonce lui-même la création de la Ciivise le 23 janvier 2021, parce que #MeToo a remis sur le dessus de la pile un problème que le politique ne peut plus faire mine d'ignorer. Le Président l'introduit par ces mots : « On est là, on vous croit, et vous ne serez plus jamais seuls. » ■

1. « À peine nommée, la vice-présidente de la Ciivise est déjà suspendue », article de Hugo Lemonier, Mediapart, le 7 février 2024 à 20 h 24.
2. « L'arrêt de la Ciivise est vécu comme une violence, une trahison, un abandon », article de Sarah Brethes, Mediapart, le 7 février 2024 à 20 h 27.

L'INFO EN PLUS

Pour des raisons de place comme de moyens financiers, la presse ne publie pratiquement plus de ces grandes enquêtes qui firent jadis sa renommée. Comme l'a montré, entre autres, en 2022 *Les Fossoyeurs* de Victor Castanet (Fayard), sur le système des Ehpad privés, l'édition a pris le relais. C'est ce qui a amené L'Observatoire à confier à Nora Bussigny, l'autrice des *Nouveaux Inquisiteurs*, la création d'une collection, « L'Enquête complète », élargissant, sur une pagination moyenne de 150 pages et à un prix autour de 10 euros, des articles déjà parus, et dont *Les Faux Sauveurs* de Tristane Banon forme le premier opus.

SOLANGE BIED-CHARRETON

Deux histoires du sida

On prête aux chats une pléiade de vies successives. Sept en Occident, ainsi que dans la tradition musulmane ou, selon d'autres adages, jusqu'à neuf. Enfant « *sauvage* », introverti, spontané mais jamais enjôleur, Didier Lestrade, avait tout d'un félin depuis le départ et, chemin faisant, à travers ses différentes incarnations existentielles, du plateau du Sersou, dans l'Algérie de sa petite enfance, à sa retraite actuelle au milieu de son jardin, en passant par son adolescence malheureuse puis sa révolte contre la domination hétérosexuelle, son métier de journaliste, sa mission de militant, son destin d'écrivain. Tant de vies, donc, pour cet homme, dont la préoccupation première a essentiellement consisté à se demander, à partir de la découverte de sa séropositivité (1987) et avant l'arrivée de la trithérapie (1996), combien d'années il aurait encore à vivre.

Inextricablement liée à l'épidémie du sida, la trajectoire de Didier Lestrade dans l'espace publique se donne à lire dans le remarquable volume de ses *Mémoires 1958-2024* publié début mars chez Stock, une lecture qui s'enrichit de celle de l'*Histoire mondiale du sida*, publié par le CNRS, paraissant ces jours-ci, récit mobilisant les savoirs de nombreuses disciplines, véritable enquête sur le sida comme fait social mondial, signée par l'historienne Marion Aballéa. Les deux livres, l'un partant de l'expérience intime d'un homme, de sa vie privée comme de son engagement dans la lutte contre l'épidémie, dans son travail de journaliste (*Magazine*, *Le Gai Pied*, *Rolling Stone*, *Libération*, puis *Têtu*, qu'il fonde en 1995) et son engagement associatif, l'autre reconstituant un narratif scientifique, culturel, politique voire géopolitique autour du sida, permettent une double immersion dans la plus grande catastrophe sanitaire de la fin du XX^e^ siècle. Les deux écrits s'entremêlent car la trajectoire de Lestrade suit le cours de l'histoire du sida. Et c'est d'ailleurs au moment où l'épidémie enserre la France que celui-ci découvre qu'il n'y échappera pas.

> LA MORT DES CÉLÉBRITÉS QUI PUT EN FAIRE UNE « MALADIE-PAILLETTE »

Mais le sens du combat l'emporte – « *J'étais déjà déterminé à ne pas me laisser emprisonner par une telle impuissance* » – et dessine le tracé de son action politique avec Act Up Paris à partir de 1989, déclinaison de l'Act Up américain, utilisant le fameux triangle rose ainsi que le mort d'ordre « Silence = Mort ».

Passé le choc, l'identification du virus et la mort des célébrités qui put en faire, Marion Aballéa le rappelle, une « *maladie-paillette* », avec tout ce que cela comporte de posture, mais pour laquelle le monde de la culture, durement éprouvé, put sensibiliser rapidement les médias, vint le temps de la mobilisation générale. La répartition des richesses en matière de lutte contre le sida épousa vite une géographie des inégalités familière, avec des malades plus nombreux dans le Sud et des médicaments dans le Nord. Et l'épineuse question de l'utilisation des budgets se formula en ces termes : « *Ne vaut-il mieux pas concentrer les efforts sur la prévention plutôt que sur les traitements ?* » Aujourd'hui, si rien ne semble acquis, l'espoir demeure pourtant, les projets prometteurs de traitements, de vaccins ne manquent pas. L'histoire mondiale du sida n'est pas encore terminée. Pourtant, à la fin de ses *Mémoires*, Didier Lestrade l'avoue : « *Je suis moins dans le combat, car la déception politique et écologique est profonde.* » Mais à celui qui a tant donné, peut-on vraiment reprocher le besoin de contempler une si riche existence ? ■

★★★★☆
MÉMOIRES 1958-2024
DIDIER LESTRADE
484 P., STOCK, 23,90 €

★★★★☆
UNE HISTOIRE MONDIALE DU SIDA, 1981-2025
MARION ABALLÉA
328 P., CNRS, 25 €

AUDREY SOVIGNET

DRFP/ODILE JACOB

BORIS CYRULNIK

L'amour n'est pas qu'enfant de bohème !

À l'« amour-fusion » où l'on se perd, le célèbre neuropsychiatre oppose l'« attachement » plus quotidien et moins intense mais qui rend autonome. Les deux peuvent aussi heureusement se mêler. Aux dépens, toutefois, de la passion et de ses vertus disruptives…

Il a beau être le thème majoritaire de nos films et romans, l'« amour-rencontre » demeure une énigme. D'où vient que deux êtres, qui ne s'étaient jamais vus et même imaginés, se reconnaissent d'emblée comme faits l'un pour l'autre ? Pour Boris Cyrulnik, quand nous éprouvons un coup de foudre pour quelqu'un, c'est parce que cette personne, par l'un de ses traits, réveille en nous la « *trace mnésique* » d'un bonheur passé. Et il en donne une illustration imprévue chez Descartes, attiré par les femmes qui louchent, parce que c'était aussi le cas de son amour d'enfance…

Cette centralité dans nos sentiments de l'idée d'empreinte, venue de l'éthologie animale, n'est qu'une des innombrables remarques que l'on glane dans *Quand on tombe amoureux, on se relève attaché.* Boris Cyrulnik est un discoureur et l'on apprend beaucoup avec lui. D'abord que, comme le bonheur, l'amour est une idée relativement neuve. Chez nous, il n'apparaît qu'au XIIe siècle avec l'amour courtois des troubadours. Non pas qu'il n'existait pas auparavant, mais sa valeur n'était pas reconnue par nos sociétés. Avant lui régnait la pulsion. Puis le mariage, cette alliance matérielle entre des clans ou des familles, l'a évincé. Et ce n'est qu'avec l'émancipation des femmes, au siècle dernier, qu'il a retrouvé grâce. Aujourd'hui, il est à la fois soutenu et miné par ce « désir d'être soi » de notre psychologie postmoderne. D'un côté, il pousse à un choix amoureux et non plus social ; de l'autre, pour éviter les anciennes aliénations, à des unions souples, sans engagement éternel, « en CDD », voire à l'asexualité… Cela veut dire d'ailleurs que si l'amour est un sentiment universel, il se structure en fonction des contextes sociaux et culturels où il advient. C'est un phénomène social autant qu'individuel et même langagier, les récits alentour influant sur sa nature. Nous, animaux humains, agissons plus dans des représentations que dans la perception du réel.

L'« AMOUR-ATTACHEMENT », UN MÉCANISME QUI LIBÈRE

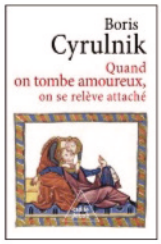
Mais le cœur du livre est ailleurs. Notant, sur le plan physiologique, que l'« amour-passion » rompt le lien avec les zones de notre cerveau où s'élabore la sensation de punition au profit de celles de la récompense, Cyrulnik explique ainsi que ce type d'amour crée un immanquable effet d'« *emprise* ». Le caractère « *acritique* » de l'amour-fusion expliquerait

même, selon lui, ces extases « *proches de l'hypnose* » surgissant entre certains leaders politiques et les foules réunies dans leur culte. L'amour individuel est aveugle, car il nous fait voir l'autre comme sans défaut ; sa version collective est un rapt « *totalitaire* » de notre personnalité qui nous mène régulièrement au pire…

Tout autre est l'amour-attachement. Progressif, se tissant dans le quotidien, il se différencie de l'amour-passion en ce que, en nous fournissant une « *base affective sécure* », il nous permet de nous en émanciper. Son schéma n'est plus, comme dans l'amour-fusion : « *C'est toi ! Pour moi, tu es le (la) seul(e) au monde !* » Il devient : « *Je sais que tu es là pour moi. Je peux donc en toute confiance m'éloigner de toi pour explorer l'univers, puisque ce qui nous unit, c'est un lien affectif, une relation.* » Et ce mécanisme qui libère ne concerne pas que l'amour entre adultes. À la suite du psychiatre et psychanalyste anglais John Bowlby (1907-1990), Cyrulnik y voit le dispositif central de la formation de notre personnalité psychique. Mais il a aussi ses pathologies. Un mauvais attachement dans les mille premiers jours de la vie d'un enfant produit des désordres comportementaux que, cependant, peuvent rattraper de nouveaux attachements. C'est donc un processus, une histoire évolutive, là où l'amour-passion, habitant l'instant, tient du feu de paille. Et la réussite suprême intervient quand ce dernier se mue en un attachement durable : « *L'évolution idéale de ce couple de pulsions opposées et associées,* conclut l'homme de la "résilience", *nous permet de tomber amoureux et de se relever attachés. Alors, nous éprouvons le bonheur de vivre en couple et de transmettre aux enfants une agréable manière d'aimer.* »

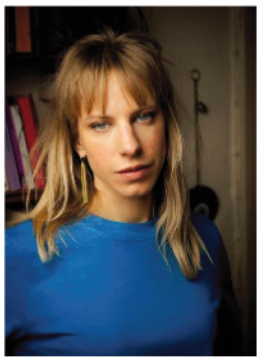
Il n'y a rien à objecter à cette vision harmonieuse de l'amour-attachement, sinon qu'elle est facilement normative et oublie le bénéfice, malgré ses dangers, de l'amour-fusion. Car, dans cet anti-« amour fou » des surréalistes, on perd cet embrasement de l'âme propre à dérouter le monde et à lui apporter du neuf. Et si notre fatigue civilisationnelle ne venait justement pas de notre trop grande prudence actuelle face à cette si dérangeante passion ? ■

Patrice Bollon



EXTRAIT

★★★☆☆
QUAND ON TOMBE AMOUREUX, ON SE RELÈVE ATTACHÉ
BORIS CYRULNIK
340 P., ODILE JACOB, 22,90 €



ROMAIN GARCINJ/SEUIL - AUDREY SOVIGNET

À la guerre comme à la non-guerre

Depuis 1945, l'Europe s'est rêvée le continent d'une paix éternelle. Dans *Les Désirs guerriers de la modernité*, la jeune philosophe belge Déborah V. Brosteaux montre qu'il n'en est rien. L'Europe n'a cessé de mener des guerres mais « *à distance* ». Elle a « *effacé* » les ruines laissées par la catastrophe de 39-45, mais la reconstruction s'est opérée selon des plans antécédents aux destructions : l'idée d'une table rase à partir de laquelle renaître constitue le mythe central de notre modernité. C'est celui de Faust, pactisant avec le Diable en échange d'une vie hors limite, d'une « *expansion de soi* » qui a nourri tous les fascismes. Si elle veut sortir de la guerre qui lui est consanguine, conclut l'autrice, l'Europe doit « *se fabriquer d'autres héritages* », détourner ses désirs vers de plus pacifiques. Ce n'est vraiment pas gagné, surtout avec les récentes évolutions du conflit ukrainien… ■

P.B.

★★★☆☆
LES DÉSIRS GUERRIERS DE LA MODERNITÉ
DÉBORAH V. BROSTEAUX
224 P., SEUIL, 21,50 €

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Dix mois cruciaux

À l'Est, durant l'été 1944, l'opération « Bagration » de l'Armée rouge en Biélorussie attaque la Wehrmacht, sur quatre fronts simultanés. Le 3 juillet, les troupes soviétiques reprennent Minsk et deux semaines plus tard, à Moscou, défilent 57 000 prisonniers de guerre allemands. À l'Ouest, les alliés américains et britanniques, lors de l'opération « Cobra », percent enfin les défenses allemandes. La guerre durera pourtant encore trois cents jours, *« les plus coûteux en vies humaines de tout le conflit »*. C'est cette dernière phase que nous propose d'éclaircir l'historien et journaliste Éric Branca dans *300 jours. 13 juillet 1944 - 9 mai 1945 : dix mois pour en finir avec Hitler.* Ce fascinant ouvrage nous invite à réinvestir notre mémoire collective et nos représentations de la contribution des alliés : *« Sur les 48 millions de morts provoqués par la guerre en Europe, l'Union soviétique en a perdu 25 millions (15,8 millions de civils/9,2 millions de militaires) et les États-Unis… 140 000 »* De même, Éric Branca met en relief les rouages du *« partage du monde »* lors des accords de Yalta (février 1945), avec le rôle bien plus crucial de Churchill que de Roosevelt. L'historien nous rappelle la nécessité du recul et de l'ouverture récente d'archives pour mieux saisir cette guerre : *« La libération des camps avait pourtant permis au monde de découvrir, de visu, l'holocauste qu'une poignée soupçonnaient depuis 1942 : il fallut attendre le procès Eichmann (1960) et la parution de la thèse monumentale de Raul Hilberg,* La Destruction des Juifs d'Europe, *pour saisir l'ampleur de cette tragédie. »*

★★★★☆
300 JOURS
ÉRIC BRANCA
448 P., PERRIN, 24 €

LAURENCE JOSEPH

L'éloquence des mots tus

Dans son essai *Nos silences. Apprendre à les écouter*, la psychanalyste et psychologue clinicienne nous invite à sortir d'une vision monolithique et unilatérale du silence, impropre à en révéler la profonde ambivalence.

À en croire le dicton, « la parole est d'argent, mais le silence est d'or ». Qu'est-ce qui rend ce dernier si précieux ? Sa rareté, dans nos existences noyées sous un brouhaha incessant de bavardages et de bruits en tout genre ? Le silence serait-il l'air pur tant convoité par les suppliciés de la « pollution sonore » si caractéristique des villes contemporaines ? Que dire du silence ? La question n'est pas seulement ardue en raison de son caractère quelque peu oxymorique, elle achoppe également sur la simplicité trompeuse du singulier. « Le » silence, à la manière du *pharmakon* grec, peut être à la fois poison et remède, prison et libération, hommage et châtiment. L'extrême diversité de ses formes, de ses significations, de ses mobiles et de ses effets requiert la prudence du pluriel que l'autrice adopte dès le titre.

S'ÉCLATER SUR UN CHAMP DE NON-DITS

Dans le creux que le silence dessine s'engouffre une infinité d'interprétations possibles : N'a-t-on plus rien à se dire ? Refuse-t-on de me parler ? Me cache-t-on quelque chose ? Cherche-t-on à me blesser ? Ou peut-être est-ce moi qui ai blessé ? Le malentendu, avec son lot de potentielles tragédies, n'est jamais loin, comme dans la pièce de Camus où le fils, cachant sa véritable identité à sa famille dans l'espoir d'embellir les retrouvailles, scelle sans le savoir son destin funeste. Les fameux « secrets de famille » qu'on ensevelit pour en préserver ceux qui nous sont chers ont une façon bien à eux de remonter à la surface, enrichis d'un pouvoir de destruction décuplé, telle une bombe à retardement qui retentit d'autant plus fort qu'elle éclate sur un champ de non-dits.

Comme toutes les armes, le silence est à double tranchant. Nul ne le sait mieux qu'une psychologue qui voit cohabiter au sein de son cabinet le silence attentif de l'écoute, ménagé par le praticien, et celui, meurtri, du traumatisme refoulé par le patient. Le premier, loin de prolonger le second, esquisse une issue au mutisme imposé et sédimenté par la honte, la peur ou la contrainte. C'est qu'en deçà de ses multiples facettes et manifestations le silence est, au commencement, non pas le contraire de la parole ou du son, mais leur condition de possibilité : « *Sans silence aucun sens n'est possible, aucune mélodie ne peut se jouer.* » Non moins essentiel que les notes sur une partition, il dispense tour à tour, de respirations en pauses calculées, la gravité, le suspens, le recueillement ou mille autres nuances émotionnelles qui permettent au discours de s'incarner pour mieux toucher son auditoire. Par la grâce du silence, la voix et la mélodie prennent leur élan. La présence et la mémoire des disparus se font soudain sentir, l'espace d'une minute collectivement observée. Les langues trop longtemps réprimées se délient, et l'oreille, si souvent saturée, réapprend à entendre. En puisant aux sources hétéroclites et fécondes de la mythologie, de l'étymologie, de la psychologie et de la philosophie, Laurence Joseph rejette l'esquive facile de l'« *ineffable* » et s'intéresse moins à ce qu'il y a à dire sur le silence qu'à ce que ce dernier dit, au sens qu'il porte ou rend audible. Pas question, ici, de s'abandonner sans reste au silence de la lecture : cet ouvrage, *Nos silences,* nous invite à le mettre en résonance avec toutes ses variations, des plus similaires aux plus contradictoires, pour mieux en saisir la richesse. ■

Marylin Maeso

★★★★☆
NOS SILENCES. APPRENDRE À LES ÉCOUTER
LAURENCE JOSEPH
192 P., AUTREMENT/LES GRANDS MOTS, 19,90 €

JEAN-PHILIPPE BALTEL/AUTREMENT

In véto veritas

« *Si un animal vous dit qu'il parle, il ment probablement* », dit le proverbe africain. Si un vétérinaire s'exprime, il dit sûrement la vérité, a-t-on l'envie d'ajouter au terme de l'enquête pionnière du journaliste Julien Solonel. C'est en effet la France de tous les milieux et classes d'âge qui défile dans leurs 22 000 cabinets, celle des propriétaires de 16 millions de chats, 10 millions de chiens et de milliers de NAC, « nouveaux animaux de compagnie », entre iguane vert et rat surmulot. Leurs témoignages réunis dans *La France vue par les vétérinaires* sont effarants. Entre l'homme prêt à en découdre après la mort de son lapin ou le couple qui pratique la garde alternée de son « *pet* », les Français infantilisent de plus en plus leurs animaux et dépensent pour eux sans compter. Dans le même temps, ils les maltraitent plus durement et les abandonnent en masse. Pire, les maîtres antivax et les obsédés du bien-être animal s'en prennent désormais verbalement et physiquement aux vétérinaires, qui ont un indice émotionnel supérieur à celui des agriculteurs. 20 % d'entre eux ont des idées suicidaires et ils sont près de la moitié à rendre leur blouse blanche avant 40 ans. Et quand les « vétos » vont mal… ■

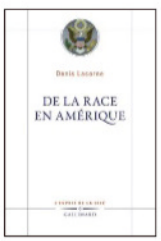
Emmanuel Hecht

★★★☆☆
LA FRANCE VUE PAR LES VÉTÉRINAIRES
JULIEN SOLONEL
240 P., BUCHET-CHASTEL, 21 €

À la racine du racialisme

Directeur de recherche au centre de recherches en science sociale à l'international de l'IEP Paris (CERI), Denis Lacorne est un spécialiste incontesté des États-Unis. Formé à Sciences Po, docteur de l'université de Yale (Connecticut), l'homme a écrit ou dirigé quantité d'essais consacrés à l'histoire politique de ce pays continent. Ainsi s'est-il interrogé sur la façon dont se sont constitués la « *mythistoire* » américaine (*L'Invention de la république. Le modèle américain*), son identité nationale (*Du melting-pot au multiculturalisme*) et le lien devenu indéfectible entre pouvoir américain et religion (*De la religion en Amérique*). Cette année, il nous régale avec un essai lumineux consacré à la façon dont le racialisme est né, a prospéré et imprègne encore aujourd'hui une nation dont « *dix des douze premiers présidents des États-Unis furent propriétaires d'esclaves* ». Précis et documenté, *De la race en Amérique* apporte son lot de réponses éclairantes, notamment sur le phénomène de racialisation des immigrés au tournant du XX^e^ siècle, et vient compléter l'étude tout aussi passionnante que le sociologue Loïc Wacquant a consacrée l'an dernier au même phénomène (*Jim Crow. Le terrorisme de caste en Amérique*). À découvrir. ■

Jean-François Paillard



★★★☆☆
DE LA RACE EN AMÉRIQUE
DENIS LACORNE
240 P., GALLIMARD/L'ESPRIT DE LA CITÉ, 21 €

OLIVIER ROLLER/BUCHET CHASTEL - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ET AUSSI…

★★★☆☆
LA MORT, UNE AVENTURE SPIRITUELLE
LILA RHIYOURHI
192 P., LEDUC. S, 18,90 €

La culture occidentale considère la disparition comme une perte et non comme une métamorphose. À l'ombre de nos peurs, nous aurions déserté le spirituel au profit du tangible : mourir serait donc l'ultime limite de tout ? Pourtant, une autre vision se fait jour. Et si la mort était un envol vers autre chose ? Lila Rhiyourhi, magnétiseuse et médium, ouvre une voie qui repense la finitude apparente de l'existence. Si la mort n'est qu'illusion, elle n'est alors plus un abîme à redouter mais un passage à accompagner, une transition dénuée d'empreinte tragique, prélude à une vie affranchie de la chair. Et peut-être, dans cette lumière nouvelle, pouvons-nous l'accueillir non plus avec effroi, mais avec la sérénité d'une âme qui se sait appelée ailleurs. **Sophie Di Malta**

★★★☆☆
CROIRE, QU'EST-CE QUE ÇA CHANGE ?
MARION MULLER-COLARD
112 P., LABOR ET FIDES, 10 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 AVRIL.

Croire, qu'est ce que ça change ? **débute par le récit de son origine : une question que pose un fils aîné, âgé de 20 ans, à sa mère :** ***« Comment peux-tu être profondément angoissée alors que tu es croyante ? »*** **Elle s'adresse personnellement à Marion Muller-Colard, l'autrice, mais concerne beaucoup d'autres – d'où l'idée de répondre à son fils par un livre où elle réfléchit aux implications de ce qu'on appelle « croire » et à ce qui peut différencier la foi des autres croyances. La manière dont la foi lui est venue est très différente de la conversion de Claudel, et très éloignée du pari pascalien.** ***« Croire ne change rien à mes grands vertiges. Mais ce que ça change, c'est que ça dessine un après, une terre en vue dans la mer déchaînée. »*** **Mais** ***« ça change l'incertitude en opportunité ».***

Jean Montenot

JEAN-YVES FRÉTIGNÉ

La pieuvre par les faits

Cet ouvrage passionnant montre que la Mafia est le fruit d'une longue histoire, loin de certains clichés. Et nous interroge sur le rôle de l'État qui doit y faire face.

Au Moyen Âge, des chevaliers espagnols ayant vengé la mort de leur sœur se réfugient l'un en Sicile, l'autre en Calabre et le dernier en Campanie. Chacun d'eux crée une organisation secrète : la Mafia, la 'NDrangheta et la Camorra seraient ainsi nées. Pour Jean-Yves Frétigné, pour comprendre la Mafia, il faut revenir aux faits plutôt que de suivre les légendes et les mythes dont le cinéma a été friand. Depuis 1860, des procès ont impliqué des hommes qualifiés de *mafiosi*. Les suivre est riche d'enseignements. L'auteur nous emmène dans les couloirs d'une justice qui a dû créer des lois contre le crime organisé. Déjà, à la fin du XIXe siècle, l'omerta est la règle. Ces groupes ont des allures de sectes criminelles, comme les *stuppagghieri*, condamnés en 1878, pour avoir tué gardes champêtres et fontainiers. L'année suivante, Gaspare Attardi, le greffier d'une ville proche de Palerme, est assassiné pour avoir dénoncé la collusion entre son maire et les criminels. Bien sûr, la justice réagit. Mais crimes et procès s'enchaînent sans fin. En 1883, deux cents personnes sont arrêtées et

jugées. Rien n'y fait. La pieuvre continue de s'étendre. Comme le dit Jean-Yves Frétigné, en analysant l'entre-deux-guerres : *« la Mafia recule mais ne disparaît pas »*. Le fascisme aussi s'y casse les dents.

Les années 1950 constituent un âge d'or des truands. La Démocratie chrétienne installe un système clientéliste qui s'accommode bien avec la corruption mafieuse. Le boom de construction de Palerme alimente les caisses de ce parti et les coffres des mafieux. Commence alors la saga du trafic d'héroïne. Il faut attendre 1982 pour qu'enfin la lutte soit vraiment organisée et finisse par faire tomber les tueurs. La nouvelle loi permet au parquet spécialisé d'attaquer le crime organisé en s'appuyant sur les repentis… S'y ajoute le courage de juges tels Falcone et Borsellino – Falcone auquel l'écrivain Roberto Saviano a consacré son dernier livre et dont la figure est ici insérée dans la longue chaîne de policiers et de magistrats qui ont lutté pour libérer les Siciliens de la pègre. L'antimafia fait système de nos jours. Il inspire des politiques partout en Europe, et dans le monde, jusqu'aux États-Unis ou en Colombie. En refermant cette *Histoire de la Mafia,* riche de portraits de coupables et de victimes, le lecteur reçoit une leçon de civisme. Il comprend à quel point politique, affaires et gangstérisme peuvent se mêler en un cocktail mortel. Là réside un motif de défendre l'État, ce dernier rempart du peuple face au crime. ■ **Fabrice d'Almeida**

EXTRAIT

★★★★☆

HISTOIRE DE LA MAFIA. AU-DELÀ DES PRÉJUGÉS
JEAN-YVES FRÉTIGNÉ
384 P., FAYARD, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 16 AVRIL.

Le dernier voyage

Sous l'Occupation, le docteur Marcel Petiot proposait à des proscrits le passage en Amérique du Sud via l'Espagne contre une coquette somme d'argent. Le voyage se terminait rapidement dans une fosse qu'il avait creusée dans le garage de son hôtel particulier du 16e arrondissement de la capitale. Sur les vingt-sept victimes, on en comptait seize juives. En 1946, lors du procès qui passionna le pays, la persécution des Juifs fut toujours présente en contrepoint, souligne l'historien Jean-Marc Dreyfus, décrite parfois avec force détails par les enquêteurs, dont le commissaire Massu, modèle de Maigret, le magistrat instructeur, les témoins, puis relayée par la presse. Pourtant, *L'Affaire Petiot et la Shoah* nous montre que tout s'est passé comme si on ne voulait rien entendre, de peur d'ouvrir un procès politique, mais aussi faute d'appétence pour un sujet dont l'ampleur n'était pas perçue. Il faudra encore attendre une quarantaine d'années avant que les yeux ne se dessillent. ■ **Emmanuel Hecht**

★★★☆☆

L'AFFAIRE PETIOT ET LA SHOAH. UN TUEUR EN SÉRIE SOUS L'OCCUPATION
JEAN-MARC DREYFUS
256 P., GRASSET, 20,90 €

COLLECTION PERSONNELLE – DR/GRASSET

MANON GARCIA ▪ MARGOT GIACENTI

Une domination sans fin

Deux essais chocs pour comprendre pourquoi les femmes sont et seront toujours en butte à la violence masculine.

« *C'est le procès qui montre que les procès ne finiront jamais* », écrit Manon Garcia après le procès Pelicot. Pendant quatre mois, la philosophe féministe a été présente dans le public et a pu assister à l'intégralité de son déroulé : l'exposition des faits reprochés à Dominique Pelicot, accusé d'avoir amené plus de cinquante hommes à violer sa femme, droguée par ses soins, pendant une vingtaine d'années, les vidéos pornographiques pour preuves de ces agressions sexuelles, les réquisitoires déconcertants, parfois choquants de la défense, l'attitude de Gisèle Pelicot face à ses prédateurs… Dans *Vivre avec les hommes*, elle part de ces observations et, comme de nombreuses autres, confie à quel point elle est choquée intimement par ce qui met en jeu bien plus qu'un simple fait divers. Spécialiste de l'œuvre de Beauvoir, autrice d'ouvrages portant sur les notions de consentement et de soumission, Manon Garcia partage en tant que femme et penseuse ses impressions, ses inquiétudes sur ce que les délibérés et les faits eux-mêmes montrent de la sexualité hétérosexuelle, ses analyses d'un système de domination des femmes par les hommes où la violence s'avère psychologique et physique, et où elle déborde largement le cadre conjugal. Histoire sidérante mais pas seulement, l'affaire Pelicot montre à quel point la « culture du viol » imprègne la société par-delà le comportement coupable d'individus déséquilibrés.

Intégrant cinq affaires historiques de féminicides dans *Le Commun des mortelles*, Margot Giacinti fait une démonstration tout à fait similaire des limites de l'institution judiciaire à répondre efficacement à la violence – ici meurtrière, des hommes sur les femmes. En revenant sur le traitement juridique et médiatique de ces procès, elle montre en quoi ce dernier n'a jamais signifié en lui-même un changement de fond, mais a plutôt cristallisé un problème qui revient à travers les époques. La première partie du livre, plus lumineuse, revient sur la reconnaissance progressive du terme de « féminicide » : c'est le travail militant et social des féministes à travers les frontières – du Tribunal international qu'elles ont monté dans les années 1970 à la circulation des idées permises par des penseuses américaines et mexicaines au tournant du siècle en réaction à des faits toujours choquants – qui a fini par faire reconnaître sa pertinence. ■ **Eugénie Bourlet**

HEIKE STEINWEG /FLAMMARION – DR/DIVERGENCES

★★★☆☆
VIVRE AVEC LES HOMMES. RÉFLEXIONS SUR LE PROCÈS PELICOT
MANON GARCIA
232 P., CLIMATS, 21€

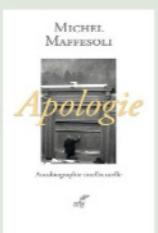
★★★☆☆
LE COMMUN DES MORTELLES. FAIRE FACE AU FÉMINICIDE
MARGOT GIACINTI
220 P., DIVERGENCES, 17 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MICHEL MAFFESOLI

« J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. » **Cette remarque de Rousseau dans l'*Émile* convient au mieux à l'auteur d'*Apologie*, la brillante *« autobiographie intellectuelle »* de Michel Maffesoli. De fait, celui-ci n'est pas de ces universitaires *« qui restent toute leur vie des "fayots"* [...] *tout pétris de logique abstraite et inaccessibles à l'importance des affects s'enracinant dans la vie de tous les jours ».* Sociologue du retour du temps des tribus, il a un tropisme à penser à partir du concret de la vie ordinaire, qui lui vient d'une enfance populaire et de *« l'ambiance propre aux villages miniers »* de ses Cévennes natales. Son *Apologie* est moins le discours en défense d'un *« glaneur de termes philosophiques permettant d'éclairer le Réel »* qu'un regard rétrospectif sur les lectures, les rencontres et les circonstances qui ont déterminé son chemin de pensée. Il est resté fidèle au parti pris de neutralité axiologique de ses maîtres weberiens : Julien Freund et Gilbert Durand (grand résistant, auteur des *Structures anthropologiques de l'imaginaire).* Lecteur de Heidegger et de Carl Schmitt, ami aussi de Jean Baudrillard, Michel Maffesoli n'a pas toujours été apprécié par l'intelligentsia, notamment les épigones de Pierre Bourdieu, dont il fustige les tendances dogmatiques et scientistes. Leur aveuglement aux données sensibles les a coupés du réel qui est toujours nimbé d'imaginaire, sinon *« d'imaginal ».* Le réel ressenti pris ainsi au sérieux relie en nous l'humain, l'*humus*, l'humilité et, conclut l'auteur, *« tant qu'à faire, avec humour ! ».*

Jean Montenot



★★★★☆
APOLOGIE. AUTOBIOGRAPHIE INTELLECTUELLE
MICHEL MAFFESOLI
352 P., CERF, 24,90 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
AU NOM DES REQUINS
FRANÇOIS SARANO
304 P., BABEL, 8,90 €

Longtemps caricaturés au cinéma, les requins n'ont pas bonne presse et font clairement partie des animaux les plus craints par les humains. À tort ? L'océanographe François Sarano s'emploie justement à changer notre regard en nous emmenant au plus près d'eux. Sa démarche relève tant du transfert de connaissances, lui qui les connaît si bien, que d'un récit littéraire attendrissant où toute son affection se déploie. *Au nom des requins* est un authentique et solide plaidoyer. **M.D.-B.**

★★★★☆
LES PRINCESSES MAZARINES
ÉVELYNE LEVER
352 P., TEXTO, 11 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 AVRIL.

Arrivées toutes jeunes et fraîches d'Italie, les nièces du cardinal Mazarin, conseiller de la régente Anne d'Autriche, retiennent l'attention générale. Leur beauté et leurs qualités d'esprit attisent les commentaires autant que l'attention portée à la faveur royale du ministre. Dans un récit étourdissant, Évelyne Lever raconte les aventures de ces conquérantes dont certaines, Olympe et Marie, font tourner la tête du jeune Louis XIV. Une lumineuse plongée dans une société de cour où le cœur, le calcul et la puissance se conjuguent. **Fabrice d'Almeida**

★★★★★
DE L'OISIVETÉ
WALTER BENJAMIN
96 P., PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, 7 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 AVRIL.

Extrait du tentaculaire *Paris, capitale du XIXe siècle* – une encyclopédie de la modernité qui ne fut jamais achevée –, ce pêle-mêle philosophico-littéraire se présente comme une suite de citations (Valéry, Baudelaire, Marx, Balzac, Lafargue, etc.) qu'émaillent de courtes réflexions, parfois lumineuses, souvent énigmatiques, mais toujours stimulantes, à propos de notre rapport au travail, à l'oisiveté et à l'ennui *« si élégant que le dandy l'arbore ».* **Jean-François Paillard**

ÉTIENNE KLEIN

Quand la science fait suer

Le vulgarisateur relie la physique et le physique, avec, en creux, la volonté d'étudier notre façon de lire le monde.

C'est en partant d'histoires personnelles qu'Étienne Klein démarre son ouvrage, pour nous mener à ce constat : les dernières avancées de la physique ont montré que *« le cerveau "invisibilise" d'innombrables éléments de réalité dont l'existence a finalement pu être scientifiquement démontrée »*, des globules rouges aux particules élémentaires. Sauf que, d'emblée, l'auteur le remarque bien, cela pose un problème : si le cerveau invisibilise ces éléments constitutifs, comment notre intellect a-t-il pu nous mener à ces découvertes ? *« J'aime l'idée que la physique moderne serait née d'une rébellion intérieure du cerveau contre ses propres routines »*, déclare ce physicien à qui l'on doit déjà de nombreux livres de vulgarisation ou encore l'émission *La Conversation scientifique* sur France Culture.

Celui-ci nous a habitués à aborder la physique en long et en large pour aider le public à mieux entrer dans ce monde mystérieux dont nous faisons partie. Mais dans *Transports physiques*, il applique à lui-même l'attribut qu'il associe au cerveau : casser la routine. Ainsi, l'entraînement est ici à la fois musculaire et intellectuel, puisqu'un même mot, que nous avons déjà utilisé plusieurs fois ici, adopte deux définitions : *la* physique et *le* physique. La confrontation de ces deux univers fait tout l'objet de cet ouvrage, en y ajoutant la notion de « transports » pour les relier. Ce qui donne lieu à des pages autant sur le nageur Léon Marchand que sur l'astronomie et l'IA. Au fond, la flamme de la science et la flamme olympique cohabitent plutôt bien. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
TRANSPORTS PHYSIQUES
ÉTIENNE KLEIN
208 P., GALLIMARD, 20 €

Interstellar, fantasme ou réalité ?

An 2067. Une Terre triste, au bord de l'effondrement. Quatre astronautes sont envoyés dans un trou de ver artificiel – un trou noir comme portail – pour trouver un nouveau foyer. Le film *Interstellar*, signé Christopher Nolan, est un classique parti de… l'idée d'un scientifique. Comme le narre Jean-Pierre Luminet dans *Voyager dans un trou noir*, dès 2006, le physicien Kip Thorne souhaite porter au cinéma sa thèse sur le voyage à travers les trous de ver. L'idée attire l'attention d'une productrice, qui songe à confier le projet à Spielberg, avant qu'il n'atterrisse entre les mains de Nolan. Même la fabrication d'*Interstellar* est intimement liée à la science, ce qui permet à Jean-Pierre Luminet de dérouler bien davantage qu'un simple décryptage du film : des trous noirs aux marées gravitationnelles, l'auteur nous fait voyager entre science, fantasmes et hypothèses fascinantes. ■ **M.D.-B.**

★★★☆☆
VOYAGER DANS UN TROU NOIR. AVEC INTERSTELLAR
JEAN-PIERRE LUMINET
208 P., DUNOD, 17,90 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Compromis »

Il est significatif que le premier sens de ce mot ne soit pas le sens commun mais le sens juridique. Dans le vocabulaire romain, *compromettere* ne signifie aucunement ce que nous entendons en français par « compromettre » mais bien « mettre entre les mains », autrement dit soumettre à l'arbitrage d'un tiers. Le compromis (*compromissum*) initial suppose donc un arbitre. On est loin du tropisme français qui, depuis le XVIIIe siècle, tend à assimiler le compromis à la compromission.

L'idée selon laquelle deux partis opposés, plutôt que de se faire la guerre, pourraient chercher un terrain d'entente a trouvé son cadre intellectuel dans les sociétés dont la culture religieuse et les institutions politiques poussaient en ce sens, à commencer par la société britannique, régie par un choix religieux de compromis (l'anglicanisme) et un système politique de délibération collective (le régime parlementaire) fondé sur une méfiance a priori devant le pouvoir du souverain, périodiquement soupçonné de basculer dans le « despotisme ». Les pays de culture protestante, même ceux de structure autoritaire (luthérienne), *a fortiori* les plus calvinistes, se retrouvèrent programmés à la diversité théologique et à la décentralisation administrative – couple dont la démocratie américaine a posé expérimentalement les premières fondations modernes.

À cet égard, la comparaison avec l'histoire politique française est éclairante. La Suisse comme la France ont été confrontées au risque de la guerre civile, façon guerre de religion puis façon guerre d'idéologie. La Suisse s'en est sortie par une série de compromis, facilités par la nature confédérale du pacte fondateur entre les cantons – de véritables petits États souverains, en fait – et par la recherche systématique de solutions équilibrées, démarche mythifiée en la personne d'un ermite pacificateur, Nicolas de Flüe. La France, en revanche, est entrée dans la modernité lestée de deux réflexes conditionnés qui ne pouvaient conduire qu'à une culture du clivage : une monarchie d'autorité et de centralité, combinée à un choix catholique, redoublant sur le plan religieux le même couple autorité/centralité.

Ce pays avait pourtant sous Henri IV testé le compromis – dénommé ici édit de Nantes –, mais le sens profond de son histoire se résume dans la « révocation » de l'édit en question. Quatre siècles durant, il aura au total collectionné les guerres civiles sous les formes les plus variées, de la forme Révolution française à la forme régime de Vichy : cette imagination, sans cesse renouvelée, force l'admiration. En face, la Suisse n'aura connu qu'une seule guerre civile : ce fut en 1847, et la guerre en question (dite du Sonderbund) dura vingt-six jours et fit quatre-vingt-treize morts.

> CETTE IMAGINATION, SANS CESSE RENOUVELÉE, FORCE L'ADMIRATION

On pourrait objecter que la France a quand même tenté deux expériences fondées sur l'association du compromis (idéologique) et de la coalition (politique) – la IIIe puis la IVe République : l'objection tombe dès lors qu'on intègre dans le raisonnement, d'une part, l'échec final de ces deux Républiques – la première en tragédie, la seconde en drame – et, d'autre part, le mouvement contre-cyclique qui fait qu'aujourd'hui la France dispose en Europe occidentale, depuis 1958, des institutions les plus monarchiques de la zone.

D'où la nécessité, pour aller jusqu'au fond du phénomène, de sortir de ladite zone et d'interroger, au-delà de l'espace occidental, les structures de compromis à l'œuvre dans le reste du monde – c'est-à-dire leur très faible présence. En cause : le poids maintenu des substrats religieux, la nature consubstantiellement autoritaire des théologies installées et, pour finir, une vieille histoire : la radicalité de tous les prophétismes. Les contre-exemples (citons prudemment l'Afrique du Sud, la Corée du Sud, Taïwan) sont des exceptions occidentalisées qui confirment la règle.

Bref, ce n'est pas demain la veille que la culture du compromis imposera sa règle douce à une humanité qui reste dans sa majorité fermement convaincue que « *Dieu vomit les tièdes* ». Il faut dire que cette phrase définitive vient de l'Apocalypse… ■

AUDREY SOVIGNET

Du bon usage du pléonasme

Si vous pensez que vous n'êtes pas né(e) de la dernière pluie, dites-le. Et de cette façon plutôt qu'en claironnant que vous n'êtes pas « un perdreau de l'année ». On pourrait vous rétorquer que ledit perdreau étant, *stricto sensu*, une perdrix de l'année, vous commettez là un pléonasme.

On vous rassure tout de suite : il n'y aurait pas mort d'homme. Il vous suffirait de convoquer quelques-uns des juges de paix qui campent dans la bibliothèque pour constater que les cautions ne manquent pas. Passe encore que le Petit Robert cite sans sourciller une Virginie Despentes rassemblant dans un même mépris « les enfants de chœur, les perdreaux de l'année, les candides et les imbéciles » : les écrivains prennent volontiers des libertés avec la langue et leur parole oublie quelquefois d'être d'évangile. Mais le Petit Larousse ne se cache derrière personne pour recenser le tour en question, qu'il juge tout au plus « familier et plaisant ». Même son de cloche chez nos immortels. Y aurait-il donc pléonasme et pléonasme ?

Sans même parler de celui que l'on perpètre des plus volontairement, à des fins stylistiques et expressives, à l'instar de Molière dans son *Tartuffe* (« Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu, Ce qu'on appelle vu »), il en est d'autres au sujet desquels les avis se font moins tranchés, et la réprobation moins unanime.

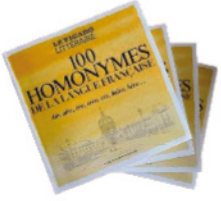
Maurice Grevisse se montre par exemple indulgent, dans son *Bon Usage*, pour les mots « dont la valeur primitive s'est estompée ». Verra-t-on sérieusement un pléonasme dans le fait de *comparer* une chose *avec* une autre, sous prétexte que ce *avec* fait double emploi avec le *com-* issu du *cum* latin ? Vouerait-on aux gémonies notre *aujourd'hui*, le seul *hui* ayant longtemps suffi à la tâche en signifiant déjà « ce jour » en latin ? La réponse se trouve d'autant plus dans la question que l'usager hésite de moins en moins à ajouter des wagons au petit train Interlude, en se gargarisant depuis des lustres de ce *au jour d'aujourd'hui* qui ne fait pas frémir que les puristes. Mais pourquoi faire simple quand on peut faire… double ?

La question est : « Où mettre le curseur ? » Peut-être sied-il de chercher du côté de la mesure et du bon sens. Vous redoutez de n'être pas compris en vous contentant du seul perdreau ou du seul briscard ? C'est peut-être que le perdreau *de l'année* et le *vieux* briscard sont entrés dans les mœurs, au point de n'être plus perçus comme d'inutiles redondances. De même, quand vous annoncez que vous *saupoudrez un mets*, vous craignez que l'on ne vous demande : « De quoi ? » Un coup d'œil au dictionnaire vous confirmera que le sel (pourtant gravé dans le *sau-* de *saupoudrer*) ne va plus de soi : on peut fort bien, aujourd'hui, saupoudrer quelque chose de farine, de sucre ou de chapelure. Gardons-nous donc, en la matière, de nous faire plus royalistes que le roi ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS !

Quand on naît Soulié, on ne peut qu'être sensible au problème que posent les homonymes. Mais, pour en parler avec autant d'humour que d'érudition, il faut en outre se prénommer Julien. C'est dire si l'on attendait avec une certaine impatience que le bougre s'emparât du sujet ! Et, de fait, on n'est pas déçu. Si, après cette mise au point d'une rare précision, on ne sort pas définitivement rabiboché avec ces hétérozygotes de notre lexique, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle… Mais il nous étonnerait franchement que, ces *100 homonymes de la langue française* lus, vous criiez encore au *chaos* au moindre cahot, que vous croyiez à la fable d'une réforme de la Santé engagée sous les meilleurs *hospices*, ou que vous continuiez à voir dans l'amende qui vient d'atterrir sur votre pare-brise une *amande* plutôt qu'une prune ! Le seul dilemme dont, décemment, vous puissiez encore vous prévaloir concernera la pantoufle de vair (ou de verre) d'une certaine Cendrillon : le débat n'est pas tranché, les bons contes faisant souvent les faux amis. Quel superbe hommage, en tout cas, à une langue qui, en multipliant lesdits homonymes, aura procuré aux Devos, Goscinny et autres jongleurs du verbe un terrain propice à leurs délires ! ■ **B.D.**



100 HOMONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE. AIR, AIRE, ÈRE, ERRE, ERS, HAIRE, HÈRE…
JULIEN SOULIÉ
146 P., LE FIGARO LITTÉRAIRE, 9,90 €

DENITSA KIREVA/PEXELS

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Faut-il râteler ou ratisser ?

Pour tout dire, c'est vous qui voyez ! Aussi bien, au sens propre, ces deux verbes sont aujourd'hui considérés par nos dictionnaires de référence comme de quasi-synonymes : il s'agit toujours de se servir d'un râteau pour amasser, égaliser, nettoyer. Cela dit, n'allez pas en profiter pour snober l'accent circonflexe qui coiffe le premier, encore moins pour l'imposer au second qui s'en passe : celui-ci viendrait directement de l'ancien verbe *rater* quand celui-là aurait été formé *a posteriori* sur le nom *râteau*. Voilà qui, auprès de quelques aigris, ne plaidera certes pas en faveur de la cohérence de notre orthographe, mais c'est ainsi, et la nouvelle n'a pas cru bon (pour l'instant !) de se saisir de l'affaire. Gageons que ce n'est là que partie remise. Au figuré, en revanche, les choses semblent plus nettes. Si *râteler* se fait exclusivement côté jardin et ne peut donc être mis qu'entre des mains vertes, *ratisser*… ratisse autrement large, en ne dédaignant jamais de s'aventurer côté cour ! C'est à lui seul que l'on fait appel pour fouiller méthodiquement un quartier (le passer au peigne fin), pour mettre sur la paille son prochain (on dit aussi, et plus familièrement, qu'on le « ratiboise »), voire, sur un terrain de rugby, pour s'emparer du ballon en se servant pour une fois de ses pieds : c'est souvent l'apanage du joueur que l'on nomme… talonneur. Pour l'heure, on ne va pas jusqu'à dire que vous êtes ratissé(e) quand vous vous êtes pris un râteau. ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Submersion

Que d'eau ! que d'eau ! aurait dit ce bon Mac-Mahon… Quand l'actualité météorologique ne nous rebat pas les oreilles de ses *inondations* (au besoin créditées d'un « n » supplémentaire, comme pour bien souligner que les digues orthographiques elles-mêmes se révèlent impuissantes à contenir les effets du changement climatique), c'est notre Premier ministre qui agite dans l'hémicycle la menace d'une submersion, celle-là migratoire… Sentiment ou réalité ? Simple constat ou fantasme inavouable ? Il n'appartient évidemment pas à l'auteur de ces lignes de se prononcer, la chose n'entrant aucunement dans ses attributions linguistiques. Tout au plus ce dernier se bornera-t-il à noter que le mot en question, pour s'être cantonné durant des siècles dans des acceptions d'autant plus confortables qu'elles restaient spécialisées – il s'est même appliqué, c'est dire, à une technique d'irrigation –, vient de basculer à son corps défendant dans une dimension autrement exposée aux turbulences. L'avenir seul pourra dire s'il ne s'agit là que d'une tempête dans un verre d'eau, ou s'il peut d'ores et déjà s'attendre à se voir rayer des colonnes de l'Officiel du Scrabble, irremplaçable baromètre des vocables que le siècle considère désormais comme tabous… ■ **B.D.**

KAMPUS PRODUCTION/PEXELS – QUANG NGUYEN VINH/PEXELS – DR/L'OBSERVATOIRE

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

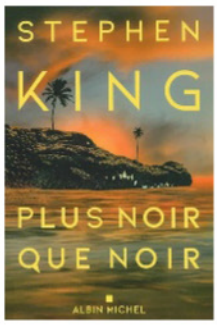
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

« Sanctuaire »

« Je trouve que ce mot est complet pour parler de la partie la plus mystérieuse de la mer. J'aime l'idée qu'il existe des lieux que l'on ne peut fouler que par l'esprit. "Sanctuaire" vient de *sanctus*, "sacré" et, appliqué à la mer, il prend une résonance particulière. Il évoque un espace préservé, où l'on ne peut pénétrer qu'avec respect et humilité. Dans *Mer intérieure*, j'explore cette idée qu'en exploitant la mer à outrance nous détruisons aussi une part essentielle de notre imaginaire. On entend beaucoup parler aujourd'hui du mot "sanctuaire" quand il s'agit de défendre l'environnement des zones protégées où l'on s'interdit d'exploiter les ressources naturelles. Il faudrait en faire de même avec les abysses, ces territoires que nous connaissons moins bien que la Lune. Un sanctuaire, c'est une invitation au silence et à la contemplation. Et plutôt que de vouloir tout posséder, il faudrait accepter l'idée que certains lieux doivent rester intouchés. Y descendre, non pour y puiser quelque chose, mais pour observer, comprendre, transmettre, avec la science mais aussi avec la conscience. Un sanctuaire, c'est un lieu qui nous dépasse et nous oblige à une humilité mâtinée d'émerveillement. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

Vient de paraître : *Mer intérieure* (L'Observatoire)



Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de mars, cet extrait de *Plus noir que noir*, recueil de nouvelles de Stephen King. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous ?

« C'est un mauvais rêve. Danny a déjà fait des cauchemards, ça arrive à tout le monde, de temps à autres. Mais celui-ci est le pire de tous. Au début, il ne se passe rien d'inquiétant, mais peu importe, le sentiment d'un drame éminent est si fort qu'il en a le goût dans la bouche : l'impression de suçer des pièces de monnaie. Il marche sur le bas-côté d'une route de terre que l'on a tassée et huilée pour stabilliser la poussière. Il fait nuit. Un quartier de Lune vient d'apparaître. Danny trouve qu'elle ressemble à un sourire en coin. Ou à un rictus. […]

Des champs de maïs s'étendent de part et d'autre de la route, pas aussi hauts que les yeux d'un châmeau, mais de plus d'un mètre, signe que nous sommes au début de l'été. County Road F gravit en ligne droite une légère montée […]. Au bout se dresse la masse noire d'une construction qui emplit Danny d'une terreur irraisonée. Un machin en ferraille fait *ding-ding-ding*. Il ne veut pas s'approcher de cette forme noire cubique, mais ses jambes l'entraînent malgré lui. »

Échos-systèmes

Parmi les mots qui suivent, lequel compte le plus d'homophones ?

A. art **B.** chair **C.** crack **D.** saint **E.** ver.

Le mot mystère

Je ne risquais pas de gagner au *Juste Cri* : quand je coasse, on croit que je meugle ! Quant au nom que l'on me donne, il laisse l'impression que j'aboie d'abord, pour ronronner ensuite… Devinerez-vous le drôle d'animal que je suis ?

Cherchez l'intrus

Lequel de ces six mots se distingue nettement des cinq autres ?

A. Bolivar
B. Clavier
C. Livarot
D. Mouette
E. Travail
F. Variole.

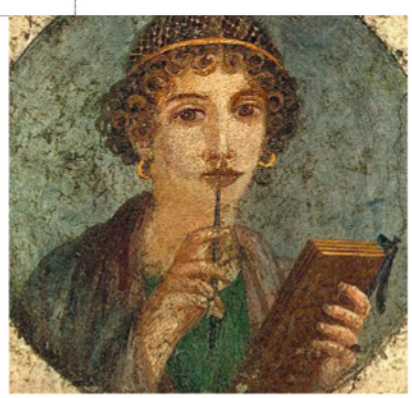
• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Larmes du ptyx

« *Mallarmé ? Intraduisible, même en français.* » Difficile de savoir si, sous la plume de Jules Renard, c'est là une raillerie ou un éloge. Toujours est-il que cette boutade cible à merveille l'hermétisme d'une poésie qui, par sa complexité lexicale et syntaxique, tient la dragée haute à tous les herméneutes :

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore)

Sans doute aurez-vous reconnu l'une des strophes du fameux « Sonnet en X » (*Poésies*, 1899). Tâchons, à défaut de la traduire, de la paraphraser à gros traits : dans le salon, sur les meubles, il n'y a aucun « ptyx » car « le Maître » (Orphée ? Mallarmé lui-même ?) se sert de ce bibelot (comme d'un récipient) pour puiser l'eau du fleuve des Enfers, lieu du Néant. Mais qu'est-ce donc qu'un « ptyx » ? Le mot, on le sait, n'existe pas en français. S'agirait-il d'un signifiant sans signifié, c'est-à-dire d'un mot vide, réduit à sa dimension « sonore » ? Oui, mais pas seulement. Le grec ancien nous offre une clé : dans cette langue, un ptyx désigne un « pli », un « repli », puis, par glissement sémantique,



Femme aux tablettes de cire et au stylet, dite Sappho **(fresque du I^er^ siècle).**

NAPLES NATIONAL ARCHAEOLOGICAL

un coquillage ou une tablette (pliable) d'écriture. C'est donc probablement, comme souvent chez Mallarmé, d'écriture qu'il serait ici question. Reste à savoir pourquoi cet objet sert à « puiser des pleurs »… Risquons une hypothèse : serait-ce parce que, sans lui, le poète serait condamné à être mal larmé ? ■

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Résister

Il est encore temps de
retisser
la trame déchirée de
la démocratie

Salomé Saqué, Payot, 2024

« Madame nous aime comme ses fauteuils. Et encore ! Comme la faïence rose de ses latrines. Comme son bidet. »

Les Bonnes

Le bon sens

Jean Genet, Belin, 2010

Après Dieu

Sa duperie

Richard Malka, Stock, 2025

Le Grand Amour

Roman du large

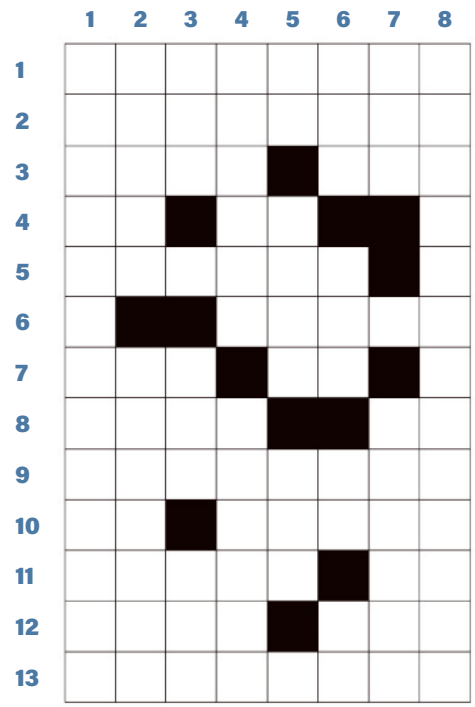
Sarah Cohen-Scali, illustrations de Ronan Badel, Nathan, 2004

« Que faire contre cela, contre cette lucidité, contre cette nostalgie qui me guette trop souvent ? »

Nos dernières fois

Froides sonneries

Sophie Galabru, *Nos dernières fois. Défier la nostalgie*, Allary, 2025



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Avait très souvent la rame. **2.** Manque d'entraînement. **3.** Fournit des cachous. Préposition. **4.** Aux confins du néant. Phonétiquement, personnage central. **5.** Moindre mal. **6.** Célébrer avec joie. **7.** Coup de filet. Romains. **8.** Bout de bois. Cela, en moins bien. **9.** Pour en savoir plus. **10.** Instrument à cordes. Accroché à sa monture. **11.** Cuite au four en un certain sens. Marquent la fin des cours. **12.** Rivière pas bien dans son lit. C'est roulé et frit. **13.** Fermeté ou entêtement ?

Verticalement

1. Pompeux. **2.** Elle mène droit au cœur. Femme savante. **3.** Parcourue. Utilisé pour faire son trou. Permet de traiter la peau. **4.** De bas en haut, remplie comme un chou. Passa par le tambour. **5.** Baie, phonétiquement. Cours temporaire. Mis à la porte après le numéro. **6.** Coule du Jura. Sans surprise au bas de la note. Fin d'infinitif. Symbole d'un métal. **7.** Sigle d'une union économique. Cela sent le fagot. **8.** Doctrine due à un patriarche de Contantinople.

Asyndète

L'asyndète, « style sans conjonction », en grec, est une absence délibérée de liaison grammaticale entre plusieurs mots ou phrases. Un exemple : la formule *« Veni, vidi, vici »* (« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vécu »), prononcée par Jules César après sa bataille contre le roi du Pont. La succession directe des trois termes laisse imaginer à quelle vitesse ce succès militaire fut remporté. Comme en musique, où le silence fait résonner ce qui précède et ce qui suit, l'asyndète, parce qu'elle détache les mots sans les lier, confère à chacun d'eux un relief singulier. Telle cette description glaçante de Janine Bouissounouse, journaliste communiste qui croise Himmler à Paris dans un restaurant sous l'Occupation. Il a, note-t-elle dans *Maison occupée* (1946), des *« yeux petits, ronds, pâles, impersonnels, des yeux de poisson, de monstre aquatique qui monte des profondeurs ».*

Ainsi couplée à une gradation, la figure confère un caractère plus impressionnant à la chose décrite ; quand Elsa Triolet écrit : *« Des escaliers s'ouvrirent devant elle, larges, nus, interminables, solennels » (Le premier accroc coûte deux cents francs,* 1944*),* elle place le lecteur devant une vision panoramique un rien vertigineuse. L'asyndète joue donc avec les forces de l'implicite, mais aussi celles du dépouillement. Lorsqu'elle élide la cause, la conséquence ou l'effet, elle se met au service d'un vibrant minimalisme qui impose l'évidence de sa force émotionnelle : *« J'irai par la forêt, j'irai par la montagne./Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps »* (Victor Hugo, *Les Contemplations,* 1856). ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

À la fin, c'est la fiction qui gagne !

Vous souhaitez écrire. Pour raconter une histoire, partager un souvenir, exprimer une émotion, transmettre une opinion… Et vous vous demandez quel genre littéraire utiliser, quelles sont les modalités les plus adaptées à votre objectif… La fiction. Même si c'est pour raconter votre vie, retrouver celle de vos aïeux, dire votre exaspération devant telle actualité, faire partager votre engagement. La fiction, vous dis-je. Parce qu'elle vous permet de combler les blancs de l'histoire, de protéger les témoins, de procéder à *« un léger décalage »,* comme le disait Jean-Jacques Sempé en titre de l'un de ses albums. Parce que, de toute façon, vous ignorez comment parlait votre grand-père quand il avait 14 ans. La fiction, parce qu'elle ouvre toutes les portes, vous autorise toutes les libertés (sauf celle d'ennuyer le lecteur). Trois autrices, parmi d'autres, l'ont dit et prouvé récemment : pour restituer le destin épouvantable de son arrière-grand-mère, Adèle Yon a d'abord écrit une thèse. Puis elle l'a transformée en un formidable roman, *Mon vrai nom est Elisabeth* (Sous-sol). Lola Lafon, au sujet du recueil de ses chroniques mensuelles dans *Libération*, a partagé en février dans *Lire Magazine* cette analyse : *« Je n'aime pas parler de fiction, de non-fiction, car dès lors que l'on écrit, tout est fiction. »* Et de Mia, Inès, Mathilde, Aïcha, Selma, les personnages de *J'emporterai le feu* (Gallimard), qui pourra dire laquelle partage le plus d'ADN avec Leïla Slimani ? Alors, que vous souhaitiez raconter votre quotidien, parler de vos ancêtres, exprimer votre révolte, utilisez la fiction. À la fin, c'est elle qui gagne ! ■

➔ **Vous vous posez des « Questions d'écriture » ?** N'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr. Nous les transmettrons à Frédérique Anne qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	G	A	L	É	R	I	E	N
2	R	O	U	I	L	L	É	E
3	A	R	E	C	■	L	E	S
4	N	T	■	R	O	■	■	T
5	D	É	F	A	U	T	■	O
6	I	■	■	F	E	T	E	R
7	L	E	T	■	D	C	■	I
8	O	R	É	E	■	■	C	A
9	Q	U	E	S	T	I	O	N
10	U	D	■	S	E	R	T	I
11	E	I	T	O	R	■	R	S
12	N	T	A	R	■	N	E	M
13	T	É	N	A	C	I	T	É

Une bonne correction

cauchemards (pas de *d* final, en dépit des dérivés *cauchemarder* et *cauchemardesque*) – **ça** (il ne s'agit pas en l'occurrence de l'adverbe de lieu, mais de l'équivalent familier de *cela*) – de temps à **autre** – un drame **imminent** (« proche », et non pas « remarquable ») – **sucer** (jamais de cédille devant un *e*) – **stabiliser** – quartier de **lune** (avec une minuscule quand il est question de ce que l'on voit de la Terre) – **chameau** (ne pas confondre avec *château*) – **irraisonnée** (attention aux deux consonnes doubles).

Le mot mystère

Je suis le **ouaouaron**, encore appelé « grenouille-taureau » en raison de mon cri qui ressemble moins à un coassement qu'à un meuglement.

Échos-systèmes

Réponse D (*ceint, cinq, sain, sein, seing*). Les quatre autres en comptent un de moins (**A.** *are, arrhes, ars, hart* ; **B.** *chaire, cheire, cher, chère* ; **C.** *crac, cragne, krach, krak* ; **E.** *vair, verre, vers, vert*).

Cherchez l'intrus

Réponse D. Le nom MOUETTE est le seul à ne comporter aucune lettre du mot AVRIL, alors que les cinq autres les contiennent toutes.

WIKI LETTRES ANTIQUES

En terre paradisiaque

Archipel de cent quinze îles, la république des Seychelles est membre de l'Organisation internationale de la francophonie depuis 1976. On y compte 53 000 locuteurs de français, soit plus de la moitié de la population.

Des Seychelles, on connaît les plages de sable blanc et les eaux cristallines, plus rarement l'histoire. Situées en Afrique de l'Est, dans l'ouest de l'océan Indien, les cent quinze îles de l'archipel ont pour capitale Victoria, implantée sur l'île principale de Mahé. Décrites par l'explorateur portugais Vasco de Gama en 1501, les Seychelles sont désertes quand le marin britannique John Jourdan les aborde en 1609. Il trouve sur l'île de Sainte-Anne de nombreux arbres et de l'eau en abondance, ce qui étonne car l'île est désormais déboisée et aride.

Avant l'arrivée des Français, l'île est fréquentée par des marins arabes et des pirates. Les capitaines Lazare Picault et Jean Grossen sont envoyés dans l'archipel pour en prendre possession au milieu du XVIIIe siècle au nom de la France. L'île principale est nommée Mahé, d'après le gouverneur de l'Isle de France (actuelle île Maurice), Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais. En 1756, les îles sont baptisées « Séchelles », en l'honneur de Jean Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances de Louis XV. En 1770, les vingt premiers Français, venant de l'île Bourbon (actuelle île de La Réunion) s'installent à Mahé et sur l'île Sainte-Anne. L'implantation n'est pas un succès. Entre 1794 et 1811, Britanniques et Français se disputent le commandement des îles Seychelles. Perdues par la France en 1811 lors des guerres napoléoniennes, elles passent officiellement sous le contrôle du Royaume-Uni en 1814. Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée des Seychelles se bat aux côtés des Britanniques.

POLITIQUE DE RENFORCEMENT

Indépendantes le 29 juin 1976, les Seychelles deviennent membre du Commonwealth et de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF). La république est présidée de 1977 à 2004 par l'avocat France-Albert René, d'ascendance française et né aux Seychelles. D'abord à la tête d'un parti unique, socialiste à tendance marxiste, René engage tardivement son pays vers le multipartisme et le libéralisme. Depuis 2020, le président des Seychelles est Wavel Ramkalawan. Comptant environ 120 000 habitants, la population des Seychelles est multiethnique, composée d'individus d'origines européenne, asiatique et africaine. En effet, de nombreux colons européens au XVIIIe siècle emmenèrent des esclaves d'origines africaine et malgache. Les langues officielles sont le créole, l'anglais, et le français, parlé par près de la moitié de la population. Le président Wavel Ramkalawan défend une politique de renforcement de la présence de la langue française aux Seychelles. Le 5 février 2024, l'OIF et le gouvernement ont présenté une promotion de 25 enseignants, originaires de l'ensemble de l'espace francophone, afin d'accompagner les coordinateurs de langues françaises et les enseignants de français dans les écoles. Enfin, l'alliance française des Seychelles, créée en 1956 dans la capitale Victoria, dispense des cours de français et possède une antenne sur l'île de La Digue, à une quarantaine de kilomètres de l'île de Mahé. Outre une programmation artistique, l'alliance propose une médiathèque regroupant 15 000 ouvrages, ainsi qu'un restaurant, Le Bistro, offrant une sélection de spécialités françaises. De quoi attirer les francophones de l'archipel, et au-delà. ■

Gladys Marivat

DR

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le dialogue elliptique

D'accord, je viens du théâtre. Certes, mon regard sur le roman est celui de quelqu'un qui a longtemps fréquenté la scène. Mais un art ne peut-il pas apprendre d'un autre ? En l'occurrence, il me semble que le roman aurait tout intérêt à tirer du spectacle vivant une leçon essentielle : le poids du silence.

Rien de plus dense, ni de plus chargé de sens sur les planches qu'un silence habilement enchâssé dans une situation. Mieux que les mots, il rapporte certains états de conscience : l'impossibilité de dire, le refus de dire, la contradiction entre le dire et le faire, la confusion, la mollesse, l'indifférence.

Samuel Beckett, dans *En attendant Godot,* use magistralement du silence entre Vladimir et Estragon pour exprimer l'absurdité de l'existence et l'inanité de nos agitations.

« — On devrait partir.
« — Oui.
« *(Silence.)*
« — Allons-y.
« — Oui… *(Ils ne bougent pas.)* »

Transposée dans le roman, cette technique expressive devient le dialogue elliptique. Fragmentaire, discontinu, truffé de sous-entendus, il conjugue un effet de réalisme et une puissante tension dramatique. Je songe, par exemple, à ce passage terrible de *L'Amant,* de Marguerite Duras, où la narratrice s'adresse à son amant chinois :

« — Tu reviendras demain ?
« — Je ne sais pas… Peut-être…
« — Tu m'aimes ?
« — … »

Peut-on mieux traduire le déséquilibre entre celle qui aime et celui qui reste en retrait ? Certains critiques académiques ont fustigé l'usage des points de suspension, qu'ils jugent impurs, indignes d'un art d'écrire rigoureux. Mais bien écrire, c'est parfois ne pas écrire. Un bon texte repose autant sur ce qu'il explicite que sur ce qu'il tait. Les points de suspension, bien plus qu'un artifice paresseux, s'avèrent un outil redoutablement efficace lorsqu'ils servent l'émotion et le non-dit. D'ailleurs, si l'on remonte aux auteurs que ces mêmes critiques vénèrent, on retrouve déjà ce procédé où le discours se brise sous le poids de l'indicible. Ainsi, dans *L'Éducation sentimentale*, Gustave Flaubert met en scène un Frédéric vacillant, incapable de communiquer pleinement ses élans à Mme Arnoux :

« — J'ai toujours…
« *(Il hésite.)*
« — Oui… ?
« — Rien… c'est idiot… »

Ou encore, dans *Gatsby le Magnifique*, Francis Scott Fitzgerald fait appel au dialogue elliptique pour rendre tangible l'impossibilité du héros de raviver le passé avec Daisy :

« — On pourrait tout recommencer, tu sais ?
« — …
« — Comme avant…
« — Rien n'est plus comme avant… »

Rien de plus tragique que cet échange, et pourtant Fitzgerald n'a pas besoin d'un orchestre tonitruant ni d'un pathos appuyé pour atteindre un sommet de mélancolie dramatique.

> UN BON TEXTE REPOSE AUTANT SUR CE QU'IL EXPLICITE QUE SUR CE QU'IL TAIT

Mon conseil : **dans vos dialogues, cultivez les non-dits et laissez des questions sans réponse. Un dialogue ne se réduit jamais à une succession de questions-réponses qui s'enchaînent platement.** Implicite, suggestif, ambigu, le dialogue elliptique permet de dire beaucoup avec peu. Silences, hésitations, sous-entendus confèrent une impression de naturel, déploient des horizons mentaux et accentuent la profondeur émotionnelle des scènes. Ils révèlent, en creux, ces parois invisibles et hermétiques qui séparent les êtres.■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS D'AVRIL

NOUVEAU

→ **Écrire pour se révéler**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 27 avril, 17 heures, à distance
Dans cet atelier, Clara Le Corre propose aux participants d'utiliser l'écriture comme un outil de découverte de soi et d'affirmation personnelle. Loin d'un simple exercice introspectif, il vous invite à prendre conscience de vos forces et à vous reconnecter à ce qui vous anime vraiment. Cet atelier est à la croisée de l'introspection et de la créativité, idéal pour ceux qui veulent utiliser l'écriture non pas seulement pour raconter, mais pour mieux se comprendre et avancer.

ET TOUJOURS

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 1er avril, 18 heures, à distance

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 6 avril, 17 heures, à distance

→ **Lancez-vous dans le polar !**
avec Frédérique Anne
● Lundi 7 avril, 18 heures, à distance

→ **Perfectionner sa nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 10 avril, 18 heures, en présentiel, dans les locaux de la rédaction

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 11 avril, 18 heures, à distance

→ **Écrire sur soi : comment mener à bien votre autobiographie ?**
avec Frédérique Anne
● Mardi 22 avril, 18 heures, à distance

→ **Écrire ses souvenirs**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 29 avril, 18 heures, à distance

Informations et réservations :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes
Venez nous rencontrer sur le Festival du livre de Paris du 11 au 13 avril, stand NC6, pour en savoir plus sur nos ateliers d'écriture !

DR/MICHEL LAFON

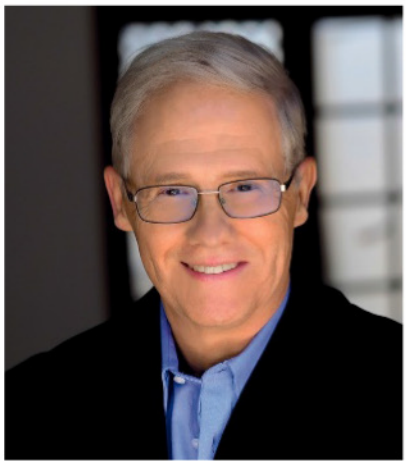
« Maîtriser la structure des genres est essentiel »

Vedette des « script doctors » à Hollywood, John Truby dévoile dans son passionnant *L'Anatomie des histoires* comment les genres dictent la force et l'impact des récits.

Selon vous, *« l'anatomie des histoires »* va bien au-delà de la question de l'écriture. Pourquoi ?
John Truby. Les humains sont des histoires. Dès la naissance, notre esprit crée notre première histoire : l'histoire de soi. Tout ce que nous faisons dans notre vie passe par ce prisme, avec nous-mêmes comme héros. Les autres deviennent des personnages de notre propre récit. Pour le reste de notre existence, tout ce que nous voyons et comprenons prend une forme narrative. Comprendre l'anatomie des histoires, c'est accéder à la connaissance la plus élevée qui soit. Chaque genre est une porte d'entrée vers une vision du monde et propose une recette pour mieux vivre. Par exemple, le roman policier nous apprend à raisonner efficacement en comparant différentes versions d'une même histoire pour découvrir la vérité.

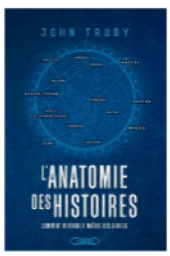
Pour quelle raison respecter les clés du genre est-il si important si l'on veut gagner des lecteurs ?
J.T. La règle numéro un dans le monde du storytelling, c'est que l'industrie achète et vend des genres. Ce sont bien plus que des catégories d'histoires : ce sont les vedettes du récit, ayant conquis le public sur des siècles, voire des millénaires. Les genres forment la base de 99 % des récits vendus dans le monde. Un auteur qui veut réussir doit écrire les histoires que l'industrie – studios, éditeurs, lecteurs – veut acheter. Maîtriser la structure des genres est essentiel. Pour percer, un écrivain doit comprendre les quinze à vingt étapes clés propres à chaque genre.

Pourquoi écrivez-vous qu'un bon auteur doit savoir comment fonctionnent tous les genres principaux ?
J.T. La règle numéro deux du storytelling mondial, c'est que le succès populaire repose souvent sur la combinaison de deux à quatre



genres dans une même histoire. Pourquoi ? Ces vingt à trente dernières années, la densité narrative a explosé dans tous les médias. Les responsables marketing veulent offrir au public plusieurs récits en un seul. Mixer les genres permet donc à un auteur de multiplier les temps forts dans son intrigue, rendant son livre ou scénario plus attractif pour les lecteurs et les acheteurs. C'est pour cela que *L'Anatomie des histoires* couvre les quatorze genres narratifs les plus populaires. Peu importe les combinaisons choisies, le livre guide écrivains et scénaristes pour les réussir. Avoir une connaissance générale de tous les genres permet donc à l'auteur de sélectionner la combinaison parfaite pour donner vie à son histoire. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



L'ANATOMIE DES HISTOIRES (THE ANATOMY OF GENRES)
JOHN TRUBY
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR WILLIAM WILSON, 400 P., MICHEL LAFON, 24,95 €

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LA VIE ENTRE LES LIGNES,
RÉGIS CUILLERAT
PUBLISHROOM ÉDITIONS

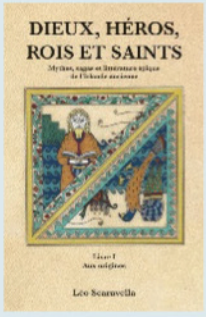
Journaliste, essayiste, Régis Cuillerat a rassemblé ses chroniques littéraires afin de partager avec tous sa curiosité, ses enthousiasmes et aussi certaines réserves à propos de textes qui l'ont néanmoins intrigué.
Du roman à la biographie, du livre d'histoire à la bande dessinée, son approche se caractérise par la diversité de ses intérêts et par une écriture personnelle, nuancée et ouverte sur tous les aspects de la vie. De Balzac à Soseki, de Barbara Pym à Kurt Vonnegut, chaque chronique constitue l'étape d'un voyage intérieur qui permet de mieux comprendre de quelle façon les écrivains de talent recréent la vie entre les lignes.

→ ISBN : 9782386254451 - 266 PAGES – BROCHÉ

2051, C'EST SUR LA CENDRE QUE POUSSENT LES PLUS BEAUX CYCLAMENS
LUCIENNE DELILLE
ÉDITIONS DU NET

2051 est un conte sociologique et écologique à l'allure dystopique qui plonge le lecteur en l'an 2051, année où l'humanité mène la planète et sa civilisation vers une énième extinction de masse. Dame Nature se meurt sur un sixième continent oublié des Hommes et de sa vie dépend celle de l'humanité en plein chaos. Les créatures magiques vont alors devoir collaborer dans un voyage fantastique pour tenter de la sauver et sauver l'humanité toute entière du maléfique Bézoard.

→ ISBN : 9782312123622 - 304 PAGES - BROCHÉ



DIEUX, HÉROS, ROIS ET SAINTS. LIVRE 1. AUX ORIGINES
LÉO SCARAVELLA
PUBLISHROOM ÉDITIONS

Connaissons-nous vraiment la mythologie celtique ? La plupart des textes anciens concernant les Celtes, particulièrement les textes irlandais, parmi les plus abondants, ne sont pas connus du grand public. Si on les retrouve généralement dans les bandes dessinées ou les romans, les textes originaux n'ont été que très peu publiés. A l'origine, si ces manuscrits en vieil irlandais puis en moyen-irlandais furent minutieusement compilés et recopiés depuis le XII[e] siècle au moins, leurs parties en vers et certains archaïsmes font penser que leurs sources originales pourraient remonter jusqu'au VIII[e] siècle, derniers vestiges d'une tradition orale mise en partie par écrit avec l'arrivée du christianisme et sa culture monastique. Certains thèmes ou passages auraient inspiré les récits de Tristan et Iseult, les romans arthuriens ou même Shakespeare ; d'autres témoignent d'une société insulaire encore très proche de celle de l'âge du fer continental. Dans la tradition de réécriture rattachée à ces textes, cette traduction inédite, anthologie épique et littéraire de l'Irlande ancienne, profitera tant à un public novice qu'initié.

→ ISBN : 978 2384549788 - 480 PAGES - BROCHÉ

AU PAYS QUI TE RESSEMBLE
ARTHUR CHANOART
LIBRINOVA

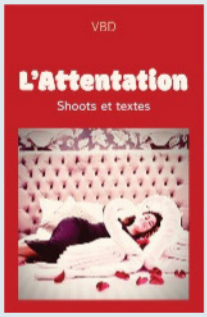
Julian, jeune diplômé en droit de la faculté d'Ampyr, assiste impuissant à la mise en place d'un nouveau programme gouvernemental d'accueil des réfugiés, fondé notamment sur l'intelligence artificielle. En effet, si tout le monde en vante l'efficacité et l'aspect consensuel, Julian y voit une dangereuse menace pour les droits fondamentaux. Seul mais déterminé, il décide de franchir les limites de la légalité pour éveiller les consciences.

→ ISBN : 9791040555346 - 463 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

ENFIN LIBRE !
SÉBASTIEN PARISE
LIBRINOVA

Dans Enfin libre !, Sébastien Parise livre un témoignage authentique sur sa vie, marquée par des épreuves physiques et émotionnelles, mais aussi par un puissant processus de résilience. Il transforme ses souffrances en sagesse, et offre à ses lecteurs des outils pour surmonter leurs défis personnels. Un voyage introspectif où chaque expérience vécue devient une opportunité d'apprendre, de grandir, et de se transformer !

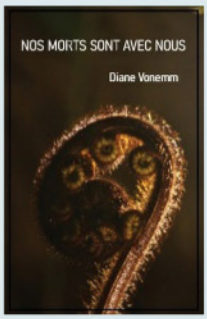
→ ISBN : 9791040564904 - 79 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



L'ATTENTATION
VBD
LIBRINOVA

Dans ce recueil de textes, l'auteur porte un regard qui scénarise les passions de l'âme, de l'amour au tragique, où le rouge et le noir s'hybrident sans complexe dans un chassé-croisé vertigineux. L'amour, à la fois force exaltante et destructrice, y est mis à nu, sans artifice. Une œuvre unique, portée par un choix stylistique audacieux, qui séduira les amateurs de poésie en quête d'une expérience de lecture hors du commun !

→ ISBN : 9791040572176 - 116 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



NOS MORTS SONT AVEC NOUS
DIANE VONEMM
LIBRINOVA

Une chirurgienne découvre un soir qu'elle ne supporte plus le contact d'une main sur sa peau. Ses échanges avec Septembre, un être à la fois sombre et merveilleux, ravivent en elle des souvenirs longtemps enfouis. Ceci est l'histoire d'une levée d'amnésie traumatique, une déconstruction totale jusqu'à l'origine du mal. Plus qu'un cri de colère, ce témoignage essentiel nous dit que nous ne sommes pas seul(e)s à subir l'indicible.

→ ISBN : 9791040573463 - 232 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

SANTÉ ET AGRICULTURE(S)
FRÉMEAUX ET ASSOCIÉS

« Ce livre propose la synthèse des 290 études scientifiques sur les conséquences de l'agriculture et de l'alimentation biologiques comparées à celles de l'agriculture et l'alimentation conventionnelles sur la santé des humains. Travail essentiel effectué par l' ITAB (Institut de l'agriculture et de l'alimentation biologiques) sous la direction de Natacha Sautereau avec l'aide l'INRAE et l'INSERM. Le livre comporte une facilitation lexicale de 260 termes en bas de page. » Patrick Frémeaux

→ REF : FAL3265 - 320 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

TÊTUS TOUT POILUS, RAVIS TOUT POLIS, LA MAGIE DES HAUTS SOMMETS
LOU DOAT
O ÉDITIONS PACIFIQUE SUD

Il existe un pays étrange où depuis toujours, Têtus-tout-poilus et Ravis-tout-polis se chamaillent. Les uns boudent et râlent, les autres s'affairent avec joie. Dans un monde où les tensions sévissent, ce conte nous invite à prendre du recul sur le trop-plein de nos existences pour nous réjouir de ce que nous avons. En ces temps où partout des tensions secouent le monde, ce récit utopiste nous appelle à retrouver notre capacité à vivre ensemble et à transformer ce qui nous semble impossible. Cette histoire, à plusieurs niveaux de lecture, s'adresse à tous, aux petits comme aux grands qui ont gardé leur âme d'enfant. À partir de 7 ans.

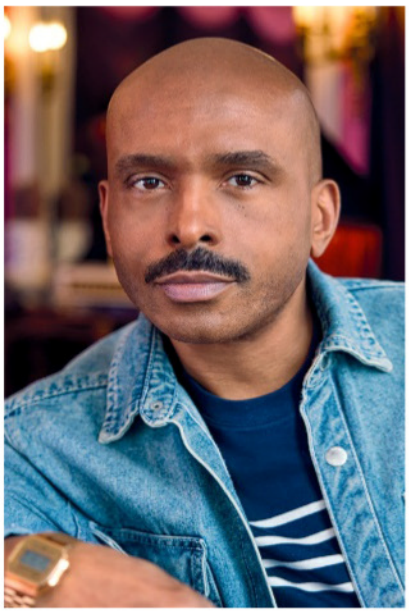
→ ISBN : 9791096986248 – 74 PAGES - BROCHÉ

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

ALI REBEIHI

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Sans doute un illustré que m'a donné mon institutrice du cours préparatoire sur des objets de cuisine. Mais le vrai premier souvenir, c'est *Le Prince et le Pauvre* de Mark Twain, à 6 ou 7 ans. Ma mère avait rapporté à la maison une caisse de livres. C'était extraordinaire. C'était comme si elle avait déposé à mes pieds une caisse de trésors. Le bonheur un peu plus conscient, c'était la série *Fantômette* de Georges Chaulet. Un bonheur de lecture immense, physique, physiologique. »



LES AUTEURS QUE VOUS LISEZ RÉGULIÈREMENT?

« Tom Wolfe. Notamment *Un homme, un vrai,* l'histoire de la chute d'un promoteur immobilier qui transpire la testostérone. C'est une langue truculente, d'une richesse incroyable, sur fond de tensions raciales en Géorgie. Sinon, il y a aussi Jonathan Coe, l'un des auteurs que je suis depuis longtemps. Je conseille *Bienvenue au club*. Et ça ne va pas être gai, mais mon livre de chevet, ce sont les *Cahiers* de Cioran. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais il y a une forme d'humour noir, que je trouve très réjouissante. J'ai toujours un exemplaire pas loin de moi et je cueille régulièrement quelques réflexions. »

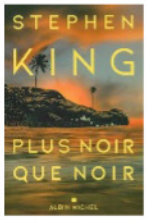
LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« Peut-être *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen. Et *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Je n'arrive pas à entrer dans cet univers. Je sais que c'est un très grand livre. J'ai essayé à de multiples reprises, mais il faut que je m'y remette. Je ne sais pas… »

L'animateur et producteur de l'émission *Grand bien vous fasse* sur France Inter publie *Meurtres en chaîne,* le deuxième volet de sa série *Tante Alice enquête*. Grand lecteur, il a toujours un livre entre les mains. C'était le cas lors de cet entretien…

VOTRE POLAR PRÉFÉRÉ?

« *Lettre à mon juge* de Georges Simenon. Au moment du centenaire de sa naissance, en 2003, j'ai été pris d'une intense fièvre simenonienne : pendant deux ou trois ans, j'ai lu une centaine de ses romans. Le premier, que j'avais adoré, c'était *Maigret et les Braves Gens*. »



LE DERNIER LIVRE ACHETÉ?

« *Plus noir que noir* de Stephen King, que j'ai entre les mains. J'ai toujours adoré cet auteur, notamment ses nouvelles. Et là, justement, c'est un recueil de nouvelles. Je me suis aussi racheté *American Psycho* de Bret Easton Ellis en grand format, parce que je ne l'avais pas relu depuis sa sortie. »

UN OUVRAGE « GRAND BIEN VOUS FASSE » À CONSEILLER?

« *Petite philosophie de l'amour* d'Alain de Botton. C'est aussi un livre que j'offre de temps en temps. Alain de Botton écrit des essais mais aussi des romans sous forme de fables philosophiques. En ce moment, je relis un livre qu'il a écrit il y a quelques années, *Du statut social*. C'est un auteur à la fois léger et profond, doté d'une plume très alerte. »

Propos recueillis par Éric Libiot

TANTE ALICE ENQUÊTE. MEURTRES EN CHAÎNE
ALI REBEIHI
270 P., JC LATTÈS, 18 €.

Grand bien vous fasse, du lundi au vendredi sur France Inter à 10 h 05. *Bel & bien*, tous les samedis sur France 2 à 9 h 30.

AUDOIN DESFORGES/JC LATTÈS

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement. Cet encart est élaboré par CITEO.

Petit à petit, tout le monde fait son tri.

ON NE LÂCHE RIEN !

TRIONS SYSTÉMATIQUEMENT

TOUS LES EMBALLAGES ET PAPIERS SE TRIENT

MICRO_SCOPE ET AVENUE B PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

TORONTO FILM FESTIVAL 2024
PRIX DU MEILLEUR FILM CANADIEN

LE SUCCÈS 2024 AU BOX OFFICE QUÉBÉCOIS

FÉLIX-ANTOINE
DUVAL

SOLÈNE
RIGOT

BERGERS

UN FILM DE
SOPHIE DERASPE

CHANGER DE VIE
VOIR PLUS LOIN
RESPIRER...

LIBREMENT INSPIRÉ DE *D'OÙ VIENS-TU, BERGER ?* DE MATHYAS LEFEBURE
PARU CHEZ ACTES SUD

LiRE magazine

AU CINÉMA LE 9 AVRIL

SENS CRITIQUE